This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1. French language — Exercises and readers.

Digitized by Google

NAIII
Gollan

Digitized by Google

Digitized by Google

RHÉTORIQUE
FRANÇAISE.

Digitized by Google

Digitized by Google

RHÉTORIQUE FRANÇAISE,

A L'USAGE

DES JEUNES DEMOISELLES;

AVEC

des Exemples tirés, pour la plupart, de nos meilleurs Orateurs et Poètes modernes.

G. H. Gaillard

A PARIS,

Chez TENRÉ, Libraire, rue du Paon, n.° 1.

1822.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Il y aurait de la témérité et même de l'extravagance à prétendre instruire les Dames dans le bel art de parler. Les hommes qui ont un peu d'équité, conviennent de bonne grâce que la délicatesse des pensées, le choix heureux des expressions, les vifs et légers agrémens du discours, sont l'apanage de ce sexe charmant, et que la nature lui a libéralement accordé, de ce côté-là, ce qui n'est souvent dans les hommes que le fruit d'une étude assidue et d'un travail opiniâtre. La compagnie des femmes (j'entends des femmes aimables et spirituelles) est absolument nécessaire pour polir l'esprit, et pour inspirer les sentimens; c'est surtout la meilleure source où nous puissions puiser les grâces naïves de l'éloquence : leur conversation, toujours agréable, souvent même utile, est une espèce de Rhétorique-Pratique; et pour me servir des expressions de l'ini-

Digitized by Google

mitable Deshoulières, dont les ouvrages immortels ont fait tant d'honneur à son sexe et au siècle de Louis XIV :

.....Tous les jours leur ignorance aimable,
A la honte du grec et du latin, fait voir
Combien souvent est préférable
L'usage du monde au savoir.

Tel aurait pu être galant homme et homme d'esprit, qui, pour les avoir négligées par un stupide orgueil, ou pour n'avoir point été à portée de les fréquenter, n'est aujourd'hui qu'un lourd pédant, ou qu'un imbécile érudit : je me crois dispensé d'en citer des exemples, ils ne sont que trop communs.

Tout ce que je viens de dire serait la condamnation de ce livre, si j'avais prétendu, pédagogue extravagant, y donner aux Dames des leçons sur un art dans lequel elles excellent; mais je suis très-éloigné d'une pareille ambition; et je croirais avoir assez fait pour ma gloire, si j'avais le bonheur d'être de quelque utilité à de jeunes personnes, dont le goût naissant et imparfait

Digitized by Google

n'ayant point encore d'objet certain, pourrait s'égarer malheureusement en suivant des guides infidèles et pernicieux. Trop souvent la jeunesse inconsidérée s'attache à des modèles dangereux, capables de gâter le cœur et l'esprit, d'étouffer les étincelles du génie, ou de plonger l'imagination séduite dans un abîme d'erreurs insensées : tels sont, pour l'ordinaire, les funestes effets de la lecture des romans, dont il serait toujours à propos de s'abstenir, quand même elle ne serait que frivole, puisqu'elle emporte un temps précieux qui pourrait être consacré à d'autres occupations aussi agréables pour le moins et certainement plus utiles. Ainsi pensaient autrefois les Boileau, les Rousseau, les Rollin, les Deshoulières, les Sévigné ; ainsi pensent encore aujourd'hui ces rares et sublimes génies, intrépides défenseurs du bon goût outragé, qui pèsent au poids de la droite raison toutes les productions de l'esprit, et dont la critique sûre et solide, sert tout à la fois à leur siècle et d'ornement et de flambeau : tels sont les excellens mo-

Digitized by Google

dèles que j'invite à suivre; les échantillons de leurs ouvrages, semés partout dans ce livre, et appliqués aux préceptes auxquels ils se rapportent, exciteront peut-être dans les jeunes demoiselles la louable curiosité de faire une connaissance plus particulière avec ces ouvrages admirables, de les lire, et de les relire toujours avec une nouvelle ardeur, et une nouvelle avidité : mais pourquoi celles qui se sentiront du talent, s'en tiendraient-elles au seul plaisir de la lecture, et ne concevraient-elles pas le noble dessein de marcher sur les traces de ces illustres maîtres? Faut-il qu'une mauvaise honte, fille d'un ridicule préjugé, prive la république littéraire des membres qui lui feraient le plus d'honneur ? Ne reverrons - nous donc plus de Dacier, ni de Deshoulières ? N'est-il plus permis aux femmes de penser, d'être aimables, d'avoir de l'esprit ?

On rapporte à la Comédie des *Femmes savantes* de Molière, l'origine de ce désordre. Je suis persuadé que ce n'était point là l'intention de cet illustre comique. Molière

Digitized by Google

a voulu jouer les impertinences du pédantisme, et arrêter les progrès de ce vice qui, par le canal des hommes, s'étendait déjà jusqu'aux femmes. Pouvait-il prévoir qu'on en conclurait bizarrement qu'il est honteux aux femmes d'avoir des talens et de les cultiver ? On avait autant de sujet de conclure la même chose des hommes; mais, grâce au ciel, le ridicule de Trissotin et de Vadius n'a encore dégoûté personne de l'étude. Il faut espérer que la mode en reviendra peut-être aussi pour les Dames, et qu'elles comprendront un jour que les beaux-arts, loin de nuire aux grâces, les font naître, et les embellissent.

Quoi qu'il en soit, je me propose un double but dans cet ouvrage. Si on ne veut que lire, j'indique les auteurs les plus capables de former le goût et d'amuser en instruisant. Si on ose courir la carrière du bel esprit, j'indique les guides qu'il faut suivre.

L'imagination la plus féconde, l'esprit le plus créateur a besoin de modèle. Voltaire, dont le génie supérieur et les talens univer-

Digitized by Google

sels excitent l'admiration et l'envie, a dit lui-même : « Ce n'est qu'en imitant les » grands modèles, qu'on peut parvenir à » être un modèle pour les autres. »

Cette maxime si sensée s'adresse à quiconque a le courage de la prendre pour soi.

Du reste, loin d'user du style ordinaire des Préfaces, où les auteurs, d'un ton de suppliant et avec une modestie lâchement affectée, implorent à genoux la bienveillance du public, leur maître et leur juge suprême, sans oublier de se donner humblement, en passant, les plus fastueuses louanges, j'avouerai franchement à mon lecteur que je crois l'introduire dans un parterre qui lui doit être agréable par la multitude et la variété des fleurs dont il est émaillé ; les unes, distinguées par leur éclat et leur vive splendeur ; les autres, recommandables par leur odeur délicieuse. Et comme je parle très-peu dans cet ouvrage, et que, suivant la maxime de Quintilien, j'ai préféré les douces et instructives leçons que donnent les exemples, à la stérile et rebu-

Digitized by Google

tante sécheresse des préceptes, j'ose encore me flatter qu'on ne trouvera ici que fort peu d'épines, et que mes plumes de geai ne seront point aperçues au travers des belles plumes de paon dont j'ai pris soin de me parer.

Je n'ai pas cru devoir traiter mon sujet plus à fond, ni affecter plus souvent le ton grave et didactique d'un savant et ennuyeux rhéteur. A Dieu ne plaise que j'eusse le malheureux talent de former des *Armandes* et des *Philamintes* ! *

Si par hasard (ce que je ne crois pas) quelques personnes sottement scrupuleuses s'offensaient du mélange continuel de morceaux sacrés et profanes que j'ai placés indifféremment les uns à côté des autres, je les renverrais au *Traité des Études* de Rollin, et au père Bouhours, chez qui cet inconvénient (si c'en est un) n'a paru blesser personne ? mais si d'ailleurs quelques sévères Aristarques murmuraient de voir une petite chanson à côté d'une pompeuse tirade des

* *Femmes savantes* de Molière.

Digitized by Google

plus magnifiques vers, je leur répondrais avec Rousseau,

Que les timides fleurs qui se cachent sous l'herbe,
Ont leur prix aussi bien que le pavot superbe.

Je pourrais aussi les prier de consulter le titre de mon livre, et de considérer quelles sont les personnes auxquelles il est consacré.

Quoi qu'il en soit, j'espère qu'on me saura gré d'avoir désiré d'être utile, jusqu'au point de m'être exposé au hasard de déplaire peut-être à la partie la plus aimable du public.

Digitized by Google

RHÉTORIQUE FRANÇAISE,

A L'USAGE DES PENSIONNATS;

Avec des exemples tirés pour la plupart de nos meilleurs Orateurs et Poëtes modernes.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Définition de la Rhétorique.

La Rhétorique ou l'Éloquence est la science de la Parole, ou l'art de parler de chaque chose d'une manière convenable. Un homme d'esprit l'a fort bien définie :

Manier avec art, passion et figure,
Jusques dans ses transports écouter la nature;
Être subtil et pur, puis vif et véhément;
Tantôt être concis, et tantôt plus coulant;
Plaire, instruire, toucher : voilà la Rhétorique.

M. R....

Le style doit donc s'accommoder au sujet. La grandeur et la magnificence de Dieu, les actions héroïques, les triomphes, les vic-

Digitized by Google

toires, les renversemens des Empires, les révolutions des États, etc. doivent être exprimés avec pompe et sublimité. Les choses simples, telles que les agrémens et les douceurs de la vie champêtre, les descriptions de ruisseaux, de prairies, de bois, etc. se contentent du style simple, ou tout au plus elles souffrent le style tempéré. Les choses tendres doivent être dites tendrement; les choses horribles veulent être peintes avec toutes les horreurs.

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

BOILEAU, *Art Poët.*

L'art ne plaît qu'autant qu'il a la nature pour base, et qu'il la perfectionne en l'imitant; il n'instruit et ne persuade (ce qui peut signifier ici à peu près la même chose) qu'autant qu'il plaît, et il ne touche enfin qu'autant qu'il plaît ou qu'il persuade. Quoique ces trois parties soient essentielles à la Rhétorique, remarquez cependant qu'on peut toucher sans persuader: c'est ce qui arrive presque toujours, lorsque d'excellens Poëtes et d'habiles Orateurs peignent avec force l'agitation des passions violentes; ils émeuvent, ils transportent, ils excitent la pitié pour ceux qui en sont les victimes; mais quelque art qu'ils paraissent employer pour les justifier, ils ne peuvent y réussir: aussi ne l'entreprennent-ils pas; ils ne font

Digitized by Google

que prêter à la passion le langage qui lui est naturel. Ainsi, lorsque Phèdre laisse éclater aux yeux d'Hippolyte son funeste amour, et diminue avec tant d'art l'horreur de son crime, en feignant de se condamner elle-même, on la plaint, mais on ne se laisse point éblouir par sa spécieuse justification. De même aussi, la déplorable Zaïre m'attendrit et m'arrache des larmes, tandis que je condamne sa tendresse criminelle pour un barbare et un infidelle, oppresseur de ses frères, destructeur de sa famille, ennemi de sa Religion; cela vient, à ce que je crois, de ce que les passions ayant leur source dans la nature corrompue, un penchant naturel nous entraîne comme malgré nous, et nous fait plaindre dès faiblesses dont nous ne serions nous-mêmes que trop capables.

Réciproquement on peut persuader sans toucher. Combien de vérités manifestement évidentes ou clairement démontrées, ne font qu'éclairer et qu'étendre l'esprit sans émouvoir le cœur! Il arrive cependant assez souvent que la découverte de ces vérités, qui n'intéressent que l'esprit, touche sensiblement et fait couler jusqu'au cœur une certaine joie douce, préférable peut-être à tous les plaisirs : c'est ce qu'on éprouve dans l'étude des Mathématiques, et des Sciences de raisonnement. L'allégresse dont Archimède fut saisi, lorsqu'il eut découvert le moyen de connaître la quantité d'argent

Digitized by Google

mêlé dans la couronne d'Hiéron, dut sans doute être bien vive, puisqu'il s'élança tout-à-coup hors du bain, et que, sans se souvenir qu'il était nud, il courut tout transporté à son laboratoire, criant par les rues : *Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé.* La joie que Pithagore ressentit, lorsqu'il eut découvert une propriété importante du triangle rectangle, ne fut pas moins forte, puisque sa reconnaissance alla jusqu'à immoler aux Dieux cent taureaux. Le peuple traite de folie ces preuves éclatantes de l'amour des grands hommes pour la vérité; mais le peuple est un Juge presque toujours récusable.

La vérité est une; sous quelque forme qu'elle se présente, elle mérite toujours nos attentions et nos hommages. Mais si l'aspect de cette vérité, toute sèche et toute nue, transportait ainsi ces illustres Philosophes, quelles impressions d'habiles Orateurs ne doivent-ils point faire sur les cœurs et sur les esprits, lorsqu'ils la présentent revêtue de toutes les grâces qui peuvent la rendre aimable ! C'est donc au vrai seul qu'ils doivent s'attacher; si quelques-uns abusent de leurs talens pour revêtir le mensonge des couleurs de la vérité, c'est un désordre qui vient de leur propre fonds, et qui ne doit point être imputé à l'Éloquence.

La première et la principale règle qu'on puisse prescrire sur l'Éloquence en général, est d'avoir un égard infini pour les bienséances

Digitized by Google

et de considérer avec soin ce qui convient aux temps, aux lieux, aux personnes, aux différentes conjonctures. Tel discours plaira dans un État Monarchique, qui serait odieux dans un État Républicain. La Chaire et le Barreau demandent un style mâle et sententieux. L'Éloquence fleurie convient aux sujets de littérature légère. Un magistrat, sur le Tribunal de la justice, parle avec force et dignité; il méprise les fleurs et les ornemens, la simplicité la plus noble fait le caractère de son éloquence. Un Général, à la tête d'une armée, s'explique d'une manière vive et courte, pleine de feu, et propre à inspirer le courage et la confiance, Un style tout simple et tout uni, des saillies vives, mais naturelles; des traits naïfs, délicats et spirituels; un sage enjouement, une aimable liberté; voilà le charme de la conversation : les expressions étudiées, les tours périodiques, les peintures léchées, les figures hardies seraient ridicules et feraient mal au cœur. Quiconque est Orateur jusque dans les conversations, est un sot; on se trouve quelquefois dans des conjonctures où la plus belle éloquence est de savoir se taire; un regard expressif, un geste fait à propos, valent beaucoup mieux que tous les discours.

Le langage des passions est véhément et hyperbolique, sans arrangement et sans suite; c'est-là qu'un beau désordre est un effet de l'art : la régularité convient mal aux mouvemens violens.

Digitized by Google

Enfin l'Éloquence sait se plier, et prendre le ton qui convient à chaque situation.

Au reste, le but de tous les discours en général est ou d'instruire, ou de toucher; mais, soit que l'on veuille toucher, soit que l'on veuille instruire, il faut commencer par plaire : c'est-là le grand ressort qui fait mouvoir toute la machine de l'esprit et du cœur humain.

CHAPITRE II.

Des parties de la Rhétorique.

Les Rhéteurs, tant anciens que modernes, ont divisé et subdivisé la Rhétorique en autant de parties qu'il leur a plu : pour nous, usant du même droit, nous la diviserons en quatre pour plus grande commodité.

Premièrement, il faut chercher et trouver des raisons propres à convaincre; et c'est ce que l'on appelle l'*Invention*.

Secondement. Mais ces raisons entassées les unes sur les autres, accumulées sans discernement, et jetées au hasard sans choix et sans goût, accableraient plutôt l'esprit qu'elles ne l'instruiraient : il faut donc les rédiger dans un certain ordre méthodique, et les disposer dans les parties d'un discours juste et régulier; c'est ce qu'on nomme la *Disposition*.

Troisièmement, il faut exprimer ces rai-

Digitized by Google

sons avec ornement et avec esprit, leur donner un beau tour qui frappe et qui surprenne, faire usage des figures qui naissent du fond du sujet, remuer les passions, toucher les cœurs : c'est l'affaire de *l'Elocution*.

Quatrièmement. Enfin, si l'on veut qu'un beau discours produise tous ces effets, il faut le prononcer avec grâce et avec force, c'est ce que l'on appelle *l'Eloquence du geste et de la voix*.

Revenons à l'Invention qui est l'art de trouver les raisons convaincantes. Pour nous conformer à l'usage, et pour avoir quelque chose à dire sur cette partie de la Rhétorique, nous sommes obligés de toucher un peu les principaux lieux oratoires.

CHAPITRE III.

Des Lieux Oratoires intérieurs.

Les Lieux Oratoires sont des espèces d'arsenaux qui fournissent à l'Eloquence les armes dont elle a besoin ; ce sont des sources publiques dans lesquelles on peut puiser pour chaque sujet les argumens qui lui conviennent : cette méthode a sa commodité ; les grands orateurs dédaignent de s'en servir, les médiocres ne sont pas fâchés de trouver cette ressource.

Les Lieux Oratoires sont ou intérieurs, qui naissent du fond même du sujet ; ou ex-

Digitized by Google

térieurs, qui, sans être absolument étrangers au sujet, n'y ont qu'un rapport indirect et peu marqué. Les principaux lieux intérieurs (car nous nous garderons bien de les détailler tous) sont la définition, l'énumération des parties, la similitude, la différence et les circonstances.

SECTION PREMIÈRE.

De la Définition.

La définition est un discours propre à faire concevoir la chose telle qu'elle est, et à en donner une idée claire, nette, juste et distincte. L'art ici consiste à ne point omettre légèrement des traits essentiels qui caractérisent la chose qu'on veut définir, et à ne point insister aussi sur des circonstances inutiles qui ne font rien du tout au sujet. Voici des exemples.

Définition d'une Armée dans l'Oraison funèbre de M. de Turenne, par M. Fléchier.

« Qu'est-ce qu'une Armée? C'est un corps » animé d'une infinité de passions différentes » qu'un homme habile fait mouvoir pour la » défense de la Patrie; c'est une troupe » d'hommes armés, qui suivent aveuglément » les ordres d'un Chef dont ils ne savent pas

Digitized by Google

» les intentions; c'est une multitude d'ames
» pour la plupart viles et mercenaires, qui,
» sans songer à leur propre réputation, tra-
» vaillent à celle des Rois et des Conqué-
» rans; c'est un assemblage confus de liber-
» tins qu'il faut assujettir à l'obéissance, de
» lâches qu'il faut mener au combat, de témé-
» raires qu'il faut retenir, d'impatiens qu'il
» faut accoutumer à la constance.

Définition de la vraie et de la fausse valeur dans la même Oraison funèbre.

» Son courage, qui n'agissait qu'avec peine
» dans les malheurs de sa Patrie, sembla s'é-
» chauffer dans les guerres étrangères, et
» l'on vit redoubler sa valeur.

Fausse valeur.

» N'entendez pas par ce mot, Messieurs,
» une hardiesse vaine, indiscrette, empor-
» tée, qui cherche le danger pour le danger
» même, qui s'expose sans fruit, et qui n'a
» pour but que la réputation et les vains
» applaudissemens des hommes.

Vraie valeur.

» Je parle d'une hardiesse sage et réglée,
» qui s'anime à la vue des ennemis; qui,
» dans le péril même, pourvoit à tout et
» prend tous ses avantages, mais qui se me-
» sure avec ses forces; qui entreprend les
» choses difficiles et ne tente pas les im-

Digitized by Google

» possibles; qui n'abandonne rien au ha-
» hard de ce qui peut être conduit par la
» vertu, capable enfin de tout oser quand
» le conseil est inutile, et prêt à mourir
» dans la victoire, ou à survivre à son mal-
» heur en accomplissant ses devoirs ».

Définition de la vraie et de la fausse piété dans la Comédie de l'Imposteur.

Fausse dévotion.

Rien n'est plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux.
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré;
Ces gens qui, par une ame à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux, et d'élans affectés:
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à la fortune;
Qui brûlans et prians, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la Cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier ressentiment;
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître,

Digitized by Google

Vraie Piété.

Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux,
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périande,
Oronte, Alcidamas, Polidore, Clitandre :
Ce titre par aucun ne leur est débattu,
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu :
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine et traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections :
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur ame est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre,
On les voit pour tous soins se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre avec un soin extrême
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.

Il faut avouer, à la honte des Chrétiens, qu'il y a parmi eux moins de copies de ce second modèle que du premier.

Voici une définition admirable de l'Histoire, dans M. Rousseau.

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt;
Là retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,

Digitized by Google

A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter,
Ce que chacun suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connaître;
Et leur exemple, en diverses façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magistrats, Législateurs suprêmes,
Princes, Guerriers, simples Citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir
Peuvent apprendre et lire leur devoir.

Voici comme le Comte de Rochester définit la raison dans la satire qu'il a faite sur l'homme à l'imitation de Boileau, et qui été traduite en partie par un excellent Poëte, quel qu'il soit.

Vil atôme importun, qui croit, doute, dispute,
Rampe, s'élève, tombe, et nie encor sa chûte;
Qui nous dit, je suis libre, en nous montrant ses fers,
Et dont l'œil trouble et faux croit percer l'univers.

M. Rousseau définit ainsi l'Esprit :

Qu'est-ce qu'Esprit ? Raison assaisonnée :
Par ce seul mot la dispute est bornée.
Qui dit Esprit, dit sel de la raison;
Donc sur deux points roule mon oraison.
Raison sans sel est fade nourriture,
Sel sans raison n'est solide pâture :
De tous les deux se forme Esprit parfait;
De l'un sans l'autre, un monstre contrefait.

Voici une jolie définition de la Cour, dans la Fable des obsèques de la Lionne, de la Fontaine.

Je définis la Cour, un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,

Digitized by Google

Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître :
Peuple Caméléon, peuple singe du Maître.

Voici comme la Fontaine définit un Intendant, avec sa naïveté et son enjouement ordinaires.

Un Intendant ! Qu'est-ce que cette chose ?
Je définis cet être un animal,
Qui, comme on dit, sait pêcher en eau trouble;
Et plus le bien de son Maître va mal,
Plus le sien croît, plus son profit redouble,
Tant qu'aisément lui-même achèterait
Ce qui de net au Seigneur resterait;
Donc par raison bien et duement déduite,
On pourrait voir chaque chose réduite
En son état, s'il arrivait qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à son tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant Maître,
Ils reprendraient tous deux leur premier être.

On voit bien que c'est-là un de ces badinages innocens qui amusent tout le monde, et n'offensent personne.

Dans la Fable de Tirsis et d'Amarante, que l'Amour est parfaitement défini !

Tirsis disait un jour à la jeune Amarante :
Ah ! si vous connaissiez comme moi certain mal
Qui nous plaît et qui nous enchante,
Il n'est bien sous le Ciel qui vous parût égal;
Souffrez qu'on vous le communique,
Croyez-moi, n'ayez point de peur.
Voudrais-je vous tromper, vous pour qui je me pique
Des plus doux sentimens que puisse avoir un cœur !
Amarante aussitôt réplique :
Comment l'appellez-vous ce mal ? Quel est son nom ?

Digitized by Google

L'Amour. Ce mot est beau : donnez-moi quelques marques
A quoi je le pourrai connaître. Que sent-on ?
Des peines près de qui le plaisir des monarques
Est ennuyeux et fade : on s'oublie, on se plaît
Toute seule en une forêt.
Se mire-t-on près d'un rivage ?
Ce n'est pas soi qu'on voit, on ne voit qu'une image
Qui sans cesse revient, et qui suit en tous lieux ;
Pour tout le reste on est sans yeux.
Il est un berger du village,
Dont l'abord, dont la voix, dont le nom fait rougir,
On soupire à son souvenir,
On ne sait pas pourquoi ; cependant on soupire :
On a peur de le voir, encore qu'on le désire.
Amarante dit à l'instant :
Oh ! Oh ! c'est là ce mal que vous me prêchez tant ?
Il ne m'est pas nouveau ; je pense le connaître.
Tirsis à son but croyait être,
Quand la belle ajouta : Voilà tout justement
Ce que je sens pour Clidament.
L'autre pensa mourir de dépit et de honte.
Il est force gens comme lui,
Qui prétendent n'agir que pour leur propre compte,
Et qui font le marché d'autrui.

Les énigmes et les logogryphes se rapportent à la définition ; ils n'en diffèrent que par leur air mystérieux. Dans l'énigme on définit la chose par ses propriétés essentielles ; dans le logogryphe on la définit par le nombre des lettres qui composent son nom, et par l'assemblage de tous les mots qui peuvent s'y trouver : dans l'un et dans l'autre on laisse deviner la chose. J'en donnerai des exemples si les journaux et les Mercures n'en fournissaient pas assez tous les mois.

Digitized by Google

La définition demande beaucoup de jugement, une grande attention au sujet qui veut être peint avec des couleurs qui lui soient propres et qui le distinguent de tout autre.

Platon ayant un jour défini l'Homme un animal à deux pieds sans plumes, Diogène, qui ne laissait échapper aucune occasion de mortifier ce Philosophe, va aussitôt prendre un chapon, le plume, et le jetant dans l'Académie : *Voilà l'Homme de Platon*, s'écrie-t-il. Il avait raison ; la définition de Platon convenoit moins à l'Homme, qu'à cet animal plumé.

Il y a une autre espèce de définition moins exacte et moins scrupuleuse que celle-ci ; on l'appelle *Description* : nous en parlerons au Traité des figures.

SECTION II.

De l'Enumération des Parties.

L'Énumération consiste à parcourir diverses circonstances qui conviennent à une chose : venons aux exemples. M. de Fénélon fait un beau dénombrement de tous les monstres qui environnaient le trône de Pluton dans les enfers.

« Aux pieds de ce trône était la mort pâle » et dévorante, avec sa faulx tranchante » qu'elle aiguisait sans cesse. Autour d'elle

Digitized by Google

» volaient les noirs soucis, les cruelles dé-
» fiances, les vengeances toutes dégout-
» tantes de sang, et couvertes de plaies; les
» haines injustes; l'avarice qui se ronge elle-
» même; le désespoir qui se déchire de ses
» propres mains; l'ambition forcenée qui
» renverse tout; la trahison qui veut se re-
» paître de sang, et qui ne peut jouir des
» maux qu'elle a faits; l'envie qui verse son
» venin mortel autour d'elle, et qui se tourne
» en rage dans l'impuissance où elle est de
» nuire; l'impiété qui se creuse elle-même
» un abîme sans fond, où elle se précipite
» sans espérance; les spectres hideux, les
» fantômes qui représentent les morts pour
» épouvanter les vivans; les songes affreux;
» les insomnies aussi cruelles que les tristes
» songes. Toutes ces images funèbres envi-
» ronnaient le fier Pluton, et remplissaient
» le palais où il habite. »

Dans la Henriade, Saint Louis transporte Henri IV en esprit aux enfers.

Là, gît la sombre envie à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans.
Triste amante des morts elle hait les vivans.
Elle aperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'orgueil qui se plait et s'admire.
La faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre hypocrisie aux yeux pleins de douceur,

Digitized by Google

Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur.
Le faux zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'intérêt enfin père de tous les crimes.

Que pourrait-on ajouter à la beauté de ce tableau ?

Dans la Tragédie de Phèdre, Hippolyte parle ainsi à Théramène, son Gouverneur.

Attaché près de moi par un zèle sincère,
Tu me contais alors l'histoire de mon père.
Tu sais combien mon ame attentive à ta voix
s'échauffait au récit de ses nobles exploits;
Quand tu me dépeignais ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide;
Les monstres étouffés, et les brigands punis,
Procuste, Cercyon, et Scirron et Sinnis,
Et les os dispersés du géant d'Épidaure,
Et la Crète fumant du sang du Minotaure.
Mais quand tu récitais des faits moins glorieux,
Sa foi par-tout offerte, et reçue en cent lieux;
Hélène à ses parens dans Sparte dérobée,
Salamine témoin des pleurs de Péribée,
Tant d'autres dont les noms lui sont même échappés,
Trop crédules esprits que sa flamme a trompés;
Ariane aux rochers contant ses injustices,
Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices;
Tu sais comme à regret écoutant ce discours,
Je te pressais souvent d'en abréger le cours,
Heureux ! si j'avais pu ravir à la mémoire.
Cette indigne moitié d'une si belle histoire.

Harpagon, désespéré de la perte de sa chère cassette, s'en prend à tout l'Univers, et veut mettre tout à feu et à sang.

« Allons vîte des Commissaires, des Ar-
» chers, des Prévots, des Juges, des gênes,
» des potences et des bourreaux. Je veux

Digitized by Google

» faire pendre tout le monde : et si je ne
» retrouve mon argent, je me pendrai moi-
» même après ».

Commencement de Télémaque.

« Calypso ne pouvait se consoler du dé-
» part d'Ulysse; dans sa douleur, elle se trou-
» vait malheureuse d'être immortelle : les
» Nymphes qui la servaient, n'osaient lui
» parler; sa grotte ne résonnait plus de son
» chant; elle se promenait souvent seule sur
» les gasons fleuris, dont un printemps éter-
» nel bordait son île; mais ces beaux lieux,
» loin de modérer sa douleur, lui rappel-
» laient le triste souvenir d'Ulysse, qu'elle y
» avait vu tant de fois auprès d'elle. Souvent
» elle demeurait immobile sur le rivage de
» la mer, qu'elle arrosait de ses larmes; et
» elle était sans cesse tournée vers le côté où
» le vaisseau d'Ulysse fendant les ondes,
» avait disparu à ses yeux. Tout-à-coup elle
» aperçut les débris d'un navire qui venait
» de faire naufrage, des bancs de rameurs
» mis en pièces, des rames écartées çà et là
» sur le sable, un gouvernail, un mât, des
» cordages flottans sur la côte, puis elle dé-
» couvre deux hommes dont l'un paroissait
» âgé, l'autre, quoique jeune, ressemblait
» à Ulysse. »

Remarquez avec quel art l'Auteur, après avoir parcouru les divers symptômes de la douleur de Calypso, vous met devant les

Digitized by Google

yeux tous ces malheureux débris, toutes les parties flottantes de ce navire fracassé : s'il eût dit simplement que Calypso apperçut un navire qui venait de faire naufrage, où seraient la grace et la beauté qui se trouvent dans cette énumération ?

M. Bossuet, dans l'Oraison funèbre de la Reine de la Grande-Bretagne :

« Vous verrez, Chrétiens, dans une seule » vie, toutes les extrémités des choses hu- » maines, la félicité sans bornes aussi bien » que les misères; une longue et paisible » jouissance d'une des plus belles Couronnes » de l'Univers; tout ce que peuvent donner » de plus glorieux la naissance et la gran- » deur, accumulé sur une tête qui ensuite » est exposée à tous les outrages de la for- » tune; la bonne cause d'abord suivie de » bons succès, et depuis des retours soudains, » des changemens inouis; la rébellion long- » tems retenue, à la fin tout à fait maîtresse, » nul frein à la licence; les lois abolies, la » majesté violée par des attentats jusqu'alors » inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous » le nom de liberté; une Reine fugitive qui » ne trouve aucune retraite dans trois Royau- » mes, et à qui sa propre Patrie n'est plus » qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur » mer entrepris par une Princesse, malgré » les tempêtes; l'Océan étonné de se voir » traversé tant de fois en des appareils si » divers et pour des causes si différentes, un

Digitized by Google

» Trône indignement renversé et miracu-
» leusement rétabli. »

Madame de Sévigné, dans une de ses Lettres à Madame de Grignan.

« Je vous assure, ma chère enfant, que je
» songe à vous continuellement, et je sens
» tous les jours ce que vous me dîtes une
» fois, qu'il ne fallait point appuyer sur les
» pensées : si l'on ne glissait pas dessus, on
» serait toujours en larmes, c'est-à-dire,
» moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne
» me blesse le cœur : toute votre chambre
» me tue; j'y ai fait mettre un paravent
» tout au milieu, pour rompre un peu la
» vue; une fenêtre sur ce degré, par où je
» vous vis monter dans le carosse de d'Hac-
» queville, et par où je vous rappelai; je me
» fais peur quand je pense combien alors
» j'étais capable de me jeter par la fenêtre,
» car je suis folle quelquefois; ce cabinet où
» je vous embrassai sans savoir ce que je
» faisais; ces Capucins où j'allai entendre
» la messe; ces larmes qui tombaient de mes
» yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau
» qu'on eût répandue; Sainte-Marie*, Ma-
» dame de la Fayette, mon retour dans
» cette maison, votre appartement, la nuit
» et le lendemain, et votre première lettre
» et toutes les autres, et encore tous les

* Couvent du Faubourg Saint-Germain.

Digitized by Google

» jours et tous les entretiens de ceux qui » entrent dans mes sentimens : ce pauvre » d'Hacqueville est le premier, je n'oublierai » jamais la pitié qu'il eut de moi. Voilà donc » où j'en reviens, il faut glisser sur tout » cela, et se bien garder de s'abandonner » à ses pensées et aux mouvemens de son » cœur. »

M. Rousseau a bien peint les différens états de l'Homme :

Que l'Homme est bien, durant sa vie,
Un parfait miroir de douleurs !
Dès qu'il respire, il pleure, il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Dans l'enfance toujours des pleurs;
Un pédant porteur de tristesse;
Des livres de toutes couleurs;
Des châtiments de toute espèce.

L'ardente et fougueuse jeunesse
Le met encore en pire état;
Des créanciers, une maîtresse,
Le tourmentent comme un forçat.

Dans l'âge mur, autre combat;
L'ambition le sollicite,
Richesses, dignités, éclat,
Soins de famille; tout l'agite.

Vieux, on le méprise, on l'évite;
Mauvaise humeur, infirmité,
Toux, gravelle, goutte, pituite,
Assiègent sa caducité.

Bérénice, toute occupée de Titus, en parle ainsi à sa confidente :

Digitized by Google

De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de Rois, ces Consuls, ce Sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat,
Cette pourpre, cet or que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire;
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts
Confondre sur lui seul leurs avides regards;
Ce port majestueux, cette douce présence.
Ciel ! avec quel respect et quelle complaisance
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi !
Parle. Peut-on le voir sans penser comme moi,
Qu'en quelqu'obscurité que le sort l'eût fait naître,
Le monde, en le voyant, eût reconnu son maître ?

Toute la règle que l'on peut prescrire sur l'énumération, est de ne descendre dans aucun détail frivole, bas et ennuyeux, comme font Chicaneau et la Comtesse dans la Comédie de M. Racine. C'est le ridicule ordinaire des Plaideurs qui assomment sans pitié toutes les oreilles du récit de leurs inextricables affaires. M. Racine l'a joué avec un art infini.

SECTION III.

De la Similitude.

LA Similitude est un rapport de convenance qui se trouve entre deux objets que l'on compare ensemble.

Digitized by Google

EXEMPLES.

Dans Télémaque, c'est lui-même qui parle :

« A peine avais-je ainsi parlé, que ma » douleur s'adoucissait, et que mon cœur » enivré d'une folle passion secouait presque « toute pudeur, puis je me voyais plongé » dans un abîme de remords : pendant ce » trouble, je courais errant çà et là dans le » sacré bocage, semblable à une Biche qu'un » Chasseur a blessée; elle court au travers » des vastes forêts pour soulager sa douleur; » mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la » suit par-tout; elle porte par-tout avec elle » le trait meurtrier. Ainsi je courais en vain » pour m'oublier moi-même, et rien n'a- » doucissait la plaie de mon cœur. »

Dans le même ouvrage, le jeune Idamante, victime malheureuse du vœu indiscret d'Idoménée son père, est comparé à un Lis que le soc de la charrue a coupé.

« Tel qu'un beau Lis au milieu des champs » coupé dans sa racine par le tranchant de » la charrue, languit et ne se soutient plus, » il n'a point encore perdu cette vive blan- » cheur et cet éclat qui charme les yeux, » mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie » est éteinte : ainsi le fils d'Idoménée, comme » une jeune et tendre fleur, est cruellement » moissonné dès son premier âge. »

M. Fréron, dans son ode sur la bataille de

Digitized by Google

Fontenoy, compare la Flandre (destinée à être toujours le théâtre de la guerre), avec ce fameux Prométhée de la Fable dont les entrailles toujours renaissantes, sont sans cesse dévorées par un vautour.

De meurtres affamé le Démon des batailles
De ses barbares mains déchire tes entrailles :
Pour nourrir sa fureur tu renais chaque jour :
Et ton sort est pareil au destin déplorable
De ce fameux coupable,
Immortel aliment de l'avide Vautour.

Il compare ensuite l'armée française répandue dans la Flandre avec le débordement du Nil qui fertilise les campagnes en les inondant.

Que dis-je ? Contre toi quand Louis se déclare,
Sensible à tes malheurs, sa bonté les répare :
Tu devras ton bonheur à son bras irrité.
C'est ainsi que le Nil franchissant son rivage,
Dans les champs qu'il ravage,
Répand le germe heureux de leur fécondité.

Tout le monde a été frappé de la justesse et de la noblesse de ces deux comparaisons.

Paraphrase du Pseaume premier.

Comme sur le bord des ruisseaux
Un grand arbre planté des mains de la nature,
Malgré le chaud brûlant conserve sa verdure,
Et de fruits, tous les ans, enrichit ses rameaux ;

Ainsi cet homme heureux fleurira dans le monde :
Il ne trouvera rien qui trouble ses plaisirs,
Et qui constamment ne réponde
A ses nobles projets, à ses justes désirs.

Digitized by Google

Dans la Henriade, Chant VIII.

Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Etale les beautés de sa tige étrangère :
Son casque étincelait des feux les plus brillans,
Qu'étalaient à l'envi l'or et les diamans,
Dons chers et précieux, dont sa fière maîtresse
Honora son courage ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amant de votre Reine et le soutien des Rois.

Dans le même poëme, au même Chant.

D'Aumale cependant, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune et les cieux :
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne;
Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine;
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur;
Vivez pour réparer ma perte et son bonheur :
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi l'un et l'autre aux remparts de Paris,
De la Ligue, en marchant, ramassez les débris;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage;
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter :
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et semble menacer même en obéissant.

Digitized by Google

SECTION IV.

De la Différence.

La dissimilitude ou différence n'est rien autre chose qu'une certaine contrariété qui se rencontre entre deux objets comparés, soit que l'on compare ensemble deux objets actuellement différens, soit que l'on compare l'état présent d'un seul objet avec son état passé.

EXEMPLES.

Dans l'oraison funèbre de la Reine d'Angleterre, par M. Bossuet :

« Les Prêtres et les Religieux, zélés et » infatigables Pasteurs de ce troupeau affli- » gé, qui vivaient en Angleterre pauvres, » errans, travestis, desquels aussi le monde » n'était pas digne, venaient reprendre avec » joie les marques glorieuses de leur pro- » fession dans la chapelle de la Reine : et » l'Église désolée, qui autrefois pouvait à » peine gémir librement et pleurer sa gloire » passée, faisait retentir hautement les can- » tiques de Sion dans une terre étrangère. » Ainsi la pieuse Reine consolait la capti- » vité des Fidèles, et relevait leur espé- » rance. »

M. Racine dans le premier chœur de la Tragédie d'Esther :

Digitized by Google

Déplorable Sion ! qu'as-tu fait de ta gloire ?
Tout l'Univers admirait ta splendeur.
Tu n'es plus que poussière, et de cette grandeur
Il ne nous reste plus que la triste mémoire :
Sion, jusques aux cieux élevée autrefois,
Jusqu'aux enfers maintenant abaissée,
Puissé-je demeurer sans voix,
Si dans mes chants ta douleur retracée,
Jusqu'au dernier soupir n'occupe ma pensée ?

Le prophète Jérémie peint d'une manière également forte et touchante l'affreuse désolation de cette Jérusalem, autrefois la plus brillante de toutes les cités.

« Comment cette ville, autrefois si pleine » de peuple, est-elle maintenant si solitaire ? » Celle qui étoit si grande entre les nations » est devenue comme veuve ; la Reine des » provinces a été assujettie au tribut.

» Elle ne cesse point de pleurer pendant » la nuit, et ses joies sont trempées de ses » larmes. De tous ceux qui l'aimaient, il » n'y en a pas un qui la console : tous ses » amis l'ont traitée avec perfidie, et sont » devenus ses ennemis. . . . . .

. . . . . .

» Comment le Seigneur a-t-il couvert de » ténèbres dans sa fureur la fille de Sion ? » Comment a-t-il fait tomber du ciel en » terre la fille d'Israël qui était si éclatante, » et ne s'est-il pas souvenu au jour de sa » colère de celle où il avait mis son marche- » pied ? . . . . . .

» Les chemins qui conduisent à Sion sont

Digitized by Google

» dans les pleurs, parce qu'il n'y a plus per-
» sonne qui vienne à ses solennités : toutes
» ses portes sont désolées; ses prêtres ne
» font que gémir : ses vierges sont dans la
» douleur, et elle est plongée dans l'amer-
» tume.

» Ses ennemis la dominent, ceux qui la
» haïssaient sont dans la prospérité, parce
» que le Seigneur l'a affligée à cause de ses
» iniquités : ses petits enfans ont été emme-
» nés captifs devant l'ennemi qui les chas-
» sait.

» Tout ce que la fille de Sion avait de
» beau lui a été enlevé : ses princes sont
» devenus comme des béliers qui ne trou-
» vent point de pâturage, et ils ont marché
» destitués de force devant l'ennemi qui les
» poursuivait.

» Jérusalem en ces jours de son affliction,
» s'est souvenue de ses prévarications et de
» tout ce qu'elle avait eu dans les siècles
» passés de plus désirable : elle s'en est sou-
» venue lorsque son peuple tombait sous la
» main ennemie, sans qu'il y eût personne
» pour le secourir : ses ennemis l'ont vue,
» et ils se sont moqués de ses jours de repos.

» Jérusalem a commis un grand péché,
» c'est pourquoi elle est devenue errante et
» vagabonde : tous ceux qui l'honoraient
» l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son
» ignominie; et elle a tourné son visage en
» arrière en gémissant.

Digitized by Google

» Tout son peuple est dans les gémissemens, et cherche du pain : ils ont donné tout ce qu'ils avaient de plus précieux pour trouver de quoi soutenir leur vie. Voyez, Seigneur, et considérez l'avilissement où je suis réduite. . . . . .

. . . . . .

» Mes entrailles sont émues, mon cœur est renversé dans moi-même, parce que je porte la peine de ma révolte : l'épée tue mes enfans au dehors, et je ne vois au dedans qu'une image de la mort. . . . .

. . . . . .

» Considérez, Seigneur, quel est le peuple que vous avez traité de cette sorte. Est-il donc possible que les mères soient réduites à manger le fruit de leurs entrailles, à manger de petits enfans qu'elles emmaillottaient ? Est-il possible que les prêtres et les prophètes soient tués dans le Sanctuaire même du Seigneur ?

» Les enfans et les vieillards sont étendus morts sur la terre le long des rues; mes vierges et mes jeunes hommes sont tombés sous l'épée; vous les avez tués au jour de votre fureur : vous les avez égorgés sans en épargner aucun.

» Vous avez fait venir des gens comme en un jour solennel, pour m'épouvanter de toutes parts; il ne s'est trouvé personne qui pût s'échapper et qui fût excepté dans ce jour de la fureur du Seigneur. »

Digitized by Google

Tertulien fait une éloquente comparaison de dissimilitude des vertus des chrétiens, avec celle des plus sages philosophes du Paganisme, *Apolog. chap.* 46.

« Oseriez-vous comparer la chasteté de » vos philosophes avec celle des chrétiens ? » Il est vrai qu'un certain démocrite se crea les yeux pour ne pas être sensible à la » beauté des femmes, et il aima mieux perdre le plaisir de la vue, que de supporter » le chagrin de ne les pas posséder : mais un » chrétien voit les femmes sans danger et » sans désir ; et comme il est aveugle du » cœur, il n'a pas besoin de l'être du corps. » Parlerez-vous de l'humilité de vos sages? » Il est vrai que votre Diogène foula aux » pieds les plus suberbes ornemens de Platon » par un orgueil plus fin, mais non pas » moins criminel que celui qu'il condamnait: » mais un chrétien est humble, sans affectation au milieu des personnes les plus » viles et les plus pauvres. Direz-vous que » la fidélité de vos philosophes étoit inviolable ? Qui ne sait qu'Anaxoras retint un » dépôt que ses hôtes lui avoient confié? » Mais un chrétien est fidèle même à ses » plus cruels ennemis : et ne dites pas qu'il » y a des chrétiens déréglés; car sachez que » dès-lors qu'ils sont déréglés, ils ne sont » plus chrétiens, et cessent de passer pour » tels parmi nous. Mais il n'en est pas ainsi » de vos philosophes; car tout scélérats

Digitized by Google

» qu'ils sont, ils ne laissent pas d'avoir parmi
» vous le nom de sages; tant il y a peu de
» ressemblance entre un philosophe et un
» chrétien, entre un disciple de la Grèce
» et un disciple de Jesus-Christ ».

Discours de Satan à Belzebuth, dans le Paradis perdu de Milton.

« Es-tu ce Chérubin qui protégeait les
» autres à l'ombre de ses aîles? Es-tu cet
» ange dont l'éclat éblouissait les cieux?
» Mais que tu lui ressembles peu! Naguè-
» res, une ligue mutuelle, une union de
» pensées et de desseins, la même espérance
» et les mêmes périls t'ont joint avec moi
» dans une entreprise glorieuse. Hélas! la
» misère nous unit aujourd'hui: tu vois dans
» quel abîme et de quelle hauteur nous
» sommes tombés. La foudre a rompu nos
» légions. Cruelles armes dont la force nous
» étoit inconnue! »

Dans la tragédie de la mort de César, Antoine se jette à genoux auprès du corps sanglant de ce héros, et s'écrie en s'adressant aux Romains qu'il haranguait:

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste.
Voilà ce Dieu vengeur idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux,
Qui toujours votre appui dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisait trembler la terre,
Qui devait enchaîner Babylone à son char;
Amis, en cet état connoissez-vous César?

Digitized by Google

Ce n'est qu'en citant de pareils morceaux, qu'on peut les louer dignement.

Dans la même tragédie, Brutus pleure sur la décadence de la liberté romaine.

Quelle bassesse, ô ciel ! et quelle ignominie !
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie !
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeurs des lois, toi mon sang, toi Brutus.
Quels restes, justes Dieux ! de la grandeur romaine,
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne !
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.

Dans la tragédie d'Alzire, Zamore compare ainsi la clémence d'Alvarez avec la barbarie de Gusman et des Espagnols :

ZAMORE *à Alvarez.*

Mon père ! ah ! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet Univers aujourd'hui désolé,
Au devant de leur joug sans peine aurait volé;
Mais autant que ton ame est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature.

Mithridate avoue sa défaite au gouverneur de Nimphée, en se servant avec beaucoup de sublimité de la dissimilitude :

MITHRIDATE *à Arbate.*

Enfin, après un an tu me revois, Arbate !
Non plus comme autrefois cet heureux Mithridate,
Qui de Rome toujours balançant le destin,
Tenait entr'elle et moi l'Univers incertain.
Je suis vaincu.

Digitized by Google

Madame Deshoulières en mille endroits de ses charmantes poésies se plaint de la décadence des sentimens parmi les jeunes gens.

De leurs déréglemens historiens fidèles,
Avec un front d'airain ils feront mille fois
Un odieux détail des plus affreux endroits.
On dirait à les voir traiter de bagatelles
Les horreurs les plus criminelles,
Que ce n'est point pour eux que sont faites les lois,
Tant ils ont de mépris pour elles !

Daignent-ils nous rendre visite ?
Les plus ombrageux des époux
N'en sauraient devenir jaloux.
Ce n'est point pour notre mérite,
Leurs yeux n'en trouvent point en nous :
Ce n'est que pour parler de leur gain, de leur perte,
Se dire que d'un vin qui les charmera tous
On a fait une heureuse et sûre découverte,
Se montrer quelques billets doux,
Et se donner des rendez-vous.
Si par hasard quelqu'un d'entr'eux s'avise
D'avoir des sentimens tendres, respectueux,
Tout le reste s'en formalise.
Il n'est, pour l'arracher à ce penchant heureux,
Affront qu'on ne lui fasse, horreur qu'on ne lui dise,
Et l'on fait tant qu'enfin il n'ose être amoureux.

Où sont ces cœurs galans ! Où sont ces ames fières ?
Les Nemours, les Montmorencis,
Les Bellegardes, les Bussis,
Les Guises et les Bassompières,
S'il reste encor quelques soucis
Lorsque de l'Acheron on a traversé l'onde,
Quelle indignation leur donnent les récits
De ce qui se passe en ce monde !
Que n'y peuvent-ils revenir !
Par leurs bons exemples peut-être

Digitized by Google

On verrait la tendresse et le respect renaître,
Que la débauche a su bannir :
Mais des destins impitoyables
Les arrêts sont irrévocables.
Qui passe l'Acheron ne le repasse plus :
Rien ne ramènera l'usage
D'être galant, fidèle, sage,
Les jeunes gens pour jamais sont perdus.
. . . . . Nos mères
Avaient-elles plus de pouvoir,
Plus de beauté que nous, plus d'esprit, plus d'adresse ?
Ah ! pouvons-nous penser au temps de leur jeunesse
Et sans honte et sans désespoir !
Dans plus d'un réduit agréable
On voyait venir tour à tour
Tout ce qu'une superbe Cour
Avait de galant et d'aimable,
L'esprit, le respect et l'amour
Y répandaient surtout un charme inexplicable.
Les innocens plaisirs par qui le plus long jour
Plus vîte qu'un moment s'écoule,
Tous les soirs s'y trouvaient en foule,
Et les transports et les désirs
Sans les secours de l'espérance,
A ce qu'on dit, prenaient naissance
Au milieu de tous ces plaisirs.
Cet heureux tems n'est plus, un autre a pris sa place,
Les jeunes gens portent l'audace
Jusques à la brutalité;
Il semble qu'ils nous fassent grace
Quand ils ne nous font pas une incivilité.
Vous, aimable Daphné, que l'aveugle fortune
Condamne à vivre dans des lieux
Où l'on ne connaît point cette foule importune
Qui suit ici nos demi-dieux,
Ne vous plaignez jamais de votre destinée.
Il vaut mieux mille et mille fois
Avec vos rochers et vos bois

Digitized by Google

S'entretenir toute l'année,
Que de passer une heure ou deux
Avec un tas d'étourdis, de coquettes;
Des ours et des serpens de vos sombres retraites
Le commerce est moins dangereux.

J'entre d'autant plus volontiers dans la peine de madame Deshoulières, que je crois ses plaintes assez bien fondées.

J'ajouterai encore un exemple, moins pour éclaircir la matière, que pour mettre de beaux modèles devant les yeux.

HIPPOLYTE *à Aricie.*

Moi qui contre l'Amour fièrement révolté,
Aux fers de ses captifs ai long-temps insulté,
Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Pensais toujours du bord contempler les orages;
Asservi maintenant sous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi?
Un moment a vaincu mon audace imprudente,
Cette ame si superbe est enfin dépendante,
Depuis près de six mois, honteux, désespéré,
Portant par-tout le trait dont je suis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve.
Présente, je vous fuis; absente, je vous trouve;
Dans le fond des forêts votre image me suit.
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
Maintenant je me cherche et ne me trouve plus:
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune:
Mes seuls gémissemens font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

Digitized by Google

La différence dont nous parlons ici a quelque rapport avec la figure nommée *antithèse*, comme aussi la similitude avec la figure appelée *parallèle*. Nous traiterons de ces figures dans la suite.

SECTION V.

Des Circonstances.

Les circonstances sont d'un très-grand usage dans l'art oratoire; elles servent infiniment pour le sublime, comme le remarque le rhéteur Longin; elles présentent de vives, de touchantes images; elles exposent l'état naturel des choses. Combien d'actions paraissent héroïques ou criminelles, faute d'être envisagées avec toutes leurs circonstances!

Médée embrâsant le palais de Creüse, égorgeant et déchirant ses propres enfans aux yeux de Jason leur père, est sans doute une femme impitoyable, une mère dénaturée; mais la douleur et le désespoir qui la dévorent, son amour violent pour un perfide qu'elle a rendu possesseur de la toison d'or, pour qui elle a abandonné son père et sa patrie, à qui elle a sacrifié son honneur, immolé Pélias et Absyrthe son propre frère; la honte de se voir préférer une rivale, les mouvemens d'amour, de haine, de crainte, de jalousie et de rage, qui percent et qui rongent son cœur; toutes ces circonstances

Digitized by Google

changent l'espèce. Ses crimes passés semblent excuser ses crimes présens (si cependant un crime peut en excuser un autre.)

Oreste paraît inexcusable de lever un bras parricide sur Clitemnestre sa mère; mais elle-même s'est souillée du sang d'Agamemnon. C'est la piété qui rend Oreste impie; il venge un père, et sur qui? Sur une mère. Mais quoi! tout paraissait légitime chez les payens, à quiconque vengeait un père.

Progné plongeant le couteau dans le sein du jeune Ithis son fils, semble révolter la nature; mais l'outrage sanglant que le barbare Térée vient de faire à sa sœur Philomèle, à son père Pandion, à elle-même, l'occupe vivement, et lui ferme les yeux à tout autre objet : elle ne voit plus son fils dans Ithis, elle n'y voit que le fils de Térée. Le silence de sa sœur, plus fort que les cris et que les larmes de cet enfant, détermine son bras : c'est Philomèle qui immole Ithis par les mains de Progné : son crime envisagé de cette manière, reçoit quelque excuse; mais Ovide lui rend toute son horreur par les circonstances ingénieuses qu'il y ajoute. Cet enfant innocent qui ne s'attend point à son malheur, entre, salue sa mère avec un air enjoué, s'approche d'elle, lui tend ses petits bras, se jette à son col, l'embrasse, lui fait mille caresses à la façon des enfans. Progné ne peut soutenir ce spectacle; elle s'attendrit, des larmes coulent de

Digitized by Google

ses yeux, sa colère se désarme, sa fureur l'abandonne; elle allait céder. Pourquoi faut-il qu'elle rappelle sa férocité?

D'un autre côté, le suicide chez les payens était une action héroïque, digne de l'apothéose; cependant, Néron réduit aux dernières extrémités, poursuivi par une armée victorieuse que la vengeance anime, déclaré ennemi du sénat et du peuple romain, et comme tel condamné aux tourmens les plus cruels et les plus ignominieux; Néron que les ombres sanglantes d'Agrippine, de Britannicus, de Burrhus, de Sénèque, de Corbulon, d'Arrie, de Pœtus, et de tant d'illustres romains, épouvantent sans cesse : Néron est-il un héros (je dis dans le systême des payens) lorsque pour dérober sa tête à l'infamie qui le menace, il est obligé d'emprunter une main étrangère pour pousser la sienne, et lorsque dans cette conjoncture épouvantable il ne regrette que la délicatesse avec laquelle il croyait jouer des instrumens? Ces exemples font assez voir combien les circonstances servent à caractériser les choses : donnons-en des exemples qui soient de main de maîtres.

Philoctète à Télémaque.

« Quoi! disois-je, tirer un homme de sa » patrie, comme le seul homme qui puisse » venger la Grèce, et puis l'abandonner » dans cette île déserte pendant son som-

Digitized by Google

» meil; car ce fut pendant mon sommeil
» que les Grecs partirent. Jugez quelle fut
» ma surprise et combien je versai de larmes
» à mon réveil, quand je vis les vaisseaux
» fendre les ondes. Hélas ! cherchant de
» tous côtés dans cette île sauvage et hor-
» rible, je n'y trouvai que la douleur.

« En effet, il n'y a ni port, ni commerce,
» ni hospitalité, ni homme qui y aborde
» volontairement; on n'y voit que les mal-
» heureux que les tempêtes y ont jetés, et
» on n'y peut espérer de société que par des
» naufrages : encore même ceux qui ve-
» naient en ce lieu n'osaient me prendre
« pour me ramener; ils craignaient la co-
» lère des Dieux et celle des Grecs. Depuis
» dix ans je souffrais la douleur, la faim,
» je nourrissais une plaie qui me dévorait;
» l'espérance même était éteinte dans mon
» cœur ».

Combien les horreurs d'une si effroyable solitude ne devaient-elles pas aigrir ses maux et sa douleur !

Dans le psaume 55, il semble que le roi prophète nous représente dans Absalon l'ingratitude des pécheurs.

» C'est vous, ingrat ! qui me combattez,
» vous qui n'étiez qu'un cœur avec moi, qui
» conduisiez mes troupes, et qui étiez mon
» intime ami, vous preniez à ma table une
« nourriture délicieuse, et vous marchiez
» avec moi dans la maison de Dieu, sans
» avoir d'autre volonté que la mienne ».

Digitized by Google

Dans la tragédie de Bajazet, Roxane mesure l'ingratitude de ce prince sur les témoignages d'amour qu'elle lui avoit donnés. Tu m'as pu trahir si cruellement, dit-elle:

Moi, qui de ce haut rang qui me rendait si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés
Aux périls dont tes jours étaient environnés,
Après tant de bontés, de soins, d'ardeurs extrêmes,
Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes!
Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer?
Tu pleures, malheureuse! ah! tu devais pleurer,
Lorsque d'un vain désir à ta perte poussée
Tu conçus de le voir la première pensée.

Dans la tragédie de Mithridate:

MITHRIDATE *à Arbate.*

Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage;
Mes soldats presque nuds, dans l'ombre intimidés;
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés;
Le désordre par-tout redoublant les alarmes;
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes;
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin, toute l'horreur d'un combat ténébreux:
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;
Et je ne dois la vie en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

Dans la première tragédie de M. de Crébillon, Idoménée, pour excuser l'indiscrétion de son vœu, fait une vive peinture des dangers qui le lui ont arraché.

Digitized by Google

Une effroyable nuit sur les eaux répandue,
Déroba tout-à-coup ces objets à ma vue;
La mort seule y parut.... Le vaste sein des mers
Nous entr'ouvrit cent fois la route des enfers!
Par des vents opposés les vagues ramassées,
De l'abîme profond jusques au ciel poussées,
Dans les airs embrasés agitaient mes vaisseaux,
Aussi prêts d'y périr qu'à fondre sous les eaux.
D'un déluge de feu l'onde comme allumée,
Semblait rouler sur nous une mer enflammée;
Et Neptune en courroux, à tant de malheureux
N'offrait, pour tout salut, que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin ?.... Dans ce péril extrême,
Je tremblai, Sophronyme, et tremblai pour moi-même.....
Pour appaiser les dieux, je priai..... Je promis.....
Non, je ne promis rien, dieux cruels! J'en frémis....
Neptune, l'instrument d'une indigne faiblesse,
S'empara de mon cœur et dicta la promesse:
S'il n'en eût inspiré le barbare dessein,
Non, je n'aurais jamais promis de sang humain.

Dans la tragédie de M. de Voltaire, qui a pour titre, *la mort de César*, Antoine parle ainsi aux Romains de ce héros:

Hélas! si sa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits.
Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus!... Où! suis-je? O Ciel! O crime! O barbarie!
Chers amis, je succombe; et mes sens interdits....
Brutus!.... Son assassin.... Ce monstre était son fils.

Le forfait de Brutus et de Cassius eût été moins horrible, s'ils n'eussent point dû leur vie à César.

Digitized by Google

CHAPITRE IV.

Les lieux oratoires extérieurs.

Si j'écrivais pour ceux qui se destinent au ministère de la chaire ou pour ceux qui veulent s'attacher au barreau, j'assignerais aux premiers pour lieux oratoires extrinsèques l'Ecriture-Sainte, la tradition, les conciles, l'histoire ecclésiastique, les pères de l'Eglise, etc. et aux seconds, les lois, les coutumes des différens pays, les anciens arrêts, les ordonnances, etc.; mais comme je me suis proposé d'écrire pour de jeunes personnes, à qui je ne suppose que de l'esprit, du jugement et du bon goût, je réduirai tous les lieux oratoires extérieurs à la seule imitation.

De l'imitation.

L'imitation est l'art de faire des larcins adroits et ingénieux à de bons auteurs, soit anciens, soit modernes, sans tomber dans le défaut d'indigne plagiaire ou de misérable copiste.

Les bons auteurs vous fournissent des pensées et des expressions. Si vous prenez les pensées, enrichissez-les, perfectionnez-les, s'il est possible, et sur-tout produisez-les sous des expressions nouvelles et qui vous soient propres. Si vous vous accommo-

Digitized by Google

dez des expressions, faites-les servir à exprimer d'autres pensées qui soient à vous, et qui ne soient pas moins nobles que celles de l'Auteur que vous imitez. Il y a encore une autre manière d'imiter plus générale que ces deux-ci, et dans laquelle il entre plus d'art. C'est lorsque l'on prend tellement le génie, le style et le caractère d'un auteur, et que l'on se transforme, pour ainsi dire, tellement en lui, que l'imitateur et le modèle semblent n'être plus qu'un même écrivain, encore qu'on ne puisse désigner aucun trait particulier que l'un ait emprunté de l'autre. Au reste, quelque manière d'imiter que vous adoptiez, tâchez de surpasser vos modèles, de les égaler du moins; soyez original même en imitant. C'est ainsi que l'illustre Despréaux a su quelquefois laisser après lui dans la carrière satyrique, Horace et Juvenal, ces maîtres fameux dont il avait d'abord suivi les traces.

Afin qu'on ne marche point à tâtons dans une route si sombre et si difficile, voici quelques exemples de la manière dont on peut imiter.

Horace avait dit en parlant de la mort :

« La mort frappe également aux super-
» bes palais des rois et aux humbles chau-
» mières des pauvres ».

Voyez avec quelle grace, quelle noblesse, quelle sublimité Malherbe a rendu cette pensée, comme il l'a enrichie en l'amplifiant,

Digitized by Google

de quelles pompeuses expressions il l'a revêtue :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à seslois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Horace avait dit :

« L'argent, tel qu'un roi puissant, dis-
» pense toutes les faveurs; il sait trouver
» une femme munie d'une riche dot; il
» donne du crédit dans le monde, des amis,
» de la naissance même, et de la beauté à
» ceux qui n'en ont pas. Ayez des écus, la
» douce éloquence coulera de vos lèvres,
» les graces prendront soin de vous orner. »

M. Boileau a encore enchéri sur Horace :

Quiconque est riche, est tout; sans sagesse il est sage;
Il a, sans rien savoir, la science en partage;
Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang;
Il est aimé des grands, il est chéri des belles :
Jamais surintendant ne trouva de cruelles.
L'or même à la laideur donne un teint de beauté :
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Pseaume trente-sixième :

« J'ai vu l'impie élevé comme les cèdres
» du Liban; j'ai passé, il n'était déjà plus;

Digitized by Google

» je l'ai cherché, je n'ai pas même trouvé
» la place où il était. »

M. Racine, tragédie d'Esther,

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déja plus.

Le même M. Racine a été très-bien imité par M. de Voltaire. Voici les passages de l'un et de l'autre :

ESTHER *à Élise.*

Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes,
Il fait que tout prospère aux ames innocentes.
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé,
De mes faibles attraits le roi parut frappé.

M. Racine, tragédie d'Esther.

M. de Voltaire, dans le poëme de la Henriade :

L'Éternel en ses mains tient seul nos destinées ;
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années.
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé.

M. Rousseau a si parfaitement imité Marot dans quelques-unes de ses Épîtres, qu'au gré des gens de goût il l'a surpassé même dans son propre style.

Ces exemples suffisent pour faire voir de quelle manière on peut imiter. Voyons

Digitized by Google

présentement quels sont les guides les plus sûrs qu'on puisse prendre, pour ne pas s'égarer dans la carrière de l'éloquence.

M. Bossuet passe à bon droit pour l'aigle des orateurs. Quel sublime essor il prend dans les airs ! Quelle élévation de pensée ! Quelle force d'expressions ! Il y a des orateurs dont l'éloquence est plus pure, plus ornée, plus châtiée, mieux soutenue; mais nul ne l'égale en sublimité. Les plus célèbres, après lui, sont M. de Fénélon, son rival et un peu son inférieur; M. Fléchier, si connu par ses belles oraisons funèbres et par l'élégante délicatesse de son style; M. Mascaron, évêque de Tulle; le père Bourdaloue, dont le style harmonieux et touchant charme tout-à-la-fois l'oreille, l'esprit et le cœur; le père Cheminais, malheureusement moissonné au printemps de son âge; le père Delarue; M. Massillon, dont le public voit enfin paraître, avec une satisfaction infinie, les vrais ouvrages si long-temps et si ardemment désirés, etc.

Pour l'éloquence du barreau, Messieurs Patru, le Maître, le Normant, et tant d'autres qui sont encore aujourd'hui l'ornement et la gloire du barreau français.

Messieurs Corneille, Racine, Crébillon et Voltaire, tiennent, sans crédit, le rang le plus distingué parmi les poëtes tragiques. Sans prétendre apprécier le mérite de ces quatre divins auteurs, je me contente de

Digitized by Google

les admirer chacun dans le génie et le goût qui lui est propre, sans faire entr'eux aucune comparaison, de peur de blesser ou l'équité, ou l'opinion commune. D'ailleurs, les uns sont morts, les autres vivent encore : comment pourrait-on en faire un parallèle exact et sans reproche ? Messieurs Campistron, de la Fosse et Duché, ont aussi quelques beautés particulières qu'on peut admirer et imiter. On croit pouvoir, sans offenser ni morts ni vivans, assurer qu'aucun auteur n'est comparable à Molière dans le genre comique : Regnard et Dancourt viennent après. On ne donne point l'exclusion à ceux qu'on ne nomme pas.

M. Rousseau a porté la poésie lyrique au plus haut dégré de perfection où elle puisse être poussée : on peut lire, avant lui, Malherbe, Racan, Godeau, de la Motte, etc. mais il n'en faut point lire après. Nous n'avons de poëme épique que la Henriade, à moins qu'on ne considère Télémaque comme un poëme épique.

Pour la poésie badine et légère ; fables, satyres, épîtres, stances, idylles, épigrammes, rondeaux, balades, madrigaux, épithalames, triolets, chansons, etc. nous avons M. Rousseau, M. de Fontenelle, le marquis de la Fare, et l'abbé de Chaulieu, Voiture, madame Deshoulières, madame de Villedieu, M. de Voltaire, etc.

Que dirai-je de l'illustre M. Despréaux,

Digitized by Google

ce grand maître en tout genre de poésie ; et du célèbre la Fontaine, dont tous les ouvrages sont marqués au vrai coin de l'esprit, du bon goût, de l'enjouement, de la délicatesse et de la simplicité la plus ingénieuse? Si tous les auteurs modernes avaient autant surpassé les anciens, chacun dans leur genre, que M. de la Fontaine l'a fait dans le sien, la fameuse question de la prééminence entre les anciens et les modernes serait bientôt décidée.

Pour le style épistolaire, nous n'avons point de meilleur modèle que madame de Sévigné. C'est la mère des graces et des sentimens, c'est une plume adorable. Quelles vives et heureuses saillies ! Quelle imagination brillante et féconde ! Quel enjouement ! Quel feu ! Quelle légéreté dans ses narrations ! Quel sel ! Quel agrément dans ses plaisanteries ! Quelle solidité dans ses réflexions ! Quelle justesse dans ses pensées ! Tout est animé, tout est peint au vif, on voit tout ce qu'elle dit. Je ne crois pas qu'on puisse concevoir un degré de perfection au-delà. Ce n'était pas assez de faire briller partout dans ses lettres l'esprit le plus aimable et le plus orné, elle déploie encore tous les sentimens du cœur le plus noble, le plus généreux, le plus tendre. Ses écrits sont l'école de l'esprit et du sentiment. C'est là qu'on peut apprendre à penser, à parler, à écrire, à aimer et à plaire. C'est là qu'on

Digitized by Google

peut se former tout-à-la-fois et pour Dieu et pour le monde. Une seule moralité de cette femme inimitable vaut un sermon de Bourdaloue; la moindre de ses maximes sur les affaires d'état et sur le manège de la cour, vaut un traité de politique. Quel usage elle sait faire de ses lectures ! Quelle finesse de discernement dans les applications qu'elle en fait ! Philosophie, belles-lettres, morale, théologie même, tout charme, tout intéresse, tout s'embellit en passant par ses mains. La raison chez elle enchante, elle est guidée par le sentiment. Tout le monde n'est pas digne de lire et de goûter ses lettres admirables; ceux à qui elle ne fait que plaire, et qui peuvent la lire sans volupté, sans transport, sans admiration, sans être pénétrés de cent plaisirs divers, n'ont pas lieu de beaucoup s'applaudir de leur goût : si je voulais me former une juste idée du goût de quelqu'un, je lui demanderais quelle impression fait sur lui la lecture de madame de Sévigné.

Quelques censeurs téméraires condamnent hautement les fréquens témoignages de cette excessive tendresse pour sa fille, qui éclate en mille endroits de ses lettres, et qui est exprimée par les termes les plus forts et les plus passionnés. Pour moi, je ne souscrirai jamais à cette critique, et je regarde ceux qui la font, ou comme des stoïciens austères qui ignorent la douceur et la

Digitized by Google

force du sentiment, ou comme des gens d'un goût émoussé. J'avoue qu'une si violente affection est sans exemple et que la nature ne va point ordinairement jusques-là; mais je n'en conçois pas moins bien toute la vivacité et toute l'étendue de cet amour maternel. Un cœur tel que celui de madame de Sévigné ne pouvait aimer que vivement, et devait s'élever autant au-dessus de la sphère des sentimens ordinaires, que son esprit s'élevait au-dessus des autres. Il n'y a que les grandes ames qui comprennent combien il est glorieux d'être sensible; les ames vulgaires, bornées à de froides sensations, ont l'injustice de ne pouvoir souffrir dans les autres ces mouvemens extraordinaires dont elles ne sont point capables. Ce prétendu défaut des lettres de madame de Sévigné est justement ce qui répand sur tout son style cet air vif et animé qui le rend si aimable; le cœur est toujours éloquent: si madame de Sévigné avait aimé sa fille comme font la plupart des pères et des mères, ses lettres eussent été froides; l'esprit eût joué le principal rôle: mais l'esprit ne peut qu'amuser l'esprit; c'est le cœur seul qui peut parler au cœur. Au lieu de condamner témérairement cette tendresse si légitime et si naturelle de madame de Sévigné pour madame de Grignan, que n'admire-t-on plutôt cette abondance, cette prodigieuse variété de tours ingénieux dont elle

Digitized by Google

se sert pour l'exprimer : dire les mêmes choses d'une façon toujours si différente, si spirituelle, si propre à réveiller le sentiment, n'est-ce pas dire des choses nouvelles?

« Mon cœur ou à droite, ou à gauche, » (dit-elle à cette chère fille) est tout plein » de vous. Si vous me demandez ce que je » sens dans ce carosse charmant, je pense » à ma chère enfant, je m'entretiens de la » tendre amitié que j'ai pour elle, de celle » qu'elle a pour moi.... de la providence » qui nous sépare.... de la tristesse que j'en » ai.... C'est sur ces séparations si terribles » que je ne suis pas soumise comme je de- » vrais; je regrette ce que je passe de ma » vie sans vous, et j'en précipite le reste » pour vous retrouver comme si j'avais bien » du temps à perdre.

» Enfin ma chère fille, vous ne voulez » pas que je pleure de vous voir à mille » lieues de moi, vous ne sauriez cependant » empêcher que cet ordre de la providence » ne me soit bien dur et bien sensible; je » ne m'accoutumerai de long-temps à cet » éloignement..... Je ne veux point vous » donner un mauvais exemple, ni ébranler » votre courage par le récit de mes fai- » blesses; conservez toute votre raison : » jouissez de la grandeur de votre ame » pendant que je m'aiderai, comme je pour- » rai, de toute la tendresse de la mienne.

» Me voici dans un lieu, ma fille, qui est

Digitized by Google

» le lieu du monde où j'ai pleuré le jour de
» votre départ le plus abondamment et le
» plus amèrement; la pensée m'en fait en-
» core tressaillir..... Ma chère enfant, je
» n'en puis plus, votre souvenir me tue en
» mille occasions. J'ai pensé mourir dans
» ce jardin où je vous ai vue mille fois : je
» ne veux point vous dire en quel état je
» suis; vous avez une vertu sévère qui n'en-
» tre point dans la faiblesse humaine. Il y
» a des jours, des heures, des momens où
» je ne suis pas la maîtresse; je suis faible,
» et ne me pique point de ne l'être pas.

» Hélas ! ma chère enfant, il y a plus
» d'un an que je ne vous ai vue : je sens vi-
» vement cette absence; et vous, ma fille,
» n'y pensez-vous point quelquefois un pe-
» tit moment ?

» Je ne vous parle point aujourd'hui de
» ma tendresse, c'est que je ne vous aime
» pas.

» Adieu, mon enfant : je vous défie de
» pouvoir comprendre combien je vous aime.

» Je m'en vais dans un lieu où je pense-
» rai à vous sans cesse, et peut-être trop
» tendrement. Il est bien difficile que je re-
» voie ce lieu, ce jardin, ces allées, ce pe-
» tit pont, cette avenue, cette prairie, ce
» moulin, cette petite vue, cette forêt, sans
» penser à ma très-chère enfant.

» Adieu, ma chère enfant, vous dirai-je
» que je vous aime ? Il me semble que c'est

Digitized by Google

» une chose inutile. Vous le croyez assuré-
» ment.

» Je fonds en larmes en lisant vos lettres,
» il semble que mon cœur veuille se fendre
» par la moitié; il semble que vous m'écri-
» viez des injures, ou que vous soyez ma-
» lade, ou qu'il vous soit arrivé quelque ac-
» cident; et c'est tout le contraire : vous
» m'aimez, ma chère enfant, et vous me
» le dites d'une manière que je ne puis sou-
» tenir sans des larmes en abondance. Vous
» continuez votre voyage sans aucune aven-
» ture fâcheuse; et lorsque j'apprends tout
» cela, qui est justement tout ce qui me
» peut être le plus agréable, voilà l'état où
» je suis. Vous vous amusez donc à penser à
» moi, vous en parlez, et vous aimez mieux
» m'écrire vos sentimens que vous n'aimez
» à me les dire; de quelque façon qu'ils me
» viennent, ils sont reçus avec une tendresse
» et une sensibilité qui n'est comprise que
» de ceux qui savent aimer comme je fais.
» Vous me faites sentir pour vous tout ce
» qu'il est possible de sentir de tendresse :
» mais si vous songez à moi, ma chère en-
» fant, soyez assurée aussi que je pense
» continuellement à vous, c'est ce que les
» dévots appellent une pensée habituelle :
» c'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si
» l'on faisait son devoir.....

» Adieu, ma chère enfant, l'unique pas-
» sion de mon cœur, le plaisir et la dou-

Digitized by Google

» leur de ma vie; aimez-moi toujours, c'est
» la seule chose qui me peut donner de la
» consolation.

» Vous comprenez bien, ma belle, que
» de la manière dont vous m'écrivez, il faut
» que je pleure en lisant vos lettres. Joignez
» à la tendresse et à l'inclination naturelle
» que j'ai pour votre personne, la petite
» circonstance d'être persuadée que vous
» m'aimez, et jugez de l'excès de mes sen-
» timens. Méchante, pourquoi me cachez-
» vous quelquefois de si précieux trésors ?
» Vous avez peur que je ne meure de joie,
» mais ne craignez-vous point aussi que je
» ne meure du déplaisir de croire voir le
» contraire ?..... Ah ! mon enfant, que je
» voudrais bien vous voir un peu, vous en-
» tendre, vous embrasser, vous voir passer,
» si c'est trop que le reste ! hé bien ! par
» exemple, voilà de ces pensées auxquelles
» je ne résiste pas, je sens qu'il m'ennuie
» de ne vous plus avoir; cette séparation
» me fait une doulenr au cœur et à l'ame,
» que je sens comme un mal du corps.

» Je vous écris au bout de cette allée
» sombre qúe vous aimez, assise sur ce
» siége de mousse, où je vous ai vue quel-
» quefois couchée : mais, mon Dieu ! où ne
» vous ai-je point vue ici ? et de quelle fa-
» çon toutes ces pensées me traversent-
» elles le cœur ! Il n'y a point d'endroit,
» point de lieu, ni dans la maison, ni dans

Digitized by Google

» l'église, ni dans le pays, ni dans le jardin, où je ne vous aie vu; il n'y en a
» point qui ne me fasse souvenir de quelque
» chose : de quelque manière que ce soit,
» je vous vois, vous m'êtes présente, je
» pense et repense à tout; ma tête et mon
» esprit se creusent; mais j'ai beau tourner,
» j'ai beau chercher : cette chère enfant,
» que j'aime avec tant de passion, est à
» deux cents lieues de moi, je ne l'ai plus :
» sur cela je pleure sans pouvoir m'en empêcher. Voilà qui est bien faible; mais
» pour moi je ne sais point être forte contre une tendresse si juste et si naturelle.....
» Je vous prie de ne point parler de mes
» faiblesses, mais vous devez les aimer et
» respecter mes larmes, puisqu'elles viennent d'un cœur tout à vous..... Adieu,
» ma chère petite, voilà tout ce que vous
» aurez de Livry. Si j'avais eu la force de
» ne vous y point écrire, et de faire un sacrifice à Dieu de tout ce que j'y ai senti,
» cela vaudrait mieux que toutes les pénitences du monde : mais au lieu d'en faire
» un bon usage, j'ai cherché de la consolation à vous en parler. Ah ! ma fille, que
» cela est faible et misérable !

» Ma fille, aimez-moi donc toujours;
» c'est ma vie, c'est mon ame que votre
» amitié; je vous le disais l'autre jour, elle
» fait toute ma joie et toutes mes douleurs.
» Je vous avoue que le reste de ma vie est

Digitized by Google

» couvert d'ombre et de tristesse, quand je
» songe que je la passerai si souvent éloi-
» gnée de vous. »

Si on n'est pas enchanté de pareils traits, on ne sait donc plus ce que c'est que d'avoir des sentimens. En vérité, je ne conçois point du tout la fausse délicatesse de ceux qui peuvent trouver fades de semblables répétitions.

Les mêmes personnes qui condamnent la tendresse de madame de Sévigné, condamneront aussi sans doute la longue digression que je viens de faire sur les sentimens de cette mère adorable; mais que j'encoure ou non leur censure, je me saurai très-bon gré de l'avoir, si elle peut servir à inspirer aux jeunes demoiselles du goût pour les sentimens, en même temps qu'elle leur fera voir en combien de manières différentes on peut dire éloquemment la même chose.

Tous les recueils de lettres qui n'ont pas la perfection de celui-ci, ne sont pas pour cela sans mérite.

Voiture est aimable, enjoué, galant; il entend assez bien à tourner délicatement une louange; mais il cherche trop l'esprit pour le trouver souvent.

Balzac pensait noblement et s'exprimait de même; son style est harmonieux, mais un peu trop emphatique. La sublimité dans le style épistolaire n'est qu'un vice pompeux.

Boursault est fort pur, fort châtié et fort

Digitized by Google

élégant; il y a même de l'esprit dans plusieurs de ses lettres.

Je crois n'avoir nommé que de bons auteurs, mais je n'ai pas nommé tous les bons.

Voilà ces lieux oratoires dont les rhéteurs font tant de bruit, et dans lesquels ils font consister toute l'éloquence, au lieu que ses véritables sources sont l'esprit et plus encore le cœur.

Voici maintenant quel est le mécanisme de ces lieux.

Un orateur peu fécond, à qui son imagination ne fournit rien à dire sur son sujet, commence par le définir et le diviser exactement; ensuite il examine, suivant l'intérêt qui le fait parler, la ressemblance ou la différence qui se trouve entre le fait dont il est question, et d'autres qui peuvent y avoir rapport. Il insiste sur les circonstances qui constituent la nature de ce fait, etc.

Par rapport au style, si quelque auteur respectable a travaillé sur la même matière, il le met à contribution, il en tire ce qu'il peut et du mieux qu'il peut; mais jamais un petit génie n'est capable de bien imiter.

C'est ainsi qu'un jeune ecclésiastique qui n'a pas beaucoup de ressources dans son propre fonds, ni une grande habitude de l'écriture sainte et des pères de l'église, a recours au livre de la *bibliothèque des prédicateurs;* il trouve dans ce magasin public

Digitized by Google

ses matériaux et ses instrumens tout prêts, avec les noms de ceux qui les ont mis en œuvre, et qui peuvent lui servir de modèle.

Quoi qu'il en soit, les lieux oratoires sont la plus ennuyeuse et la plus inutile partie de la rhétorique. Un bon esprit bien rempli de son sujet, en découvre de lui-même les propriétés, les parties et les circonstances, sans le secours de ces lieux : leur méthode cependant, comme je l'ai déjà dit, peut être utile à quelques-uns. Heureux ceux qui ont assez d'esprit pour s'en pouvoir passer !

Fin du premier livre.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De la disposition.

Ce n'est point assez d'avoir, par le secours de l'invention, trouvé les raisons les plus solides et les plus convaincantes; la force et la beauté du discours consistent moins dans ces raisons, que dans un certain arrangement juste, naturel et régulier de toutes les parties qui le composent. Il faut de l'ordre par-tout; la confusion est aussi insupportable dans un discours que par-tout ailleurs. Quelque belles, quelque vives que soient vos pensées, si elles n'ont cette pro-

Digitized by Google

portion et cette symétrie que demande et qu'inspire la nature, il n'en résultera qu'un cahos rebutant, qu'une masse informe faite pour choquer et pour déplaire. Il en est d'un discours comme d'un ouvrage d'architecture, les raisons, les argumens en sont les matériaux : figurez-vous tous ces matériaux confusément épars, renversés les uns sur les autres; les pierres et la charpente, l'or et le marbre confondus ensemble, cet assortiment bizarre et mal entendu ne présentera aux yeux qu'un spectacle désagréable. C'est l'élégante construction de ces matériaux qui forme le bel édifice; c'est aussi la disposition bien ménagée de toutes les parties de l'oraison, qui forme le beau discours.

Ces parties d'oraison sont l'exorde qui renferme la proposition, ensuite la narration, la confirmation qui renferme la réfutation; enfin, la péroraison ou conclusion.

C'est la nature elle-même qui a tracé et dirigé ce plan; l'art ne fait que lui prêter son secours. L'ordre naturel demande, 1.° que l'orateur commence à gagner la bienveillance et l'attention de ses auditeurs par un exorde qui leur donne une haute ou agréable idée de son sujet et de sa personne même; 2.° qu'il expose ce sujet d'une manière claire, ornée et flatteuse; 3.° qu'il confirme par de bonnes et solides preuves tout ce qu'il a avancé; qu'il réfute tous les

Digitized by Google

argumens qu'on peut lui opposer; qu'il éclaircisse les difficultés principales qu'on lui peut faire; 4.° qu'il accumule sur la fin les figures les plus vives et les plus pathétiques, afin de consommer son ouvrage et de parvenir à son but, qui est ou de toucher, ou de persuader. Voyons quels sont les devoirs de l'exorde.

CHAPITRE II.

De l'Exorde.

L'EXORDE est au discours oratoire ce que la tête est au corps humain, c'est ce qu'il y a de plus apparent et de plus sensible; c'est ce que l'auditeur écoute le plus attentivement; c'est ce qui le rebute ou qui le rend propice. Souvent si un exorde est bon, il aveugle l'auditeur sur les défauts du reste de l'ouvrage; s'il est mauvais, il entraîne tout l'ouvrage dans sa disgrace, quelque bon que cet ouvrage puisse être d'ailleurs; tant est grande la force des premières impressions; tant est irrévocable le premier jugement que l'esprit humain a porté!

L'exorde en général doit être simple et modeste; c'est en prenant d'abord un ton soumis et respectueux, que l'orateur peut s'insinuer par dégrés dans les esprits et s'en rendre ensuite le maître. Un orateur impétueux qui débute par des foudres et des

Digitized by Google

éclairs, soulève contre lui l'auditeur indigné. On ne gagne rien par la violence. Les hommes s'intéressent bien plus volontiers pour les faibles et pour les pauvres que pour les riches et pour les puissans. Un orateur, par la même raison, qui se présente d'un air modeste et timide, est bien plus favorablement écouté que celui qui se présente d'un air assuré et triomphant. Cette timidité flatte l'amour-propre des auditeurs, en leur donnant une preuve sensible de leur supériorité.

Après la mort d'Achille, Ajax prétendit que les armes de ce héros lui étaient dues. Ulysse entra en concurrence avec lui; l'un et l'autre expose ses prétentions en présence des princes confédérés. Ajax, guerrier vaillant, mais mauvais orateur, dit tout ce qu'il faut précisement pour indisposer l'esprit de ses juges; il s'emporte, il éclate, il semble leur reprocher les services qu'il leur a rendus, et leur injustice et leur ingratitude.

« Grands Dieux, s'écrie-t-il, c'est à la » vue de la flotte que nous plaidons, et » c'est un Ulysse qu'on ose mettre en paral- » lèle avec moi! Mais ce lâche a-t-il pu tenir » devant Hector, lorsque ce fier Troyen » portait le feu dans nos vaisseaux? C'est » moi qui arrêtai ce terrible ennemi et qui » le repoussai; c'est à moi qu'on doit la con- » servation de la flotte »... Ce brusque emportement convient fort au caractère violent

Digitized by Google

et furieux d'un soldat farouche, tel qu'Ajax : mais il était bien peu propre assurément à lui rendre ses juges favorables.

Ulysse n'était pas à beaucoup près aussi hardi ni aussi courageux, mais c'était le plus rusé et le plus éloquent de tous les Grecs; il prend d'abord le ton le plus modéré et les manières les plus engageantes, il fait paraître un respect infini pour ses juges ; un dévouement entier à la cause commune, et une extrême affliction de la perte que les Grecs viennent de faire.

« Illustres Grecs, dit-il, si vos vœux et » les miens eussent été exaucés, ces armes » ne seraient point la matière d'une si » triste contestation; vous les posséderiez » encore, cher Achille, et nous jouirions du » bonheur de vous posséder vous-même. » Mais puisqu'un sort fatal nous enlève ce » héros (poursuit-il, en faisant semblant » d'essuyer ses larmes), qui peut à plus » juste titre, prétendre aux armes du grand » Achille, que celui qui a procuré aux » grecs cet invincible guerrier ? »

La comparaison de ces deux exemples fait connaître en quoi consiste l'artifice de l'exorde : mais cette modération, ce sang-froid, ces mouvemens si doux et si adroitement concertés ne conviennent pas à toute sorte de sujets. Il est des conjonctures où un mouvement éclatant et impétueux produit un très-bon effet.

Digitized by Google

Il y a donc deux sortes d'exordes; le brusque et le tempéré : le brusque est fait pour les passions véhémentes et pour les grands événemens. L'orateur agité de pensées tumultueuses éclate tout-à-coup, et saisit ses auditeurs par un enthousiasme violent et imprévu.

EXEMPLES.

Dans l'oraison funèbre de M. de Pompone de Bellièvre par M. Patru :

« Quelles larmes, quels sanglots pourront » soulager ou rassasier ta douleur ? Paris ! » superbe Paris ! chère merveille des na- » tions ! que tu perds ! Le grand Pompone » n'est plus, et avec lui, toute ta joie et toute » ta gloire est ensevelie ».

Dans l'oraison funèbre de Madame la Duchesse d'Aiguillon :

« Qu'attendez-vous de moi, Messieurs ? » et quel doit être aujourd'hui mon minis- » tère ? Je ne viens ni déguiser les faiblesses, » ni flatter les grandeurs humaines, ni » donner à de fausses vertus de fausses » louanges. Malheur à moi, si j'interrom- » pais les sacrés mystères pour faire un » éloge profane, si je mêlais l'esprit du » monde à une cérémonie de religion, et si » j'attribuais à la force ou à la prudence de » la chair, ce qui n'est dû qu'à la grace de » Jésus-Christ ».

Dans la tragédie d'Alzire, Zamore souffle

Digitized by Google

ainsi l'esprit de vengeance dans le cœur des Américains.

Amis, de qui l'audace aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers et croît dans l'infortune;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie;
Sans ôter à Gusman sa détestable vie;
Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur;
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
Dieux impuissans, Dieux vains de nos vastes contrées,
A des Dieux ennemis vous les avez livrées?
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.

Dans la tragédie de Zaïre, le vieux Lusignan sorti des fers où il languit depuis vingt ans, parle ainsi à ceux qui l'environnent :

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?..... Guidez mes pas tremblans :
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.
Suis-je libre, en effet?

Dans la tragédie d'Athalie, Joab apostrophe ainsi Mathan :

Où suis-je? De Baal ne vois-je pas le prêtre?
Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître?
Vous souffrez qu'il vous parle? Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme entr'ouvert sous ses pas
Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrâsent?
Ou, qu'en tombant sur lui, ces murs ne vous écrasent?
Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

Digitized by Google

Exorde du discours de Moloch, dans le Paradis perdu de Milton.

« Armons-nous; déclarons la guerre; » prenons le parti d'agir à force ouverte; » n'employons ni ruse, ni stratagême; c'est » la ressource des lâches. »

Cette espèce d'exorde ne doit être employée qu'avec beaucoup de ménagement, et le plus rarement qu'il est possible : il est à craindre que la suite du discours ne réponde pas à un mouvement si violent; d'ailleurs tant de véhémence n'est pas toujours du goût de l'auditeur. Un homme sensé dit fort bien :

Loin de nous l'orateur, qui, dans son humeur noire,
Débute par montrer le poing à l'auditoire.
Un air doux et modeste, une aimable candeur,
Des Romains à Crassus assuraient la faveur.

M. R.....

L'exorde tempéré est d'un usage beaucoup plus universel; en voici des exemples.

Dans l'oraison funèbre de la Reine de la Grande-Bretagne :

« Celui qui règne dans les cieux et de qui » relèvent tous les empires, à qui seul ap- » partient la gloire, la majesté et l'indé- » pendance, est aussi le seul qui se glorifie » de faire la loi aux rois, et de leur donner, » quand il lui plaît, de grandes et de terri- » bles leçons. Soit qu'il élève les trônes, » soit qu'il les abaisse; soit qu'il communi-

Digitized by Google

» que sa puissance aux princes, soit qu'il la
» retire à eux-mêmes et ne leur laisse que
» leur propre faiblesse, il leur apprend
» leurs devoirs d'une manière souveraine et
» digne de lui. »

Idoménée commence ainsi l'histoire de ses malheurs, en s'adressant à Mentor et à Télémaque :

« J'avoue que je ne connaissais point en-
» core assez l'art de régner, quand je re-
» vins en Crète après le siège de Troye.
» Vous savez, chers amis, les malheurs qui
» m'ont privé de régner dans cette grande
» île, puisque vous m'assurez que vous y
» avez été depuis que j'en suis parti. Encore
» trop heureux, si les coups les plus cruels
» de la fortune ont servi à m'instruire et à
» me rendre plus modéré ! »

Exorde du discours de Mithridate à ses fils.

Approchez, mes enfans. Enfin, l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue :
A mes nobles projets je vois tout conspirer,
Il ne me reste enfin qu'à vous les déclarer.

D'Oreste à Pyrrhus, tragédie d'Andromaque.

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que j'ose ici me flatter de leur choix,
Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joie
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troye.
Oui, comme ses exploits, nous admirons vos coups :
Hector tomba sous lui, Troye expira sous vous :
Et vous avez montré par une heureuse audace,
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.

Digitized by Google

De Fatime à Zaïre.

Je ne m'attendais pas, jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes :
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats,
Où ce brave Français devait guider nos pas.

On sent assez quelle différence il y a entre cette seconde espèce d'exorde et la première ; autant l'une est brusque et violente, autant l'autre est douce et modérée : cette dernière est très-propre à rendre l'auditeur favorable. L'aréopage d'Athènes l'avait autrefois défendu, tant il en craignait les dangereuses douceurs.

Aujourd'hui, dans le barreau français, il ne parait pas qu'on fasse grand cas de toutes les civilités intéressées dont un avocat pourrait régaler ses juges ; on commence tout naturellement par dire, je plaide pour un tel contre un tel.

M. Racine dans sa comédie des plaideurs, a tourné en ridicule les complimens que les avocats faisaient autrefois à leurs juges, et à leurs adverses parties.

L'intimé commence ainsi son plaidoyer burlesque.

Messieurs tout ce qui peut étonner un coupable,
Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être assemblé contre nous par hasard,

Digitized by Google

Je veux dire, la brigue et l'éloquence.
Car
D'un côté le crédit du défunt * m'épouvante,
Et d'un autre côté l'éloquence éclatante
De maître Petit-Jean m'éblouit. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Mais quelque défiance
Que nous doivent donner la susdite éloquence,
Et le susdit crédit, ce néanmoins, messieurs,
L'ancre de vos bontés nous rassure d'ailleurs;
Devant le grand Dandin l'innocence est hardie,
Oui, devant ce Caton de basse-Normandie,
Ce soleil d'équité qui n'est jamais terni. . . . . .

Trouverait-on encore aujourd'hui des Perrins Dandins, qui, flattés d'un pareil éloge, fussent capables de répondre du moins tout bas :

Vraiment il plaide bien !

Comme la proposition se trouve presque toujours renfermée dans l'exorde, je n'en ferai point un traité à part.

On peut remarquer en passant, que le poëme épique a une espèce d'exorde qui lui est particulière. Cet exorde, outre la proposition, renferme encore une invocation dans cet ordre.

La proposition précède l'invocation, et l'invocation précède l'exorde proprement dit, ou l'entrée en matière. Un exemple rendra la chose plus sensible.

---

* Chapon.

Digitized by Google

Exorde de la Henriade.

PROPOSITION.

Je chante ce héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de naissance;
Qui, par le malheur même, apprit à gouverner;
Persécuté long-temps, sut vaincre et pardonner;
Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.

INVOCATION.

Je t'implore aujourd'hui, sévère vérité!
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté;
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre;
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'est à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple et les fautes des princes.
Viens, parle; et, s'il est vrai que la fable autrefois
Sut, à tes fiers accens, mêler sa douce voix;
Si sa main délicate orna ta tête altière;
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi, sur tes pas, permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

Entrée en matière, ou exorde proprement dit.

Valois régnait encore, et ses mains incertaines
De l'état ébranlé laissait flotter les rênes;
Ses esprits languissaient par la crainte abattus,
Ou plutôt, en effet Valois ne régnait plus.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De la narration.

L'HUMBLE narration, avec peu de peinture,
Semble ne rechercher que la vérité pure;
Elle expose le fait sans clameur et sans fard,
On connaît bien pourtant qu'elle est fille de l'art.

M. R....

Ces quatre vers d'un habile homme caractérisent fort bien la narration; mais je ne sais s'ils en développent assez toutes les difficultés. La narration est de toutes les parties d'oraisons la plus épineuse et la plus sujette aux écueils; c'est un sentier étroit et glissant, bordé de tous côtés par des précipices: pour peu que vous vous écartiez à droite ou à gauche, vous êtes perdu.

Le talent de bien narrer est peut-être le plus aimable de tous les talens; mais aussi c'est le plus rare, quoique tout le monde croie le posséder et se mêle de l'exercer. Que d'ennuyeux conteurs on rencontre tous les jours dans le monde! Les plaideurs surtout et les vieillards sont insupportables pour ce défaut: les amans sont fort sujets à charger leurs récits de circonstances intéressantes pour eux seuls, et fort inutiles par rapport aux autres, mais on le leur pardonne plus volontiers. L'histoire de leurs erreurs est l'histoire du cœur humain, et il

Digitized by Google

n'y a personne qui n'y prenne une sorte d'intérêt. Mais que d'ennui on s'épargnerait mutuellement et dans les conversations et dans les discours oratoires, si on se persuadait bien que les hommes n'écoutent volontiers que les choses qui les amusent, ou qui les intéressent! Et il ne suffit par pour cela que les choses par elles-mêmes méritent d'être écoutées, il faut encore qu'elles soient exprimées d'une manière amusante et intéressante. Voilà la grande difficulté.

Quel art, quelle justesse ne faut-il pas pour éviter d'un côté le style monotone et rampant des gazettes, ou même le style trop simple et trop familier de l'histoire, et de l'autre les ornemens excessifs, les figures trop hardies, les expressions trop pompeuses? Tel qui veut être simple, devient sec, nud, hideux; il ne fait que ramper dans la fange: tel qui veut prendre un essor plus élevé et colorier plus vivement, se guinde sur les ridicules échasses d'un style burlesquement emphatique. Souvent une imagination trop vive et trop légère s'égare dans un dédale de digressions infinies, dont elle ne peut sortir qu'à la faveur d'une transition honteuse et grossière, où, pour s'être trop approché du soleil, elle est malheureusement précipitée au fond des abîmes. Au reste, s'il faut de la simplicité, il faut de l'art. La narration en est fille; mais c'est à l'art même à cacher son propre jeu, à épar-

Digitized by Google

gner à ses auditeurs l'ennui de faits désagréables et rebutans, et à n'insister que sur les faits également frappans et intéressans. Voici quelques exemples choisis.

« Eléante devait épouser la jeune Pholoë, fille du fleuve Liris ; elle avait été promise par son père à celui qui la délivrerait d'un serpent ailé qui était né sur le bord du fleuve, et qui devait la dévorer dans peu de jours suivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme, par un excès d'amour, se dévoua pour tuer le monstre; il réussit, mais il ne put goûter les fruits de sa victoire; et pendant que Pholoë se préparant à un doux hymenée, attendait impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avait suivi Adraste dans les combats, et que la parque avait tranché cruellement ses jours: elle remplit de ses gémissemens les bois et les montagnes qui sont auprès du fleuve; elle noya ses yeux de larmes; elle arracha ses beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avait accoutumé de cueillir et accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessait de pleurer nuit et jour, les Dieux touchés de ses regrets et par les prières du fleuve, mirent fin à sa douleur : et à force de verser des larmes elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui, coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celle du Dieu son père : mais l'eau de cette fontaine est encore amère; l'herbe du rivage

Digitized by Google

ne fleurit jamais, et on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès sur ses tristes bords. »

Dans l'oraison funèbre de M. de Bellièvre :

« Pompone passe dans la Grande-Bretagne, où, pendant tout le temps que dura cette ambassade, il se rendit si admirable aux yeux de toute la Cour et de tout le peuple d'Angleterre, qu'en effet ce héros ne leur était guères moins cher qu'à la France. Cette présence si agréable, cet air si doux, sa conversation toute galante lui gagna bientôt tous les cœurs, mais sur-tout le cœur du roi; et ce ne fut pas sans une secrette conduite de la providence, qu'il se trouva dans ces lieux au point fatal qu'on allait immoler à l'idole de l'hérésie tant de milliers de victimes innocentes; car il fut à peine arrivé à Londres, qu'on renouvela les sanglans édits de la reine Elisabeth, et de ce prince malheureux qui fut le premier déserteur de la piété et de la foi de ses pères. Une vapeur noire sortie de l'abîme avait empoisonné les esprits; jamais danger ne fut plus proche ni plus affreux : déjà le glaive est levé, les ouailles saintes du vrai pasteur tremblent. Ames fidèles ! consolez-vous; l'ange du Seigneur est à vos portes : voilà l'enfer désarmé; l'appareil de ce sacrifice d'abomination est par terre : l'éloquence de Pompone, ses prières, ses ardentes sollicitations

Digitized by Google

ont enfin ému les entrailles du monarque, vaincu la haine des peuples, et confondu l'orgueil et la rage des démons. La nouvelle d'un événement si inopiné passa bientôt dans tous les climats du monde chrétien. L'église qui voit ses enfans heureusement délivrés, adore le doigt de Dieu dans ce grand succès, et bénit en même temps la sage main qui fut l'organe des miséricordes et de la puissance du ciel. »

Madame de Sévigné avec sa simplicité charmante savait mettre un intérêt infini dans tout ce qu'elle contait. Quelle vivacité ! Quel feu dans cette relation de la mort du malheureux Vatel, maître d'hôtel de M. le prince.

« Le roi arriva le jeudi au soir à Chantilly : la promenade, la collation dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa, il y eut quelques tables où le rôti manqua, à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'était pas attendu : cela suisit Vatel; il dit plusieurs fois, je suis perdu d'honneur, voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville, la tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai dormi; aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avait manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenait toujours à la tête. Gourville le dit à M. le prince. M. le prince alla jusque dans sa

Digitized by Google

chambre, et lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'était si beau que le souper du roi. Il répondit : monseigneur, votre bonté m'achève. je sais que le rôti a manqué à deux tables. Point du tout, dit M. le prince, ne vous fâchez pas, tout va bien. La nuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage; il coûtait seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi, il rencontre un petit pourvoyeur, qui lui apportait seulement deux charges de marée; il lui demanda, est-ce là tout? Il lui dit, oui, monsieur : il ne savait pas que Vatel avait envoyé à tous les ports de mer. Vatel attend quelque temps; les autres pourvoyeurs ne vinrent point : sa tête s'échauffait, il crut qu'il n'aurait point d'autre marée; il trouva Gourville, il lui dit, monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui : Vatel monte à sa chambre, met son épée contre la porte, et se la passe au travers du cœur : mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étaient pas mortels; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés : on cherche Vatel pour la distribuer; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang, on court le dire à M. le prince qui fut au désespoir. M. le duc pleura; c'était sur Vatel que tournait tout son voyage de Bourgogne. M. le

Digitized by Google

prince le dit au roi fort tristement. On dit que c'était à force d'avoir de l'honneur en sa manière. On le loua fort, on loua et l'on blâma son courage. Le roi dit qu'il y avait cinq ans qu'il retardait de venir à Chantilly, parce qu'il comprenait l'excès de cet embarras. Il dit à M. le prince qu'il ne devait avoir que deux tables, et ne point se charger de tout : il jura qu'il ne souffrirait plus que M. le prince en usât ainsi; mais c'était trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel : on dîna très bien, on fit collation, on soupa, on se promena, on joua, on fut à la chasse; tout était parfumé de jonquilles, tout était enchanté. Hier, qui était samedi, on fit encore de même; et le soir le roi alla à Liancourt, où il avait commandé Medianoche. »

Voici d'autres exemples un peu plus sublimes.

Dans la tragédie de la mort de César, Cimber fait aux conjurés un récit admirable de ce qui s'était passé au temple.

César était au temple, et cette fière idole
Semblait être le Dieu qui tonne au capitole.
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein
D'aller joindre la Perse à l'empire romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre.
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil impudent
Voulait un autre titre, et n'était pas content.
Enfin parmi ces cris, et ces chants d'allégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse.

Digitized by Google

Il entre : ô honte ! ô crime indigne d'un Romain !
Il entre, la couronne et le sceptre à la main !
On se tait, on frémit : lui sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne ;
Et soudain devant lui se mettant à genoux,
César, règne, dit-il sur la terre et sur nous.
Des Romains à ces mots les visages pâlissent,
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent ;
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte, et pleurer de fureur ;
César, qui cependant lisait sur leur visage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des sentimens long-temps étudiés,
Jette et sceptre, et couronne, et les foule à ses pieds.
Alors tout se croit libre, alors tout est en proie
Au fol enivrement d'une indiscrette joie.
Antoine est alarmé : César feint et rougit ;
Plus il cèle son trouble, et plus on l'applaudit.
La modération sert de voile à son crime :
Mais, malgré ses efforts, il frémissait tout bas
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas :
Enfin ne pouvant plus retenir sa colère,
Il sort du Capitole avec un front sévère ;
Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat.
Dans une heure, Brutus, César change l'état.
De ce sénat sacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à César l'a vendue,
Plus lâche que ce peuple à qui dans son malheur
Le nom de roi fait encor quelque horreur.

On sait la haine et le mépris que les Romains avaient pour les rois.

Dans la tragédie de Bajazet, récit de la mort de Roxane et d'Orcan.

ACOMAT.

Roxane est-elle morte ?

Digitized by Google

OSMIN.

Oui. J'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan qui méditait ce cruel stratagême,
La servait à dessein de la perdre elle-même;
Et le sultan l'avait chargé secrettement
De lui sacrifier l'amante après l'amant.
Lui-même d'aussi loin qu'il nous a vu paraître,
Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître,
De son auguste sein reconnaissez les traits,
Perfides! et sortez de ce sacré palais.
A ce discours, laissant la sultane expirante,
Il a marché vers nous, et d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat
Autorise ce monstre à ce double attentat.
Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
Transporté à la fois de douleur et de rage,
Nos bras impatiens ont lavé son forfait,
Et vengé, dans son sang, la mort de Bajazet.

On peut prendre pour modèle de narration, l'histoire de Pygmalion et d'Astarbé; celle d'Idoménée, celle de Protésilas, de Timocrate, et du vertueux Philoclès dans Télémaque; le récit du combat d'Etéocle et de Polinice; le récit de la mort de Taxile et de Britannicus, du combat de Mithridate et de Xipharès contre Pharnace et les Romains, de la délivrance d'Iphigénie, de la mort d'Hippolyte, de la mort de Pompée, du combat des Horaces contre les Curiaces; le récit touchant des aventures de Rhadamisthe et de Zénobie; les songes d'Athalie, de Pauline, de Clytemnestre et de Thyeste.

En voici quelques exemples un peu moins connus.

Digitized by Google

Dans la tragédie de Gabinie, par M. Brueys.

CABINIE *à Phénice.*

Tu sais qu'encore alors, loin de Rome exilées,
Nous étions toutes deux du faux culte aveuglées;
Narsès, roi des Persans, assiégeait nos remparts,
Et déjà sur les murs plantait ses étendarts :
Tout tremblait. Quand de loin nous vîmes dans la plaine,
Sur le champ de Narsès, fondre l'aigle romaine;
C'était Galérius; et tu vis quel revers
Mit en ce jour la Perse et son roi dans nos fers.
Galérius me vit, Phénice, il sut me plaire;
Il fléchit l'empereur en faveur de mon père.
Nous partîmes pour Rome, ou, quittant les faux Dieux,
Le sacré Marcellin nous dessilla les yeux.
Galérius encore ignore ma tendresse;
Je n'ai pu m'en guérir, mais j'en suis la maîtresse;
Et mon cœur tout à Dieu depuis qu'il est chrétien,
Brûle d'un saint amour qui triomphe du sien.

Voici une fable de Vergier qui est tout à la fois un exemple agréable de narration et une très-utile leçon pour les orateurs.

Jeunes renards, l'un natif d'Aquitaine,
L'autre Normand, pays où bien certaine
Est la moisson des fruits et des esprits,
Entr'eux un jour se disputaient le prix
De l'éloquence et gageure présente :
Car aux pillards gloire n'est suffisante.
Juges nommés, sujet donné, jour pris,
Chacun s'en va se mettre en sa tanière.
A travailler le sujet entrepris
Et lui donner perfection dernière.

On les voyait sans cesse rêvassans
Parmi les bois, à leur œuvre pensans;
Admettre un trait, ensuite le proscrire.

Digitized by Google

Écrire un mot, raturer et r'écrire,
Laissant en paix, au mois jusqu'au retour,
Volaille même, et gibier d'alentour.

Le jour venu, litigieuse crise
Tient nos rivaux palpitans et troublés,
Au lieu prescrit juges sont assemblés.
Cent vieux renards ayant tous barbe grise,
Et tous, jadis renommés orateurs,
Ja, parmi nous n'en compterions tel nombre.
Puis s'y rassemble un peuple d'auditeurs
Que la forêt couvrait tous de son ombre.
Des concurrens le couple arrive enfin.
Débat civil, d'abord entr'eux précède
Sur le début que l'un et l'autre cède,
Et le gascon, croyant jouer au fin,
S'en défendit avec tant de constance,
Que le Normand cédant à son instance,
Prit ce début en renard bien sensé :
Il en savait l'avantage notoire.

Par préambule est d'abord encensé
L'aréopage, ensuite l'auditoire,
Puis avec art en matière il entra.
Dans tous les cœurs son discours pénétra,
Raisonnement, ordre, figure, style,
Rien de trop peu, rien aussi d'inutile;
Et comme alors toute l'attention
Nouvelle était de tout autre objet vide,
Et que d'entendre elle était même avide,
Tout ce qu'il dit fit son impression.
On en retint jusqu'à l'expression;
Un terme neuf, un ton de voix, un geste,
Tout fut noté comme loi du Digeste.

A peine eut-il prononcé son j'ai dit,
Qu'impétueux, sans donner de relâche,
Notre Aquitain son oraison ourdit.
Vous eussiez dit d'un torrent qui se lâche
Du haut d'un roc en un vallon affreux,

Digitized by Google

Ou de ces monts dont les antres souffreux
Sur leurs voisins qui tremblent, qui frémissent,
Eclats brûlans par leurs sommets vomissent.
Le feu gascon s'y fait sentir par-tout,
Style hardi, figures singulières,
Graces, beautés à lui particulières,
Enfin, ce feu ranime, éclaire tout,
Tout y prend l'air du grand et du sublime.
Eclairs brillans se voyaient répandus
Ainsi qu'aux cieux par les vents confondus.
De plus, justesse et scrupuleuse lime
Semblaient avoir tous ces brillans ornés,
Tout y naissait de l'art et du génie,
Si que devait (iniquité bannie)
En sa faveur être votes donnés.

Et toutefois depuis son préambule
Dans tous les yeux il peut lire sa bulle
D'exclusion; car soudain bâillement
De rang en rang à ce sort le prépare,
Puis le sommeil des paupières s'empare,
Libre auditeur s'en va secrètement,
Puis, à grands flots, presque tous s'évadèrent;
Bref s'éveillant les juges décidèrent
Tout d'une voix pour l'orateur Normand.

D'où vient cela ? d'où vient ? Raison bien sûre,
Et je l'ai dit; on n'a qu'une mesure
D'attention. Donnez-lui par-delà,
Elle languit, ailleurs se distribue,
Et sûrement à la pièce attribue
Cette langueur que d'elle-même elle a.

Histoire de l'Apothéose du chien de Madame Deshoulières.

Plus d'un bel esprit murmure
Contre mon illustre chien.
Iris, ne savez-vous rien
De son heureuse aventure ?

Digitized by Google

Lorsque sur le double mont
Je cherchais des fleurs nouvelles,
Pour en couronner le front
D'un roi cent fois plus grand que le vainqueur d'Arbelles,
Mon téméraire chien marchait dessus mes pas :
Il trouve, en me suivant, la source d'Hippocrène :
Il faisait chaud; il était las;
Tout languissant de soif, il boit dans la fontaine.
Aussitôt les auteurs, dont les bords sont remplis,
Firent retentir de leurs cris
La montagne à double croupe.
Par l'un d'eux mon chien est pris.
On détache un de leur troupe,
Pour avertir du fait le Dieu des beaux esprits :
A peine eut-on conté cette bizarre histoire,
Qu'Apollon s'écria (de son honneur jaloux)
Un chien a l'audace de boire
En même fontaine que nous !
Alors prenant son arc d'ivoire,
Il allait, pour venger sa gloire,
Percer mon chien de mille coups,
Si, d'un air agréable et doux,
La badine Erato n'eût pris soin du coupable.
Puissant Dieu, lui dit-elle, hélas !
Pour ce pauvre toutou devenez plus traitable;
Il vaut bien qu'on en fasse cas :
C'est l'illustre chien d'Amarille,
Dont j'ai tant chanté les appas :
Ni le chien qui jappe là-bas *,
Ni le chien dont l'Olympe brille **,
En bon sens ne l'égalent pas,
Il démêle un sot de cent pas,
Le poursuit, l'aboie et le pille.
Ah ! pour le repos de nos jours,

* Cerbère.
** La canicule, constellation.

Digitized by Google

Que n'avons-nous un tel secours
Contre un tas des grimauds dont Parnasse fourmille ?
A ces mots, d'Apollon le courroux s'appaisa :
Il demande mon chien, commande qu'il s'avance,
Le trouva beau, le caressa;
Et malgré l'humble remontrance
De messieurs les auteurs, il l'immortalisa.
Je t'affranchis des lois de la sourde déesse,
Dit-il à ce chien précieux;
Demeure en ces aimables lieux,
Dans une éternelle jeunesse :
Connaissant ta capacité,
Je commets à tes soins notre tranquillité ;
Au pied du mont sacré je t'assigne une place :
Par le mérite faux garde d'être surpris;
Et, quelque terrible menace,
Quelque prière qu'on te fasse,
Ne permets d'y monter qu'à mes seuls favoris;
Déchire à belles dents ceux dont la folle audace
De mes doctes chansons croit emporter le prix,
Et pour ces demi-beaux esprits
Sois le Cerbère du Parnasse.
Ce discours prononcé les neuf savantes sœurs
De mon heureux chien s'approchèrent;
Et pour lui décerner les suprêmes honneurs,
Jusques aux bords du Styx dans leurs bras le portèrent,
Trois fois en marmottant, dans ses eaux le plongèrent :
Tout ce qu'il avait de mortel
Demeura dans l'onde fatale;
Et l'on vit d'une ardeur égale,
A ce chien nouveau Dieu dresser plus d'un autel,
Qu'encensent vainement l'audace et la cabale.
Fidèle aux ordres d'Apollon,
Nuit et jour du sacré vallon
Il interdit l'entrée aux faiseurs d'acrostiches,
D'équivoques, de vers obscurs,
De vers rampans et de vers durs;
A ceux dont tous les hémistiches

Digitized by Google

Sont pleins de médisances ou pleins de mots impurs :
Par ses soins, on jouit du repos et de l'ombre
Nécessaires pour bien penser.
Les bons auteurs sont en si petit nombre
Qu'ils ne peuvent embarrasser.

Il y a beaucoup d'imagination et d'agrément dans tout ce badinage.

Voici un petit épigramme de Marot, qui est un chef-d'œuvre de naïveté et de délicatesse.

Amour trouva celle qui m'est amère,
Et j'y étais, j'en sai bien mieux le conte.
Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mère;
Puis tout-à-coup il voit qu'il se méconte,
Dont la couleur au visage lui monte
D'avoir failli honteux Dieu sait combien.
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte;
Plus clair-voyant que vous s'y trompe bien.

Quel tour délicat et adroit, pour dire que sa maîtresse égale Vénus en beauté ! Que cet éloge est finement enveloppé de l'ingénieuse écorce d'un conte naïf ! Quel art, et cependant quel naturel ! C'est cette union admirable et si difficile de la nature et de l'art, qui charme dans les fables de La Fontaine, dont chacune est un chef-d'œuvre et un modèle accompli en fait de narration.

CHAPITRE IV.

De la Confirmation.

Dans son ferme maintien la preuve plus hautaine
Va portant sur son front ou l'amour, ou la haine,

Digitized by Google

Elle fait, sous ses mains éclorre mille fleurs,
Et veut à ses raisons asservir tous les cœurs :
Elle sait ménager le grand, le pathétique,
Réfuter sans aigreur, placer le sel attique :
Elle évoque le mort, interroge l'absent,
Et, selon les sujets, prend un ton différent.

C'est ici le vaste champ où se déploient toutes les forces de l'orateur ; c'est ici que la persuasion, par un charme invincible et tout-puissant, brise les remparts que le préjugé lui oppose, et triomphe des cœurs les plus obstinés. Preuves solides, pensées frappantes, expressions nerveuses, tout est mis en œuvre pour allumer ou éteindre le feu des passions. La confirmation ne se borne pas à prouver d'une manière sèche, quoiqu'invincible, une vérité douteuse ou contestée ; elle laisse à la logique l'enthymème et le syllogisme ; elle se sert d'autres armes d'autant plus redoutables qu'elles sont plus douces : souvent dédaignant de persuader un esprit rebelle, elle porte ses traits victorieux dans le fond du cœur qui lui fournit de lui-même les raisons dont elle a besoin pour achever sa conquête. C'est ainsi qu'autrefois Galba, ne pouvant se laver du crime dont on l'accusait, produisit aux yeux de l'assemblée ses petits enfans que sa mort allait rendre orphelins, et par ce spectacle touchant arracha à ses juges attendris l'absolution qu'il ne pouvait obtenir de la justice.

Digitized by Google

La réfutation est liée à la confirmation par un enchaînement nécessaire; on ne peut bien prouver une thèse, sans détruire les objections qui s'élèvent contr'elle.

Rien n'est plus touchant ni plus pathétique que ce discours de Mentor à Télémaque pour lui persuader d'abandonner l'île de Calypso si funeste à sa vertu.

« Que j'ai pitié de vous (disait ce sage vieillard à Télémaque) ! Votre passion est si furieuse que vous ne la sentez pas; vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort; vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour; et vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez; vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle, vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique, dit je ne suis point malade. O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt de renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez à Itaque où vous devez régner, à la gloire et à la haute destinée que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur; vous renonciez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis ! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez-vous parlé devant la déesse avec tant de transport? Je ne vous accuse point de mauvaise foi,

Digitized by Google

mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez; on ne peut vaincre l'amour qu'en le fuyant; contre un tel ennemi le vrai courage consiste à craindre et à fuir: vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtés depuis votre enfance, et les périls dont vous êtes sorti par mes conseils. Ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte; si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler: la mère qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement; je me suis tû, j'ai dévoré ma peine, j'ai étouffé mes soupirs pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils, mon cher fils, soulagez mon cœur; rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles! Rendez-moi Télémaque que j'ai perdu! Rendez-vous à vous-même! Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis et je vis heureux; mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre. »

Pour réussir dans la confirmation, il faut bien connaître le cœur de l'homme en général, et les diverses passions dont il est capable; si l'on sait les inclinations particulières de ceux devant qui on parle, c'est un avantage qu'il faut faire valoir. Un habile orateur ne manquera pas de saisir adroitement leur endroit sensible, et de les pren-

Digitized by Google

dre, comme l'on dit, par leur faible : un ambitieux, par l'éclat des honneurs; un avare, par l'appât des richesses; un amant, par l'espérance d'être aimé; un vindicatif, par les cruelles douceurs de la vengeance : un sujet zélé et fidelle, par sa tendresse pour son prince, etc. C'est ce tour heureux employé ingénieusement par Hégésippe, qui ramena Philoclès à la Cour d'Idoménée plutôt que le vol des oiseaux, les entrailles des victimes et la réponse des Dieux consultés par Philoclès. Voici le discours d'Hégésippe :

» Etes-vous donc insensible au plaisir de revoir vos proches et vos amis qui soupirent après votre retour, et que la seule espérance de vous embrasser comble de joie ? Mais vous qui craignez les Dieux et qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, et de rendre tant de peuples heureux ? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, et d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens ? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi : s'il a voulu vous faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu : ce n'est pas le véritable, le bon, le juste Philoclès qu'il a voulu faire périr; c'était un homme bien différent qu'il voulait punir ; mais maintenant qu'il vous connaît et qu'il

Digitized by Google

ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son amitié revivre dans son cœur; il vous attend : déjà il vous tend les bras pour vous embrasser; dans son impatience, il compte les jours et les heures : aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi et à tous vos plus tendres amis ? »

Lusignan dans le pathétique discours qu'il fait à Zaïre, pour l'engager à rentrer dans le sein de la religion qu'elle a abandonnée, ne s'amuse point à lui prouver l'excellence du christianisme; mais il l'émeut, il la touche, il l'attendrit par des images vives et frappantes auxquelles elle ne peut résister.

LUSIGNAN *à Zaïre.*

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines ;
C'est le sang de vingt rois tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs..... O fille encore trop chère !
Connais-tu ton destin ? Sais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des cieux :
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphêmes,
Pour toi, pour tes péchés est mort en ces lieux mêmes,
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Voi ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres,
Tout annonce le Dieu qu'on vengé tes ancêtres :

Digitized by Google

Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais :
C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de sa tombe il rappella sa vie :
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu,
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir :
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir.
Je vois la vérité dans ton cœur descendue :
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,
Et je reprens ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

C'est aussi par l'image sanglante de la mort du grand Agamemnon que Palamède arme Electre, et sur-tout Oreste contre le meurtrier de ce héros.

Je vous rassemble enfin, famille infortunée,
A des malheurs si grands trop long-temps condamnée !
Qu'il m'est doux de vous voir où régnait autrefois
Ce père vertueux, ce chef de tant de rois,
Que fit périr le sort trop jaloux de sa gloire !
O jour ! que tout ici rappelle à ma mémoire;
Jour cruel qu'ont suivi tant de jours malheureux !
Lieux terribles, témoins d'un parricide affreux !
Retracez-nous sans cesse un spectacle si triste !
Oreste, c'est ici que le barbare Egysthe,
Ce monstre détesté, souillé de tant d'horreurs,
Immola votre père à ses noires fureurs :
Là, plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son épouse sur lui porta ses mains perfides;
C'est ici que sans force et baigné dans son sang,
Il fut long-temps traîné le couteau dans le flanc;
Mais c'est-là que du sort lassant la barbarie,
Il finit dans mes bras ses malheurs et sa vie :

Digitized by Google

C'est-là que je reçus, impitoyables Dieux !
Et ses derniers soupirs, et ses derniers adieux.
A mon triste destin puisqu'il faut que je cède,
Adieu : fuis, me dit-il, fuis, mon cher Palamède !
Cesse de m'immoler d'odieux ennemis;
Je suis assez vengé si tu sauves mon fils;
Va, de ces inhumains sauve mon cher Oreste;
C'est à lui de venger une mort si funeste.
Vos amis sont tout prêts; il ne tient plus qu'à vous :
Une indigne terreur ne suspend plus leurs coups;
Chacun, à votre nom, et s'excite, et s'anime;
On n'attend, pour frapper, que vous et la victime.

Voici un autre exemple où il entre moins de passion et plus de raisonnement que dans ceux-ci.

Dans la tragédie de Bérénice, Paulin confident sincère de l'Empereur Titus, veut détourner son maître du dessein qu'il semblait avoir pris de faire monter la reine d'Antioche sur le trône impérial en l'épousant.

N'en doutez point, Seigneur, soit raison ou caprice,
Rome ne l'attend point pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante. Et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains.
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine.
Elle a mille vertus, mais, Seigneur, elle est reine.
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnaît point les fruits illégitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.
D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et quoiqu'à ses Césars fidelle, obéissante,

Digitized by Google

Cette haine, Seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopatre, et sans se déclarer
Seul dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser cependant se nommer son époux.
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse,
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce temps, Seigneur, Caligula, Néron,
Monstres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point à nos yeux
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincère,
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux Reines, Seigneur, devenir le mari,
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux Reines étaient du sang de Bérénice.
Et vous pourriez, Seigneur, sans blesser nos regards,
Faire entrer une Reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses Reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes.
C'est ce que les Romains pensent de votre amour;
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le sénat chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire :
Et que Rome avec lui tombant à vos genoux
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.

Quoique cette tragédie soit peut-être celle qui a fait le moins d'honneur à notre illustre Racine, je ne saurais m'empêcher d'admirer

Digitized by Google

l'art qui règne dans plusieurs scènes, et surtout dans celle-ci. Paulin y joue le plus beau personnage du monde; c'est un confident également discret et sincère, c'est un courtisan honnête homme; il ne dit précisément que ce qu'il faut, et quand il le faut; il sait, en soutenant les intérêts du peuple romain, ménager adroitement la délicatesse de son maître; il ne va point étourdiment dire une vérité dure, lorsqu'on ne la lui demande point; mais il ne la dissimule pas aussi lorsqu'il se voit forcé de parler. Titus lui demande d'abord ce que pense le peuple.

De la Reine et de moi que dit la voix publique ?
Parlez. Qu'entendez-vous ?

Paulin répond avec une discrétion et une retenue infinie :

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, Seigneur, et ses beautés.

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle ?
Quel succès attend-on d'un amour si fidelle ?

Que répond Paulin ?

Vous pouvez tout. Aimez, cessez d'être amoureux,
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

Quelle sagesse dans cette réponse ! Il ne dit pas comme le renard de La Fontaine :

Sire, vous êtes trop bon roi,
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.

Digitized by Google

Il dit simplement :

Vous pouvez tout,
La Cour (*mais non pas le peuple*) sera toujours du parti de vos vœux.

Enfin l'empereur lui ordonne de dire la vérité.

Je veux (*dit-il*) par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux.
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète,
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète,
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère ?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère ?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars,
Une si belle reine offensât ses regards ?

C'est alors que Paulin lui allègue les lois et les exemples qui condamnent son penchant. Mais avec quel ménagement le fait-il ? Lorsqu'il dit quelque chose d'un peu hardi, il a soin d'appliquer à propos le correctif.

Vous m'avez commandé sur-tout d'être sincère.
. . . . . .
Et s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse.

Titus est le modèle des rois, et Paulin devrait l'être des courtisans. On ne voit dans son discours ni la rampante adulation

Digitized by Google

des courtisans de Néron, ni l'humeur rude, sauvage et inflexible des défenseurs de la liberté romaine dans les derniers temps de la république.

Cette digression pourra être encore, je crois, de quelque utilité.

Esther, pour engager Assuérus à révoquer l'édit sanglant qu'il a porté contre les Juifs, justifie d'abord ce peuple de tous les crimes dont on cherchait à le noircir, et finit par représenter au roi que lui-même doit la vie aux soins et à la vigilance du Juif le plus cruellement persécuté par Aman.

ESTHER *à Assuérus.*

Notre ennemi cruel devant vous se déclare;
C'est lui, c'est ce ministre infidèle et barbare,
Qui d'un zèle trompeur à vos yeux revêtu,
Contre notre innocence arma votre vertu :
Et quel autre, grand Dieu, qu'un Scythe impitoyable,
Aurait de tant d'horreurs dicté l'ordre effroyable ?
Par-tout l'affreux signal en même temps donné,
De meurtres remplira l'univers étonné :
On verra sous le nom du plus juste des princes,
Un perfide étranger désoler vos provinces,
Et dans ce palais même en proie à son courroux,
Le sang de vos sujets regorger jusqu'à vous.
Et que reproche au juif sa haine envenimée ?
Quelle guerre intestine avons-nous allumée ?
Les a-t-on vus marcher parmi vos ennemis ?
Fut-il jamais au joug esclaves plus soumis ?
Adorant dans leurs fers le Dieu qui les châtie,
Tandis que votre main sur eux appesantie
A leurs persécuteurs les livrait sans secours,
Ils conjuraient ce Dieu de veiller sur vos jours,
De rompre des méchans les trames criminelles,

Digitized by Google

De mettre votre trône à l'ombre de ses ailes :
N'en doutez point, Seigneur, il fut votre soutien ;
Lui seul mit à vos pieds le Parthe et l'Indien,
Dissipa devant vous les innombrables Scythes,
Et renferma les mers dans vos vastes limites :
Lui seul, aux yeux d'un juif, découvrit le dessein
De deux traîtres tout prêts à vous percer le sein.
Hélas ! ce juif jadis m'adopta pour sa fille.

On sent assez quelle impression de tels discours doivent faire sur les esprits et sur les cœurs.

CHAPITRE V.

De la Péroraison.

Mais la péroraison veut encore plus de charmes ;
Elle excite ma joie, ou m'arrache des larmes ;
Elle calme César, étonne le pécheur :
Un précis véhément entraîne l'auditeur.

La péroraison, ou conclusion du discours, est la véritable pierre de touche de l'orateur ; c'est ici qu'il doit achever de forcer l'incrédulité et la prévention jusque dans leurs derniers retranchemens. Cicéron à qui personne ne dispute la gloire d'avoir été le plus grand orateur qui ait jamais paru, excellait dans cette partie de l'art oratoire, comme il ne peut s'empêcher de l'avouer lui-même avec cette orgueilleuse modestie qui lui est familière lorsqu'il parle de son éloquence.

Digitized by Google

La péroraison s'attache principalement au cœur : elle l'émeut, elle l'attendrit; elle le transporte : elle y excite à son gré la joie, la douleur, la colère, la compassion, l'indignation, la tristesse, la crainte, l'intrépidité, la tendresse, l'envie; enfin elle l'embrase du feu des différentes passions, selon les différens sujets qu'elle traite.

La péroraison est une espèce d'analyse de tout le discours; on y rassemble, on y expose tout-à-la-fois aux yeux, les points principaux qui ont été agités séparément et d'une manière plus étendue dans le corps du discours. On vole ici sur chacun d'eux avec une extrême rapidité : ce sont comme autant d'aiguillons qu'on enfonce dans le cœur et dans l'ame des auditeurs.

Dans le paradis perdu de Milton, Satan, l'implacable ennemi de Dieu, anime ainsi à la vengeance les compagnons de sa révolte:

« Eh quoi! pour avoir perdu le champ de bataille tout est-il perdu? Une volonté inflexible nous reste encore; un désir ardent de vengeance, une haine immortelle et un courage indomptable. Sommes-nous donc vaincus? Non, malgré sa colère, malgré toute sa puissance, il n'aura point la gloire de m'avoir forcé à fléchir un genou suppliant pour lui demander grace. Je ne reconnaîtrai jamais pour souverain celui dont ce bras a pu faire chanceler l'empire; ce serait une bassesse, une ignominie, un affront plus

Digitized by Google

sanglant encore que notre défaite. Faut-il qu'un revers nous ôte tout courage ? Cherchons notre consolation dans les arrêts du destin. Notre substance est immortelle, nos armes sont toujours les mêmes; nos lumières sont augmentées, nous pouvons donc, avec plus d'espoir de succès, par force ou par ruse, faire une guerre éternelle à notre grand ennemi, qui maintenant triomphe, et qui charmé de régner seul, exerce dans le ciel toute sa tyrannie. »

Au milieu de ces horribles blasphêmes que le prince des ténèbres pouvait seul vomir contre son créateur, on découvre avec plaisir un aveu forcé de la toute-puissance du Dieu qu'il veut braver, et une crainte secrette de ses formidables vengeances.

Persée, fils de Philippe, roi de Macédoine, accusait Démétrius son jeune frère, d'être venu la nuit avec des assassins pour l'égorger. Cette accusation n'avait d'autre fondement que la méchanceté de Persée, soutenue de quelques apparences équivoques et absolument fausses. Démétrius est arrêté, on le traîne devant le roi, il est obligé de se justifier, il le fait du mieux que son trouble peut le lui permettre; il finit par dire tout ce qu'il juge de plus propre à exciter la compassion de son père; il lui représente qu'il n'espère qu'en sa bonté; que s'il en est abandonné, il se trouve exposé sans secours, sans défense à la fureur d'un frère violent

Digitized by Google

et jaloux, dont il ne manquera pas d'être l'innocente victime.

« Quelle serait mon espérance, si je n'avais mon père pour juge ? Hélas ! je ne demande point qu'il partage également sa tendresse entre mon frère et moi, mais du moins mon malheur me donne des droits sur sa pitié; je ne lui demande que de me conserver pour lui beaucoup plus encore que pour moi. Mon frère a la barbarie de vouloir qu'on m'immole à sa sûreté; mais à quel excès ne se portera-t-il donc point, lorsqu'il sera un jour monté sur le trône, si dès-à-présent il trouve ma mort si légitime pour calmer les vains soupçons qu'il ose concevoir injustement contre moi ? »

Voici encore un exemple de péroraison, tiré de l'oraison funèbre de M. de Montausier, faite par l'éloquent M. Fléchier.

« Que vous dirai-je, Messieurs, dans une cérémonie aussi lugubre et aussi édifiante que celle-ci ! Je vous avertirai que le monde est une figure trompeuse qui passe, et que vos richesses, vos plaisirs, vos honneurs passent avec lui. Si la réputation et la vertu pouvaient dispenser d'une loi commune, l'illustre et vertueuse Julie vivrait encore avec son époux : ce peu de terre que nous voyons dans cette chapelle couvre ces grands noms et ces grands mérites. Quel tombeau renferma jamais de si précieuses dépouilles? La mort a rejoint ce qu'elle avait séparé.

Digitized by Google

L'époux et l'épouse ne sont plus qu'une même cendre; et tandis que leurs ames teintes du sang de Jésus-Christ reposent dans le sein de la paix, j'ose le présumer ainsi de sa miséricorde infinie, leurs ossemens humiliés dans la poussière du sépulcre, selon le langage de l'Écriture, se réjouissent dans l'espérance de leur entière réunion et de leur résurrection glorieuse. »

Antoine, pour persuader au peuple de venger la mort de César, fit apporter à leurs yeux le corps sanglant de ce héros qui vient d'être immolé à l'idole de la liberté. Les romains éperdus frémissent à ce spectacle; un d'entr'eux saisi d'horreur et de compassion, s'écrie :

Dieux ! Son sang coule encore !

Antoine poursuit cette idée, et achève de leur mettre les armes à la main par cette pathétique conclusion :

ANTOINE.

Il demande vengeance;
Il l'attend de vos soins et de votre vaillance :
Entendez-vous sa voix ? Réveillez-vous, Romains,
Marchez ; suivez-moi tous contre ses assassins :
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bucher qui va le mettre en cendre
Embrasons les palais de ces fiers conjurés;
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au dieu de la patrie immoler ces victimes !

Il paraît que les anciens orateurs étaient

Digitized by Google

assez dans l'usage de présenter aux yeux de leurs juges à la fin de leur discours quelque objet frappant, capable de les intéresser en leur faveur.

Ulysse, dans sa péroraison, présente aux Princes Grecs le sacré palladium (c'était une image de Minerve à laquelle était attaché le sort de Troye, et qu'Ulysse avait eu l'adresse d'enlever aux Troyens); en même temps il leur dit : non, illustres Grecs, que ce ne soit point à moi que vous accordiez les armes d'Achille ! Accordez-les à ce témoignage authentique de ma valeur, à ce gage assuré de la destruction prochaine de Troye.

Il semble que M. Racine, dans sa comédie des plaideurs, ait voulu répandre du ridicule sur cet usage. L'intimé qui plaide pour un chien nommé Citron, accusé d'avoir enlevé un chapon dans une cuisine, et de l'avoir mangé en tout ou en partie, présente à Perrin Dandin, son juge, de petits chiens éplorés qui viennent lui demander la grace de leur père.

Venez, dit-il, famille désolée,
Venez, petits enfans qu'on veut faire orphelins,
Venez faire parler vos soupirs enfantins;
Oui, Monsieur, vous voyez ici notre misère;
Nous sommes orphelins, rendez-nous notre père,
Notre père par qui nous fûmes engendrés,
Notre père qui nous. . . . . .

Digitized by Google

DANDIN.

Tirez, tirez, tirez.
. . . . . Tirez donc. Quels vacarmes !
Ils ont pissé par-tout.

L'INTIMÉ.

Monsieur, voyez nos larmes.

Rien n'est plus grand, plus noble, ni plus beau que la péroraison du discours de Mithridate à ses fils dans la première scène du troisième acte, où il leur dit en parlant de Rome :

Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre,
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre;
Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers.
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu,
Brûlons ce capitole où j'étais attendu;
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître
La honte de cent rois, et la mienne peut-être.
Et la flamme à la main effaçons tous ces noms,
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.

La réponse de Xipharès est admirable ; on y voit les sentimens les plus généreux exprimés de la manière du monde la plus éloquente et la plus sublime. Voici comme elle finit :

Commandez (*dit ce jeune prince en s'adressant à Mithridate*) : Laissez-nous de votre nom suivis
Justifier par-tout que nous sommes vos fils.

Digitized by Google

Embrâsez par nos mains le couchant et l'aurore,
Remplissez l'univers sans sortir du Bosphore,
Que les Romains pressés de l'un à l'autre bout
Doutent où vous serez, et vous trouvent par-tout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient, et moi tout m'en écarte.
Et si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai.... J'effacerai le crime de ma mère,
Seigneur. Vous m'en voyez rougir à vos genoux,
J'ai honte de me voir si peu digne de vous.
Tout mon sang doit laver une tache si noire;
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire,
Et Rome unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

Xipharès était né de Stratonice, qui avait livré aux Romains une place extrêmement importante où étaient les trésors de Mithridate son roi et son époux, qu'elle trahissait indignement. C'est ce que veut dire ce vers.

J'effacerai le crime de ma mère.

Péroraison du discours de Clytemnestre, furieuse du dessein sanguinaire que son mari avait conçu, quoique malgré lui.

CLYTEMNESTRE *à Agamemnon.*

Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle!
Déchirera son sein, et d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux!
Et moi qui l'amenai triomphante, adorée,

Digitized by Google

Je m'en retournerai seule et désespérée !
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés !
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice,
Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice;
Ni crainte, ni respect ne m'en peut détacher;
De mes bras tout sanglans il faudra l'arracher.
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère :
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois.

Les discours d'Agamemnon et d'Iphigénie sont aussi parfaitement beaux; on peut et on doit même les consulter dans l'original.

Pourrait-on se lasser de voir, de lire, d'étudier, et d'admirer ces exemples charmans si capables de former le goût, et de nourrir dans les terres bien disposées, le germe malheureusement peu fécond de la véritable éloquence ?

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Elocution et de ses parties.

C'EST ici la partie la plus essentielle de l'éloquence, et celle qui lui appartient le plus particulièrement, c'est elle qui donne aux autres tout leur mérite et toutes leurs graces : sans elle, les raisonnemens les plus

Digitized by Google

solides, les mieux enchaînés, les mieux suivis, n'ont rien que d'ennuyeux et de désagréable : sans elle, la raison même révolte. On la fuit ; on évite son redoutable aspect, et quoique souvent à la faveur de la vérité et de l'évidence, elle triomphe malgré l'ennui et les dégoûts qu'on lui oppose : cependant l'esprit indigné ne reçoit son joug qu'avec peine, et cherche tous les moyens de le secouer ; mais quand la séduisante élocution lui prête son secours, rien ne lui résiste, tout cède à ses charmes, les cœurs attendris volent au devant d'elle, les esprits convaincus se laissent entraîner après eux. L'esprit toujours est la dupe du cœur, et le cœur est la dupe de l'aimable élocution.

L'élocution est la seule partie de la rhétorique qui ait des droits incontestables sur le cœur ; l'invention est l'ouvrage de l'imagination ; l'heureux arrangement des parties d'oraison est l'ouvrage du discernement et d'un esprit juste et géométrique. Mais si tous ces admirables exemples d'exorde, de confirmation et de péroraison que nous avons rapportés étaient dépouillés des ornemens de l'élocution, nous n'y verrions plus qu'une sécheresse, qu'une langueur, qu'une monotonie choquante et pitoyable ; ce seraient des corps organisés, mais qui étant sans ame, ne pourraient agir : l'élocution seule peut les animer, leur donner la force, les nerfs, les couleurs : l'élocution fait tout.

Digitized by Google

L'illusion, cette reine des cœurs,
Marche à sa suite, inspire les alarmes,
Le sentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaisir de répandre des larmes.

Voltaire.

La raison seule a-t-elle jamais donné ce plaisir si doux et si consolant? Que dis-je? Est-on même toujours en état de l'entendre? Un cœur dévoré par l'envie, enflammé par la colère, déchiré par l'amour et par la jalousie, conserve-t-il assez d'empire sur lui-même pour écouter paisiblement la voix de la raison? Non, elle voudrait en vain percer ces ténèbres : le vent des passions éteint son flambeau dans ses mains; il n'appartient qu'à l'élocution de les calmer.

Quand l'infortunée Zaïre, emportée par l'impétuosité de son amour, ose avouer à Nérestan la coupable flamme dont elle brûle pour Orosmane, Nérestan irrité d'un aveu si honteux, combat sa passion, et l'accable par ces reproches foudroyans :

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, et vous la méritez;
Et si je n'écoutais que ta honte et ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire;
Si la loi de ton Dieu que tu ne connais pas,
Si ma religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime;
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre

Digitized by Google

Que pour venir bientôt frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même, et lui rendre ces murs,
Zaïre cependant, ma sœur, son alliée,
Au tyran d'un sérail par l'amour est liée :
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi,
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi.
En ce moment affreux, hélas ! ton père expire,
En demandant au ciel le salut de Zaïre.

L'ennuyeuse raison se serait contentée de dire froidement :

« Zaïre, toute chrétienne qui ose aimer » un infidèle mérite la mort.

» Vous, cependant, qui êtes fille d'un » prince chrétien, et chrétienne vous-mê- » me, vous osez aimer un infidèle, vous » méritez donc la mort. »

Quelle différence ! et que ce raisonnement, tout solide qu'il est peut-être, aurait mauvaise grace dans une pareille conjoncture !

De tout ce qui vient d'être dit, on a dû conclure que l'élocution consiste à orner de pensées nobles et d'expressions choisies les raisons que l'on a inventées et disposées dans un ordre naturel, à leur donner des graces et un tour qui gagne l'esprit et le cœur : les moyens principaux d'y parvenir sont la pureté du langage qui est la base de l'éloquence et que l'éloquence présuppose toujours le nombre et l'harmonie des périodes, la propriété, le choix heureux des styles, et l'usage judicieux des figures.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De la pureté du langage.

Cette pureté du langage si nécessaire pour l'éloquence, consiste à fuir toute expression basse, triviale, déshonnête, inusitée; à saisir le terme propre; à ne point mettre un mot pour un autre, qui exprimerait mieux la chose que l'on veut exprimer : ces petites négligences sont quelquefois plus dangereuses qu'elles ne paraissent. Ce n'est pas cependant qu'il faille se piquer d'une trop scrupuleuse exactitude, comme font ces phlegmatiques grammairiens, qui, pour trop donner à l'oreille, ôtent tout à l'imagination, se resserrent dans la sphère la plus étroite, et ne permettent jamais à l'esprit de prendre un essor un peu élevé.

Ce n'est pas là s'attacher à la pureté, c'est se plonger dans le purisme, défaut dont la monotonie, la sécheresse et la langueur sont les suites infaillibles; cette erreur si fatale aux graces de l'imagination, ôte tous les moyens de plaire.

On ne peut plaire au lecteur sans agrément. Mais de tous les vices du discours, celui qui est le plus ridicule et qu'il faut éviter avec le plus de soin, c'est la sotte affectation du jargon précieux que Molière a si bien joué dans une de ses plus agréables

Digitized by Google

comédies, et qui, malgré les efforts que cet illustre comique a faits pour le détruire, infecte toujours un peu la province, et triomphe à Paris même dans certains cercles de prétendus gens du bel air.

Tous les préceptes que l'on peut donner sur la pureté du langage, se réduisent à ce qu'a dit si élégamment monsieur Boileau :

Sur-tout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée :
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux.
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme :
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

CHAPITRE III.

Des Périodes.

La période est un petit discours composé de parties tellement liées les unes aux autres, que le sens demeure toujours suspendu jusqu'à la fin : en voici un exemple dans M. Bossuet.

« Quand Dieu laisse sortir du puits de » l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, » selon l'expression de l'apocalypse, c'est » à-dire, l'erreur et l'hérésie; quand, pour » punir les scandales ou pour réveiller les » peuples et les pasteurs, il permet à l'es- » prit de séduction de tromper les ames

Digitized by Google

» hautaines, et de répandre par - tout un
» chagrin superbe, une indocile curiosité,
» et un esprit de révolte, il détermine dans
» sa sagesse profonde les limites qu'il veut
» donner aux malheureux progrès de l'er-
» reur et aux souffrances de son église. »

SECTION PREMIÈRE.

Des parties de la Période.

LES parties qui composent la période sont de deux sortes, le membre et la section.

Le membre est une proposition qui renferme en elle-même un certain sens, mais un sens imparfait, suspendu, et dépendant des autres parties de la période.

EXEMPLES.

« Si fermer les yeux aux preuves éclatan-
» tes du christianisme, est une extrava-
» gance monstrueuse. »

Voici un membre complet et qui renferme un sens bien marqué, cependant l'esprit ni l'oreille ne sont point encore satisfaits : on ne voit pas même encore sur quoi porte ce raisonnement, ni où il doit aboutir. Il faut nécessairement, si l'on veut former un sens parfait, ajouter le membre qui suit.

« C'est encore un plus grand renverse-
» ment de raison d'être persuadé de cette
» doctrine, et de vivre comme si l'on ne
» doutoit pas qu'elle ne fût fausse. »

Digitized by Google

Voilà la période achevée; voilà le sens parfait.

La section est une partie du membre, qui renferme aussi en elle-même un certain sens, et qui, par cette raison, serait un membre si elle était seule; mais qui étant associée à diverses autres parties qui aboutissent immédiatement au même point, concourt unanimement avec elles à former ce qu'on appelle le membre; de même, à peu près que dans le corps humain le membre résulte de l'assemblage des muscles, des nerfs, des veines, des artères, des cartilages, des os, de la chair vive et de la peau.

EXEMPLE

Tiré des poésies de Mlle *Deshoulières.*

PREMIÈRE SECTION.

Vous de qui les prudens conseils
Veulent soulager ma tristesse;

II. SECTION.

Vous, hélas! dont les maux aux miens furent pareils:

III. SECTION.

Vous qui savez d'un cœur jusqu'où va la tendresse,

IV. SECTION.

Et qui vîtes ravir, à la clarté du jour,
Une aimable et jeune maîtresse!

Une de ces quatre sections suffirait seule pour faire un membre, comme on le voit évi-

Digitized by Google

demment; cependant toutes les quatre n'en forment qu'un, parce qu'elles aboutissent toutes ensemble au même point, qui est le membre suivant.

Sage Célimédon, regardez ma faiblesse
En homme qui connaît le pouvoir de l'amour.

Voici encore deux autres exemples; l'un est de M. Rousseau, ode quatrième, tirée du pseaume 57.

Si la loi du Seigneur vous touche;
Si le mensonge vous fait peur;
Si la pitié dans votre cœur
Règne aussi bien qu'en votre bouche;
Parlez, fils des hommes : Pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous portez sur moi?

L'autre est l'illustre Corneille, dans sa belle tragédie de Sertorius : c'est Pompée qui parle à ce vaillant défenseur de la liberté romaine.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de votre joug les peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire;
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire;
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.

Dans la première de ces deux périodes, c'est le premier membre qui est partagé en section; dans la dernière, c'est le second.

Il y a trois sections dans la première, et quatre dans la seconde. Tout cela est évident.

Digitized by Google

SECTION II.

Des diverses espèces de Périodes.

IL y a des périodes de deux, de trois et de quatre membres : voici des exemples de chacune en particulier.

PÉRIODES A DEUX MEMBRES.

M. Bossuet, oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

« Quand une fois on a trouvé le moyen » de prendre la multitude par l'appât de la » liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle » en entende seulement le nom. »

M. Fléchier, oraison funèbre de monsieur de Turenne.

« Ce héros était aussi admirable, lors- » qu'avec jugement et avec fierté il sauvait » les restes des troupes battues à Mariandal, » que lorsqu'avec des troupes triomphantes » il battait lui-même les impériaux et les » Bavarois.

Tragédie de Mithridate.

Ainsi ce roi, qui seul a, durant quarante ans,
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importans,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeait de tous les rois la querelle commune,
Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

Digitized by Google

ZAIRE *à Orosmane.*

Ah ! si votre grand cœur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secrettes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes ?

Thésée dans la tragédie de Phèdre.

O toi, Neptune, ô toi ! Si jadis mon courage
D'infames assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux,
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.

Phèdre dans la même Tragédie.

Je connais mes fureurs. Je sais mes perfidies,
Œnone, et ne suis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

PÉRIODE A TROIS MEMBRES.

M. Mascaron, oraison funèbre de monsieur de Turenne.

« S'il y a une occasion au monde où l'ame » pleine d'elle-même soit en danger d'oublier son Dieu, c'est dans ces postes éclatans, où un homme par la sagesse de sa » conduite, par la grandeur de son courage, » par la force de son bras, et par le nombre » de ses soldats, devient comme le Dieu » des autres hommes; et rempli de gloire » en lui-même, remplit le reste du monde » d'amour, d'admiration ou de frayeur. »

Digitized by Google

M. Bossuet, oraison funèbre du Grand-Condé.

« Trois fois le jeune vainqueur (le Grand » Condé) s'efforça de rompre ces intrépides » combattans (Infanterie Espagnole), trois » fois il fut repoussé par le valeureux Comte » de Fontaines, qui, porté de rang en rang » dans sa chaise, faisait voir, malgré ses in- » firmités, qu'une ame guerrière est maî- » tresse du corps qu'elle anime. »

Mithridate, Roi de Pont, l'implacable ennemi du nom Romain, dans l'admirable discours où il déclare à ses fils l'audacieux projet qu'il a enfanté contre Rome, fait cette belle période en parlant des peuples d'Italie.

Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur ;
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi long-temps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aieux ?

Agamemnon à Ulysse, dans la tragédie d'Iphigénie.

Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime !
Mais que si vous voyez ceint du bandeau mortel
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jetter entre Calchas et lui.

Digitized by Google

IPHIGÉNIE *à Achille.*

Montrez que je vais suivre aux pieds de nos autels
Un roi, qui non content d'effrayer les mortels,
A des embrasemens ne borne point sa gloire,
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire;
Et par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

Phèdre parlant d'Hippolyte.

Hélas ! lorsqu'à mes vœux l'ingrat inexorable
S'armait d'un œil si fier, d'un front si redoutable,
Je pensais qu'à l'amour son cœur toujours fermé,
Fût contre tout mon sexe également armé.
Une autre cependant a fléchi son audace,
Devant ses yeux cruels une autre a trouvé grace.

PÉRIODE A QUATRE MEMBRES.

M. Bossuet, oraison funèbre de Madame la Duchesse d'Orléans.

« Tant que nous sommes détenus dans » cette demeure mortelle, nous vivons as- » sujettis aux changemens : parce que si » vous me permettez de parler ainsi, c'est » la loi du pays que nous habitons; et nous » ne possédons aucun bien, même dans » l'ordre de la grace, que nous ne puissions » perdre un moment après par la mutabilité » naturelle de nos désirs. »

M. Flèchier, oraison funèbre du Vicomte de Turenne.

« Si le héros dont je fais l'éloge n'avait » su que combattre et que vaincre, sans

Digitized by Google

» que sa valeur et que sa prudence fussent
» animées d'un esprit de foi et de charité,
» content de le mettre au rang des Scipions
» et des Fabius, je laisserais à la vanité le
» soin de louer la vanité, et je ne parlerais
» de sa gloire, que pour déplorer son mal-
» heur. »

Extrait du Monologue de Polyeucte dans la prison.

Monde ! n'espère pas qu'après toi je soupire ;
Tu m'étales en vain tes charmes impuissans,
Tu me montres en vain dans tout ce vaste empire,
Les ennemis de Dieu pompeux et florissans :
Il étale à son tour des revers équitables,
Par qui les grands sont confondus,
Et les glaives qu'il tient pendus
Sur les plus fortunés coupables,
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

MITHRIDATE *à Monime.*

Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes
Quand je ne ne verrais pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'aurait jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans états,
Errant de mers en mers, et moins roi que Pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
Apprenez que suivi d'un nom si glorieux,
Par-tout de l'univers j'attacherais les yeux ;
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui sur le trône assis n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.

Monime dans la même tragédie de Mithridate, apostrophe tendrement Xipharès.

Digitized by Google

Quoi, prince ! quand tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret, tu me pressais toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché,
Je t'ai même puni de l'avoir arraché;
Et quand de toi peut-être un père se défie,
Que dis-je ? Quand peut-être il y va de sa vie,
Je parle, et trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

Joad, tragédie d'Athalie.

Grand Dieu ! si tu prévois qu'indigne de la race
Il* doive de David abandonner la trace,
Qu'il soit comme le fruit, en naissant arraché,
Ou qu'un souffle ennemi dans sa fleur a séché.
Mais si ce même enfant à tes ordres docile,
Doit être à tes desseins un instrument utile,
Fais qu'au juste héritier le sceptre soit remis;
Livre en mes faibles mains ses puissans ennemis;
Confonds dans ses conseils une reine cruelle.
Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chûte des rois funeste avant-coureur.

Tout le secret de la période consiste dans certaines particules qui en sont comme les ligamens et les cartilages, qui en lient les divers membres et qui en suspendent le sens jusqu'à ce que le tour périodique soit entièrement achevé. Ces particules sont, par exemple, *quoique, néanmoins, d'autant plus, que, plus, moins; non-seulement, mais encore, etc.* Il n'est pas inutile à de jeunes personnes peu exercées de se faire une sorte de lieux communs de ces particules, dont

* Joad.

Digitized by Google

l'usage n'est pas absolument essentiel aux périodes, mais qui en facilitent la composition; il n'appartient qu'aux maîtres de l'art de savoir s'en passer, et de faire rouler ce globe périodique sans laisser apercevoir les ressorts secrets qui le font mouvoir.

SECTION III.

Du nombre.

TOUTES les graces, toutes les beautés de la période sont renfermées dans le nombre, qui n'est rien autre chose qu'une certaine harmonie douce et majestueuse, qui charme l'oreille, et qui résulte du choix judicieux, et de l'heureux arrangement des termes. Les expressions les plus pompeuses, les plus énergiques, ne sont pas toujours les plus propres à être assorties et à former un tour de phrase agréable; il faut du génie, du goût, une oreille sévère et délicate pour bien réussir dans cet accord harmonique.

Ayez pour la cadence une oreille sévère.

Boileau.

L'oreille la plus sévère a dû remarquer avec admiration et avec plaisir cette cadence nombreuse dans tous les exemples qui viennent d'être rapportés; et je ne crains point d'assurer que si quelqu'un était assez matériel pour ne la sentir pas, il fau-

Digitized by Google

drait, comme dit Cicéron, qu'il n'eût absolument point d'oreille; il faudrait même qu'il n'eût rien de semblable à l'homme.

L'harmonie doit sur-tout répandre ses graces sur la fin de la période, parce que le sens étant entièrement terminé, l'auditeur dont l'attention s'était laissée emporter au rapide cours de ce torrent d'éloquence, est bien plus en état de réfléchir et de porter son jugement, lorsque ce torrent s'est enfin arrêté et lui a donné le temps de revenir sur ses pas.

Le commencement de la période demande aussi beaucoup d'art, afin de pouvoir exciter l'attention de l'auditeur.

Le milieu doit être bien enchaîné, bien suivi, sans longueurs, sans équivoques, sans parenthèses, qui promènent l'esprit de l'auditeur dans des espaces excentriques, et sans aucun embarras qui gêne et qui fatigue l'attention.

Il faut sur-tout éviter avec soin les chocs de voyelles, qui, se brisant les unes contre les autres, forment une cacophonie désagréable.

En général, le style de la période doit être pur, châtié, clair, orné, doux, coulant, harmonieux; point de dureté, point de terme rude, choquant, impropre, inusité : en un mot, il faut avoir un respect infini pour la langue, et ne la sacrifier ni à l'élévation des pensées, comme dans ce

Digitized by Google

vers (très-beau d'ailleurs) de Dom Rodrigues au comte de Gormas;

Ton bras est *invaincu*, mais non pas invincible,

ni au faux brillant d'un son un peu harmonieux, comme dans cet autre vers qui commence le monologue de Cléopâtre dans Rodogune :

Serment *fallacieux* ! Salutaire contrainte !

Il faut que la période soit d'une juste longueur; si elle est trop courte, elle sera peu susceptible d'harmonie, le sens ne demeurera pas assez long-temps suspendu et n'exercera point assez l'attention du lecteur : si elle est trop longue, l'esprit humain, borné comme il est, ne pourra point l'embrasser toute entière à la fois, il en laissera échapper presque toutes les beautés.

Il faut tâcher de ne point faire de vers dans la prose; il faut aussi éviter les rimes et les épithètes trop fréquentes. La poésie, de son côté, n'admet point de phrase prosaïque : ce sont deux jurisdictions différentes, qui ont leurs privilèges et leurs bornes.

Un discours oratoire commence très-bien par une majestueuse période de quatre membres. Cicéron éprouva un jour de la façon la plus agréable, quel était le pouvoir de l'harmonie sur un auditeur attentif et sensible : cet orateur inimitable ayant inséré dans un de ses éloquens plaidoyers un ma-

Digitized by Google

gnifique éloge du grand Pompée, à peine eut-il achevé de prononcer sa période, que l'auditoire, emporté par une espèce d'enthousiasme, éclata en murmures flatteurs, et l'interrompit par ses acclamations, par ses applaudissemens, et par des battemens de main peu convenables à la majesté du lieu. L'orateur surpris et charmé de l'effet de son éloquence, ne put reprendre le fil de son discours, qu'après avoir donné à l'admiration des auditeurs le temps de se déployer et de se manifester toute entière.

Le même Cicéron plaidait un jour pour Ligarius; il s'agissait d'obtenir de César le pardon de cet homme. Tout autre que Cicéron ne l'eût pas entrepris : César tenait dans sa main la sentence de condamnation et ne voulait pas même entendre l'orateur; cependant il y consentit en disant : écoutons Cicéron; mon parti est pris; il n'en sera ni plus ni moins. Cicéron parla, et son éloquence fut victorieuse de cette résolution. Il ne nia point le crime, il ne justifia point le coupable, mais il sut si bien profiter du penchant que César avait naturellement à la clémence, que le dictateur attendri laissa tomber le papier qu'il tenait en sa main, et s'écria : *Tu l'emportes, Cicéron, César ne peut te résister.*

Il me semble qu'on ne voit pas souvent arriver parmi nous de ces événemens éclatans, si glorieux pour l'éloquence et pour

Digitized by Google

les orateurs. Serait-ce la faute des auditeurs? Ne seraient-ils plus sensibles aux charmes de l'éloquence ? Le goût est-il absolument anéanti ? Ce sont là les murmures des orateurs maltraités; mais sont-ils fondés? Je ne le crois pas. Le public aujourd'hui, comme autrefois, ne demande pas mieux que d'applaudir et que d'être touché : mais que les Cicérons sont rares !

CHAPITRE IV.

Des Styles.

Le style, dans l'usage ordinaire, se prend pour la manière dont chacun s'exprime : de là vient qu'on dit de chaque auteur, qu'il a son style particulier, auquel il n'est pas possible de le méconnaître; de là vient que tant de personnes se piquent de deviner à coup sûr tous les auteurs anonymes : ridicule et dangereux préjugé, qui a souvent induit ces Œdipes extravagans dans des erreurs très-funestes aux auteurs mal devinés.

Comme toutes les diverses manières de s'exprimer ne s'appliquent qu'à trois sortes de matières, l'une simple, l'autre un peu plus élevée, la troisième grande et sublime; on peut dire aussi qu'il n'y a que trois sortes de styles, le simple, le tempéré et le sublime; et ce qu'on appelle le style particulier de chaque auteur, n'est qu'une

Digitized by Google

nuance de ces trois styles, variable à l'infini; ou bien c'est l'application que chaque auteur fait de ces trois différens styles aux trois différentes matières auxquelles ils se rapportent.

Les qualités du style en général sont la clarté et la propriété.

Le style doit être clair. On n'écrit pas pour ne point être entendu. Ceux qui aiment à s'ensevelir dans les ténèbres, ont une ressource qui ne peut leur manquer; c'est le silence. Il est étonnant qu'il y ait des écrivains d'un goût assez bizarre, pour n'estimer leurs productions qu'autant qu'elles sont marquées au coin de l'obscurité la plus épaisse; mais il est encore plus surprenant qu'il y ait des lecteurs assez stupides ou assez superstitieux pour se pâmer sottement sur ces belles choses qu'ils n'entendent pas et qu'ils ne peuvent pas entendre.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Boileau.

Les petites phrases précieusement entortillées; les pensées pointilleuses, subtiles, pleines d'une afféterie et d'une délicatesse étudiées; en un mot, tout ce qui sent le mystère, imprime je ne sais quel respect au vulgaire ignorant et aux esprits bornés; leurs yeux éblouis par le faux éclat d'un clinquant séducteur, se ferment pour ne point voir le ridicule réel qui les frappe dans ces sortes

Digitized by Google

d'ouvrages, et s'ouvrent pour y voir des êtres de raison, des beautés chimériques qui n'existent que dans leur imagination : tout ce qui passe la sphère de leur intelligence est pour eux d'un prix inestimable. Quel bizarre excès d'humilité !

Un esprit sage et judicieux, quand il écrit, veut être entendu, et quand il lit les productions des autres, il ne précipite ni son admiration, ni sa censure; il veut connaître avant de louer ou de blâmer; il creuse, il fonde, il approfondit : semblable à ces prudens Sénonois, qui étant saisis d'abord d'une crainte respectueuse à l'aspect imposant des sénateurs de Rome qu'ils prenaient pour des Dieux, voulurent, avant de leur rendre les honneurs divins, examiner à fond la nature de ces divinités imaginaires. Triste et sanglante expérience, dont ces graves magistrats les eussent bien dispensés !

Le style doit être propre au sujet que l'on traite. Tout sujet, comme il a été dit plus haut, ne s'accommode pas de toute sorte de style. Il serait ridicule d'emboucher la trompette héroïque pour chanter les travaux d'une fourmi; et la mode qui s'établit aujourd'hui, de réduire en chansons de pont-neuf les louanges des guerriers et des héros, a, selon moi, beaucoup d'indécence. La raison et le jugement doivent servir de guides dans le choix des styles. Un orateur véritablement éloquent, sait dire les petites

Digitized by Google

choses avec simplicité, avec esprit, avec une délicatesse pleine de naïveté; les choses médiocres, avec douceur, élégance et pureté; les choses sublimes, avec pompe et majesté : ici il est serré et concis; là plus abondant et plus nombreux : tantôt il gagne l'esprit de son auditeur par un air d'ingénuité, de candeur et de modestie qui le touche et qui le rend favorable; tantôt il l'étonne; il l'enlève par la grandeur de ses sentimens, par la noblesse de ses pensées, par la magnificence de ses expressions; toujours prêt à plier de son éloquence, à présenter de nouveaux spectacles, à revêtir la scène de décorations nouvelles, selon la diversité des lieux, des temps et des personnes; grave et sérieux, enjoué et folâtre, aigre et amer, doux et flatteur, triste et morne, vif et gai, un orateur est un véritable Caméléon.

Nous avons distingué trois sortes de styles. Entrons dans le détail, et commençons par le style sublime.

SECTION PREMIÈRE.

Du Style sublime.

LE style sublime est celui qui, par la majesté et l'élévation des pensées, la richesse et la force des expressions, la vivacité des mouvemens, la noblesse et la beauté des images, élève l'ame au-dessus des sens, et

Digitized by Google

la remplit d'un certain enthousiasme mêlé de plaisir, de respect, de surprise et d'admiration : en voici des exemples.

M. Fléchier, oraison funèbre de monsieur de Turenne.

« Cet homme qui défendait les villes de » Juda, qui domptait l'orgueil des enfans » d'Ammon et d'Esaü, qui revenait chargé » des dépouilles de Samarie, après avoir » brûlé sur leurs propres autels les Dieux » des nations étrangères; cet homme que » Dieu avait mis autour d'Israël comme un » mur d'airain où se brisèrent tant de fois » toutes les forces de l'Asie, et qui, après » avoir défait de nombreuses armées, dé- » concerté les plus fiers et les plus habiles » généraux des rois de Syrie, venait tous » les ans, comme le moindre des Israélites, » réparer avec ses mains triomphantes les » ruines du Sanctuaire, et ne voulait d'au- » tre récompense des services qu'il rendait » à sa patrie, que l'honneur de l'avoir ser- » vie; ce vaillant homme poussant enfin » avec un courage invincible les ennemis » qu'il avait réduits à une fuite honteuse, » reçut le coup mortel, et demeura comme » enseveli dans son triomphe. Au premier » bruit de ce funeste accident, toutes les » villes de Judée furent émues, des ruisseaux » de larmes coulèrent des yeux de tous ses » habitans; ils furent quelque temps saisis,

Digitized by Google

» muets, immobiles : un effort de douleur
» rompant enfin ce long et morne silence,
» d'une voix entrecoupée de sanglots que
» formaient dans leurs cœurs la tristesse, la
» piété, la crainte, ils s'écrièrent : COMMENT
» EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAU-
» VAIT LE PEUPLE D'ISRAEL ? A ces cris, Jé-
» rusalem redoubla ses pleurs; les voûtes
» du temple s'ébranlèrent, le Jourdain se
» troubla, et tous ses rivages retentirent du
» son de ces lugubres paroles : COMMENT
» EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAU-
» VAIT LE PEUPLE D'ISRAEL ? »

M. Bossuet, tel qu'un aigle audacieux, s'élève au plus haut des airs, et fuit loin des profanes yeux du vulgaire. Quelle sublimité de pensées ! quelles magnifiques expressions ! quelles images nobles et frappantes il expose aux yeux ! quelle force, par exemple, et quelle majesté dans ce morceau de l'oraison funèbre du Grand Condé !

« Venez peuples; venez, Seigneurs et Potentats ! et vous qui jugez la terre; et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel; et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ! venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire; jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la

Digitized by Google

magnificence et la piété pour honorer un héros; des titres, des inscriptions; vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros. O vous, qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, ames guerrières et intrépides ! quel autre fut plus digne de vous commander ? Pleurez ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menait dans les hasards; sous lui se sont formés tant d'illustres capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre; son ombre eût pu encore gagner des batailles : et voilà que dans son silence son nom même nous anime et nous avertit en même temps que, pour trouver à la mort quelques restes de nos travaux, il faut, en servant le roi de la terre, servir encore le roi du ciel. »

On peut comparer ensemble ces deux admirables morceaux.

L'éloquence du prophète Isaïe est toute dans le style sublime, on en peut juger par ce morceau du chap. 34.

Digitized by Google

« Approchez, nations, et écoutez; peuples, soyez attentifs; que la terre, d'une extrémité à l'autre, prête l'oreille; que le monde et tout ce qu'il produit entende ma voix !

« L'indignation du seigneur va fondre sur toutes les nations; sa fureur se répandra sur toutes leurs armées : il les a dévouées à l'anathême, il les a livrées au carnage.

« Ceux qui auront été tués seront jetés et entassés par monceaux, une puanteur horrible s'élèvera de leurs corps; et les montagnes dégoutteront de leur sang.

« Toutes les étoiles du ciel seront languissantes; les cieux se plieront et se rouleront comme un livre; tous les astres tomberont comme les feuilles tombent de la vigne et du figuier ».

Tout le reste se soutient avec la même majesté.

Dans le paradis perdu de Milton, Moloch, le furieux Moloch, emporté par des mouvemens impétueux de rage et de désespoir, exhale ainsi son courroux implacable contre le tout-puissant au milieu de l'assemblée des anges rebelles.

« Tandis que nous concertons des mesures indignes de nous, faudra-t-il que des millions d'esprit armés qui n'attendent que le signal de l'escalade, restent ici languissans et bannis de leur véritable patrie? Faudra-t-il qu'ils acceptent pour leur demeure

Digitized by Google

cette infame et noire caverne, où nous a renfermés le cruel qui règne par notre lâcheté! Non; servons-nous des flammes et des furies de l'enfer pour forcer tous ensemble un passage vers les montagnes éternelles : faisons de nos propres tortures des armes contre notre tyran; qu'il entende le tonnerre infernal affronter la foudre dans ses mains, opposons à ses éclairs le feu livide qui nous dévore; montrons une rage égale: jetons l'horreur parmi ses anges; et qu'il tremble en voyant son trône même couvert de ce souffre et de ces flammes qu'il a préparés contre nous. »

Ces paroles horriblement sublimes et magnifiquement impies sont très-bien placées dans la bouche d'un démon, et surtout du démon de la guerre.

« O heureux Idoménée ! (s'écrie le sacrificateur de Jupiter dans Télémaque) Que vois-je? Quels malheurs évités! Quelle douce paix au dedans, mais au dehors quels combats ! quelles victoires ! O Télémaque ! tes travaux surpassent ceux de ton père; le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive; les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes pieds ».

Cette prédiction porte un vrai caractère de sublimité, aussi bien que cette belle épitaphe du célèbre maréchal de Rantzau où l'auteur s'adresse au tombeau de ce grand homme, et lui dit :

Digitized by Google

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts,
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars;
Il dispersa par-tout ses membres et sa gloire:
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de sa victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

On sait qu'il n'y eut jamais de général d'armée aussi mutilé que le maréchal de Rantzau; il avait perdu à la guerre un bras, une jambe, un œil, une oreille; et, comme dit M. Boursaut, il ne lui restait qu'un de tout ce qu'un homme peut avoir deux.

Que Corneille sait bien donner à ses héros cette grandeur d'ame, ces sentimens généreux, cette noble fierté qui caractérisent les grands hommes! que son Sertorius est admirable! Quel magnanime orgueil dans cette réponse aux sollicitations que lui fait Pompée de rentrer dans les murs de sa patrie!

SERTORIUS.

Rome! quoi, le séjour de votre potentat,
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'état!
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles:
Que ses proscriptions comblent de funérailles:
Ces murs dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison ou plutôt le tombeau:
Mais pour revivre ailleurs dans sa première force,
Avec les faux Romains elle a fait plein divorce;
Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Que cette pensée est sublime! que ce vers est pompeux!

Digitized by Google

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Il me semble que le père Bouhours, dont les décisions en matière d'ouvrages d'esprit sont infiniment respectables, n'a pas rendu à la beauté de ces deux exemples la justice qu'elle mérite. La plaisanterie d'Euxode sur l'épitaphe du maréchal de Rantzau a quelque chose de froid, de faible et de puéril, et la condamnation qu'il prononce contre les grands sentimens de Sertorius, est, pour ne rien dire de plus, extrêmement précipitée.

Quoique M. Racine se soit plus distingué par la tendre délicatesse de ses ouvrages et par l'heureux développement des passions du cœur humain, que par le sublime et le ravissant, il a cependant des traits d'une noblesse et d'une grandeur qui égale au moins toute celle de Corneille.

Voici un discours de Porus à Ephestion, qui peut être comparé à celui de Sertorius à Pompée.

Plus d'états, plus de rois. Ses sacrilèges mains
Sous un joug odieux rangent tous les humains :
Dans son avide orgueil je sais qu'il nous dévore,
De tant de souverains nous seuls régnons encore.
Mais que dis-je ? Nous seuls ? Il ne reste que moi
Où l'on découvre encore des vestiges d'un roi ;
Mais c'est pour mon courage une illustre matière.
Je vois d'un œil content trembler la terre entière,
Afin que par moi seul des mortels secourus,
S'ils sont libres, le soient de la main de Porus ;
Et qu'on dise par-tout, dans une paix profonde,

Digitized by Google

Alexandre vainqueur eût dompté tout le monde;
Mais un roi l'attendait au bout de l'univers,
Par qui le monde entier a vu briser ses fers.

Où trouverait-on dans Pierre Corneille un morceau qui égalât en sublimité l'enthousiasme prophétique du grand - Prêtre Joad ?

Cieux, écoutez ma voix ! Terre prête l'oreille !
Ne dis plus : O Jacob, que ton Seigneur sommeille !
Pécheurs, disparaissez, le Seigneur se réveille !
Comment en un plomb vil (1) l'or pur s'est-il changé ?
Quel est dans le lieu saint (2) ce pontife égorgé ?
Pleure, Jérusalem; pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide !
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé !
Ton encens à ses yeux est un encens souillé;

(3) Où menez-vous ces enfans et ces femmes !
Le Seigneur a détruit la reine des cités;
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi ! Cèdres, jetez des flammes !

Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main, en un jour, t'a ravi tous tes charmes,
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes
pour pleurer ton malheur !

(1) *Joas.*
(2) *Zacharie.*
(3) *Captivité de Babylone.*

Quelle (4) Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez;
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces (5) enfans qu'en son sein elle n'a point portés !

(4) *L'église.*
(5) *Les gentils.*

Digitized by Google

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière,
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés !
Les rois des nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui, pour Sion, d'une sainte ferveur
Sentira son ame embrasée ;
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur.

Peut-on soutenir plus dignement le caractère de l'Ecriture-sainte ? Voici d'autres exemples qui sont d'une grande beauté.

MARDOCHÉE *à Esther.*

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
Dieu parle, et d'un mortel vous craignez le courroux !

Et plus bas :

Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours ?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre ;
Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer.
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer :
Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble :
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux, comme s'ils n'étaient pas.

A-t-on jamais exprimé plus noblement la toute-puissance du très-haut ? Mais quel feu ! quelle magnificence ! quelle justesse de comparaison ! quelle force d'expressions ! quelle richesse même de rimes (car toutes

Digitized by Google

les perfections s'y rencontrent) dans cette ode du même auteur !

Dès l'abord il enlève, il transporte l'ame du lecteur vers les choses célestes, et la dépouille, comme par une force surnaturelle, de son attachement à la terre.

Quel charme vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui !
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de temps que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide,
Qui, loin de l'œil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.
De la sagesse immortelle
La voix tonne et nous instruit :
Enfans des hommes, dit-elle,
De vos soins quel est le fruit ?
Par quelle erreur, ames vaines,
Du plus pur sang de vos veines
Achetez-vous si souvent,
Non un pain qui vous repaisse,
Mais une ombre qui vous laisse
Plus affamés que devant ?
Le pain que je vous propose
Sert aux anges d'aliment ;
Dieu lui-même le compose
Du plus pur de son froment :
C'est ce pain si délectable,
Que n'offre point à sa table
Le monde que vous suivez :
Je l'offre à qui veut me suivre.
Approchez ; voulez-vous vivre ?
Prenez, mangez et vivez, etc.

Digitized by Google

rier formidable, fut vaincu et blessé à mort dans une bataille, où il soutenait les intérêts de la maison de Lancastre contre le jeune Edouard d'Yorck.

Dans la tragédie de Shakespeare, Warwick prêt d'expirer, prononce ces beaux vers :

Où suis-je ? Et quelle est cette voix
Qui du sein de la mort me rappelle à la vie ?
Est-elle d'un ami ? Mais fût-elle ennemie,
N'importe, approche-toi, parle : ai-je trop vécu ?
Yorck est-il ton roi, Warwick est-il vaincu ?
Tu ne me réponds rien ! Eh que peut-on me dire ?
L'état où je me vois ne doit-il pas m'instruire ?
Meurtri, percé de coups, dans son sang étouffé,
Warwick serait-il seul, s'il avait triomphé ?
Ainsi tombe le cèdre ; en vain sous son feuillage
Le roi des animaux allait chercher l'ombrage :
Sur ses branches en vain l'aigle se reposait ;
Vainement à le voir l'œil humain se plaisait :
La hache frappe, creuse ; il tombe, on l'abandonne.
Regarde-moi, mortel, que le faste environne ;
Vois Warwick expirant : en vain autour de moi
Je jette un œil mourant insensible à l'effroi :
Cet œil qui pénétrait l'ame la plus obscure,
En sondait le replis, y lisait l'imposture,
Ne distingue plus rien que l'ombre de la mort :
Ces rides de mon front, ces arbitres du sort,
Du triomphe des rois ou de leurs funérailles,
Sont couvertes du sang tari dans mes entrailles.
Yorck, après ce coup tu peux te reposer ;
Tyrans, Warwick n'est plus, vous pouvez tout oser.
De sa vaste puissance en ce moment funeste,
L'espace qu'il occupe est tout ce qu'il lui reste.
Vaine pompe des grands, aliment de l'orgueil,
Vous montez jusqu'aux cieux, pour tomber au cercueil !

Digitized by Google

On peut distinguer deux sortes de sublimes; l'un est plus vif, plus précis, plus serré, plus nerveux, plus rapide : c'est un torrent impétueux qui se précipite du haut des montagnes avec grand fracas, et dont les flots écumeux et bouillonnans entraînent avec violence tout ce qu'ils rencontrent dans leur passage. En voici deux exemples dans les odes de l'immortel Rousseau.

Ode X. tiré du Pseaume 143.

Grand Dieu ! c'est toi que je réclame ;
Lève ton bras, lance ta flamme ;
Abaisse la hauteur des cieux,
Et viens sur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée,
Frapper ces monts audacieux.

Ode à la Fortune.

Quels traits me présentent vos fastes,
Impitoyables conquérans !
Des vœux outrés, des projets vastes,
Des rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flamme ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage,
Un peuple aux fers abandonné ;
Des mères pâles et sanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des mains du soldat effréné.

L'autre est plus mesuré, plus doux, plus modéré; on en sent mieux l'harmonie, parce qu'il laisse le temps de la réflexion, mais il ne charme pas moins que le premier, quoique par des voies différentes. Le premier

Digitized by Google

Le sonnet du fameux Desbarreaux est aussi extrêmement sublime : le voici, si quelqu'un l'ignore.

Grand Dieu ! tes jugemens sont remplis d'équité,
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans blesser ta justice.
Non, mon Dieu ! la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité :
Et ta juste colère attend que je périsse.
Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux,
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est temps : rend-moi guerre pour guerre.
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ.

Voici des images bien nobles dans le poëme de la Henriade, chant septième.

Regardez dans Denain l'audacieux Villars,
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars ;
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
Celui-ci dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg fait trembler l'empire et l'Angleterre.

Le reproche qu'Antoine fait à César sur son excessive clémence, est d'une grande beauté.

ANTOINE *à César.*

Ah ! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadême,
Descends de ce haut rang où je te vois monté,

Digitized by Google

La bonté convient mal à ton autorité,
De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
Quoi, Rome est sous tes lois, et Cassius t'outrage !
Quoi, Cimber ! quoi, Cinna ! ces obscurs sénateurs
Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puissance, et ces vaincus respirent !

Ce ne sont point les sentimens que j'admire ici, ce n'est que la façon dont ils sont exprimés : il y a une infinité de traits sublimes dans cette pièce.

Le fameux Shakespeare était pour les anglais ce que le grand Corneille a été depuis pour nous ; mais nous ne le connaissions encore que par les critiques qu'on en avait faites, et par quelques morceaux détachés. Quelle obligation n'avons-nous point à M. *de la Place*, de nous avoir procuré la connaissance parfaite des œuvres dramatiques de cet excellent poëte, dont les beautés sont aussi extraordinaires que les défauts, et dont l'imagination plus féconde peut-être que celle d'aucun de nos Français, a produit des miracles et des monstres. Je vais en citer un morceau, auquel il est difficile de refuser son admiration. Tout le monde sait l'histoire de cet illustre comte de Warwick, qui fut tour-à-tour l'appui et la terreur des deux maisons rivales de Lancastre et d'Yorck, entre lesquelles il y eut tant de sanglans débats pour la possession de la couronne d'Angleterre. Cet homme aussi infidèle sujet que guer-

Digitized by Google

Un sénateur vient le consoler de la part du sénat, dont les entrailles plus paternelles que celles de Brutus étaient émues de compassion. Ce républicain farouche lui répond fièrement :

Vous connaissez Brutus, et l'osez consoler !

Quel mélange horrible de grandeur et de cruauté !

Cette parole de Zénobie au soupçonneux Rhadamiste son époux, est pleine d'une noble et délicate fierté :

Je connais la fureur de tes soupçons jaloux,
Mais j'ai trop de vertus pour craindre mon époux.

Heureuse sécurité que la vertu seule peut donner !

La triste réflexion que le cruel Hérode fait sur son état, a, selon moi, autant de véritable grandeur que de solidité : la voici :

J'ai mille adorateurs, et n'ai pas un ami.

Le grand-prêtre Joad voyant qu'il ne reste dans l'enceinte du temple que de jeunes filles et de faibles Lévites, s'écrie :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !
Des prêtres, des enfans, ô Sagesse éternelle !
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler ?

Ces beaux vers expriment admirablement les sentimens d'une ame vraiment Israélite, dont la foi constante et le courage inébranlable ne s'alarment point à l'aspect des dan-

Digitized by Google

gers les plus pressans, et qui, comme un autre Abraham, espère contre toute espérance, persuadée que le Dieu des armées forme dans l'art des combats les mains qui s'arment pour soutenir ses droits.

Souvent le sublime consiste plus dans les sentimens que dans les pensées ; le noble et majestueux discours du soudan de Jérusalem à Néresthan en est un exemple.

OROSMANE *à Nérestan.*

Chrétien, je suis content de ton noble courage :
Mais ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité ?
Reprends ta liberté, remporte tes richesses ;
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander ;
Qu'ils aillent, sur tes pas, apprendre à ta patrie
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent, en partant, qui méritait le mieux,
Des Lusignans ou moi, l'empire de ces lieux.

La fierté avec laquelle Pharasmane, roi d'Ibérie, traite l'ambassadeur romain et Rome même, annonce beaucoup de grandeur d'ame. Voici ses paroles :

Quoique d'un vain discours je brave la menace,
Je l'avouerai, je suis surpris de votre audace.
De quel front osez-vous, soldat de Corbulon,
M'apporter dans ma Cour les ordres de Néron ?
Et depuis quand croit-il, qu'au mépris de ma gloire,
A ne craindre plus Rome instruit par la victoire,
Oubliant désormais la suprême grandeur,
J'aurai plus de respect pour son ambassadeur ?

Digitized by Google

vous enlève rapidement votre admiration, sans vous donner le temps de savoir pourquoi, mais vous l'accordez au second volontairement et avec connaissance de cause, s'il est permis de parler ainsi. Ce n'est plus un torrent qui vous entraîne, c'est un fleuve large et spacieux qui roule avec dignité ses ondes majestueuses, qui charme les yeux du voyageur par sa pureté, qui fertilise au loin les campagnes, et qui porte la joie, les richesses et l'abondance au sein des cités les plus florissantes : en voici des exemples.

Dans le beau discours de Nérestan à Zaïre.

Je te blâme et te plains. Crois-moi : la providence
Ne te laissera pas mourir sans innocence.
Je te pardonnne, hélas ! ces combats odieux ;
Dieu ne t'a point prêté son bras victorieux :
Ce bras qui rend la force aux plus faibles courages
Soutiendra ce roseau plié par les orages ;
Il ne souffrira pas qu'en son culte engagé,
Entre un barbare et lui ton cœur soit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il soupire ;
Et tu vivras chrétienne, ou périras martyre.

Et dans ce que dit Joad à Abner.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Quelquefois le sublime ne consiste que dans une seule pensée noblement exprimée, comme dans ces vers de Cassius à Brutus :

Digitized by Google

C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands ;
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.

D'Aristie femme de Pompée, à son époux.

Oui, Seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible :
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour :
Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.

De Dom Rodrigue au Comte de Garmas, dans le Cid.

. . . . . Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

L'inflexible Brutus, arbitre de la destinée du seul fils qui lui reste, d'un fils vertueux, d'un fils illustre par plusieurs victoires remportées sur les ennemis de la république naissante, et qui n'était coupable que d'avoir balancé un moment entre Rome où son devoir le retenait, et l'aimable fille de Tarquin vers qui l'entraînait son amour ; Brutus oubliant qu'il est père pour se souvenir qu'il est citoyen, étouffe la voix de la nature et de l'humanité, condamne à une mort infame ce fils, l'unique objet de toutes ses complaisances, et n'exhale sa mourante tendresse pour ce fils infortuné, que par ce sentiment héroïque, peut-être féroce, mais sublime.

Approche, triste objet d'horreur et de tendresse !
Approche, cher appui qu'espérait ma vieillesse !
Viens embrasser ton père, il t'a dû condamner ;
Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.

Digitized by Google

Moi qui, formant au joug des peuples invincibles,
Ai tant de fois bravé ces Romains si terribles,
Qui fais trembler encor ces fameux souverains,
Ces Parthes aujourd'hui la terreur des Romains.
Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
A la suite d'un char en butte à ses outrages :
La honte que sur lui répandent mes exploits,
D'un airain orgueilleux a bien vengé des rois.
Mais quel soin vous conduit en ce pays barbare ?
Est-ce la guerre, enfin, que Néron me déclare ?
Que sont vos légions ? Ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par ambassadeurs ?
C'est, la flamme à la main, qu'il faut dans l'Ibérie
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie,
Non par de vains discours indignes des Romains,
Quand je vais par le fer m'en ouvrir les chemins,
Et peut-être, bien plus, dédaignant Artaxate,
Défier Corbulon jusqu'aux bords de l'Euphrate.

Quelle noble hardiesse dans ce discours de Monime à Mithridate, qui par un détour artificieux lui avait arraché l'aveu de son amour secret pour Xipharès.

Je n'ai point oublié quelle reconnaissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance :
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée ;
Et malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils après vous le premier des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadême,
Je renonçai, Seigneur, à ce prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi par mon ordre il courait m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'allait éteindre,
Et même de mon sort je ne pouvais me plaindre,

Digitized by Google

Puisqu'enfin aux dépens de mes vœux les plus doux
Je faisais le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étais attachée ;
Et ce fatal amour dont j'avais triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyais étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignait de ma vue,
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir,
En vain vous en pourriez perdre le souvenir ;
Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée
Demeurera toujours présent à ma pensée.
Toujours je vous croirais incertain de ma foi,
Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'était pas pour lui.

Les sentimens que Henri-le-Grand fait paraître à l'aspect du sage Mornai, lorsque, honteux de sa faiblesse, il s'arrache des bras de la charmante d'Etrée pour rentrer dans ceux de la gloire, sont d'une générosité parfaite.

Enfin, dans ces jardins où sa vertu languit,
Il voit Mornai paraître ; il le voit et rougit :
L'un de l'autre en secret, ils craignaient la présence.
Le sage, en l'abordant, garde un morne silence ;
Mais ce silence même et ces regards baissés
Se font entendre au prince, et s'expliquent assez.
Sur ce visage austère où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornai mal reconnu le soin.
Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère ;
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire :

Digitized by Google

Viens; le cœur de ton prince est digne encor de toi :
Je t'ai vu : c'en est fait, et tu me rends à moi.
Je reprends ma vertu que l'amour m'a ravie,
De ce honteux repos fuyons l'ignominie;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire.
Partons; bravons l'amour dans les bras de la gloire;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang espagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornai connut son maître :
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître!
Vous, de la France entière auguste défenseur;
Vous vainqueur de vous-même, et roi de votre cœur;
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.

Toutes les odes de Rousseau, tant sacrées que profanes, sont des modèles parfaits de sublimité : je crois qu'il en faudrait excepter l'ode à une veuve et quelques autres, admirables dans leur genre, mais qui, par la tendresse et la douceur dont elles sont remplies, semblent appartenir plutôt au style tempéré qu'au style sublime.

Comme le sublime est fait pour de grands sujets, il ne peut guère être employé à propos que dans la poésie épique et lyrique, dans les tragédies, dans les panégyriques, les oraisons funèbres, les sermons, et quelques plaidoyers d'une nature peu commune.

Digitized by Google

SECTION II.

Du Style simple.

LE style simple imite le tour des conversations familières; ennemi de tout ornement trop éclatant, il évite avec soin tout ce qui sent la magnificence et le luxe : les graces naïves l'accompagnent sans cesse, vêtues proprement; mais avec simplicité et même avec un certain air de négligence aimable, elles répandent par-tout les ris, les jeux, l'enjouement, le sel attique et la délicatesse. Ce style a un grand avantage sur les autres; l'art qui y règne n'y paraît point à découvert, il se cache, et ne laisse paraître que les traits de la seule nature. L'esprit plus modeste qui lit ou entend un discours de ce style, ne doute pas qu'il ne soit capable d'en faire autant. Quoi de plus aisé en apparence, que de ne pas s'écarter de la façon de parler ordinaire? On croit fermement y pouvoir réussir; sur cette assurance, on travaille, on pense, on s'agite, on se tourmente, on donne la torture à son esprit; mille obstacles qu'on n'avait pas prévus se présentent tout-à-coup; on s'effraie, on se rebute, on succombe à la fin; il faut un art infini pour ne pas sortir du naturel. Ce style admet les pensées fines et délicates, les réflexions vives et solides, les peti-

Digitized by Google

tes maximes coupées et sentencieuses; en un mot, il est susceptible de mille agrémens divers : c'est un ruisseau d'une onde claire qui coule avec un doux murmure sur des prés émaillés de mille et mille fleurs dont l'odeur délicieuse se répand dans les airs; les orangers, les myrthes fleuris couronnent ses rives de leurs rameaux entrelacés; les oiseaux y font entendre nuit et jour leurs tendres et mélodieux concerts.

Le style simple demande beaucoup plus d'exactitude que le style sublime, et une pureté de langage bien plus scrupuleuse; car l'esprit de l'auditeur demeurant toujours dans une assiette tranquille, remarque aisément tous les défauts même les plus légers, qui lui échappaient dans le sublime à la faveur de l'enthousiasme dont il se sentait rempli.

L'illustre de Fontenelle possède le talent aimable de manier avec politesse, esprit et enjouement, les matières les plus didactiques et les plus abstraites; son ingénieux systême de la pluralité des mondes est un modèle parfait de la simplicité dont nous parlons : en voici un morceau.

« Si la terre est si petite à l'égard de Jupiter, Jupiter nous voit-il ? Je crains que nous ne lui soyons inconnus; il faudrait qu'il vît la terre quatre-vingt-dix fois plus petite que nous ne le voyons : c'est trop peu; il ne la voit point. Voici seulement ce

Digitized by Google

que nous pouvons croire de meilleur pour nous. Il y aura dans Jupiter des astronomes, qui, après avoir bien pris de la peine à composer des lunettes excellentes, après avoir choisi les plus belles nuits pour observer, auront enfin découvert dans les cieux une petite planète qu'ils n'avaient jamais vue. D'abord le journal des savans de ce pays-là en parle; le peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler, ou n'en fait que rire; les philosophes dont cela détruit les opinions, forment le dessein de n'en rien croire; il n'y a que les gens très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore, on revoit la petite planète; on s'assure bien que ce n'est point une vision; on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du soleil; on trouve au bout de mille observations, que ce mouvemeut est d'une année; et enfin, graces à toutes les peines que se donnent les savans, on sait dans Jupiter que notre terre est un monde; les curieux vont la voir au bout d'une lunette; et la vue à peine peut-elle encore l'attraper. »

M. Boursaut sait narrer avec élégance, délicatesse et ingénuité; en voici un morceau.

« Je pardonne volontiers les fautes que l'on fait par ignorance; mais j'ai de la peine à pardonner celles qui sont faites par malignité. Le père d'Ormesson, minime, fils et frère d'aussi honnêtes et d'aussi habiles gens

Digitized by Google

qu'il y en ait en France, avait une simplicité et une modestie louables dans un religieux, et n'oubliait aucun des termes d'humilité dont il se pouvait servir : sa charité l'ayant obligé d'écrire à un gentilhomme de province pour tâcher d'accommoder un procès de famille, et ayant fini sa lettre par ces mots : *Votre très-humble et très-obéissant serviteur, d'Ormesson, minime indigne, du couvent de la Place Royale.* Le gentilhomme, qui était un Picard invétéré, ne manqua pas de lui mettre sur la réponse qu'il lui fit : *Au très-Révérend père d'Ormesson, minime indigne du couvent de la Place Royale.*

» Un autre gentilhomme, à force d'être civil, fit une impertinence toute contraire. Vous savez, Monseigneur, que dans toutes les églises où il y a musique, on se sert d'un instrument qu'on nomme serpent : et comme celui qui en joue est ordinairement un ecclésiastique, pour ne pas manquer de respect à ce caractère, le gentilhomme dont je parle avait mis sur sa lettre : *A Monsieur, monsieur Chein, très-digne serpent de la sainte-chapelle de Paris.* On aurait tort d'en vouloir mal ni à l'un, ni à l'autre, ils n'avaient aucun dessein d'offenser ; et l'on voit bien qu'ils y allaient tous deux bonnement. »

Les dialogues de Lucien sont d'une simplicité qui donne un ridicule parfait aux

Digitized by Google

Dieux, lorsqu'ils en sont les interlocuteurs. On sait que Lucien n'était pas un dévot du paganisme : on en peut juger par ce dialogue où deux dieux qui se disputent la préséance, vomissent l'un contre l'autre toutes les ordures que les portefaix et les harangères de Paris ont coutume de se dire tous les jours dans leurs querelles.

JUPITER, HERCULE, ESCULAPE.

JUPITER.

« N'avez-vous point de honte de vous » entrebattre comme des coquins, et de » vous quereller jusqu'à la table de Jupiter.

HERCULE.

» Est-il juste, mon père, que ce charla- » tan passe devant moi ?

ESCULAPE.

» Non pas charlatan ; mais le Dieu de » la médecine, qui vaut mieux cent fois que » toi et tous tes semblables.

HERCULE.

» En quoi est-ce, imposteur, que tu vau- » drais mieux que moi ? est-ce pour avoir » été frappé de la foudre pour ton beau sa- » voir ; car on ne t'a mis dans le ciel que par » pitié ?

ESCULAPE.

» Il te sied bien de me reprocher ma

Digitized by Google

» mort, après avoir été brûlé tout vif sur
» le Mont OEta comme un criminel !

HERCULE.

» C'a été volontairement, lorsque j'eus
» purgé l'univers de monstres. Mais pour
» toi, qu'as-tu jamais fait que l'empirique,
» comme ces affronteurs qui vantent de
» vains secrets par où il se font admirer ?

ESCULAPE.

» Tu as raison; car c'est moi qui t'ai
» donné de l'onguent pour la brûlure, lors-
» que tu montas ici tout grillé. Mais je n'ai
» jamais été comme toi esclave d'une impu-
» dique, qui te faisait filer, et te fessait
» avec un patin d'or lorsque tu manquais à
» ton devoir. D'ailleurs je n'ai point tué ma
» femme ni mes enfans, comme tu as fait.

HERCULE.

» Si tu ne te tais, tu porteras la peine de
» ton insolence, et je te ferai faire une cule-
» bute du ciel en terre, dont tu auras bien
» de la peine à guérir, quelque habile que
» tu sois dans la médecine.

JUPITER.

» Et moi, si vous ne vous arrêtez, je vous
» mettrai tous deux dehors par les épaules.
» Qu'Esculape passe le premier, puisqu'il
» est le plus ancien. »

C'est fort bien fait sans doute. Diogène cependant qui était à peu près aussi sensé

Digitized by Google

que Jupiter, aurait décidé autrement ; il aurait dit : *que l'assassin passe devant, et que le bourreau le suive.*

Le Seigneur Jupiter avait l'ame bien bonne de souffrir que ses enfans manquassent ainsi de respect pour sa double autorité paternelle et divine, et qu'ils eussent impunément l'insolence de s'injurier, de se menacer et de se colleter presque en sa présence.

A dire vrai, je ne donne point le style de ce dialogue de Lucien pour un exemple à imiter ; aussi ne faut-il pas se figurer qu'ils soient tous de ce goût-là. Au contraire, il y a dans la plupart autant de délicatesse que de simplicité. Nous en avons une excellente traduction, dont le célèbre d'Ablancourt est l'auteur.

Fontenelle a renouvelé parmi nous ce genre de littérature avec beaucoup de succès ; ses dialogues sont d'une élégance et d'une naïveté parfaite : on voit à tout moment partir du sein de cette naïveté, de brillantes étincelles d'esprit, qui surprennent, qui frappent, qui saisissent. Lucien est plus simple et moins orné, quoiqu'il soit aussi extrêmement ingénieux.

Voici quelques extraits d'une lettre italienne, écrite par un Sicilien à un de ses amis ; elle contient une critique agréable de Paris et des mœurs françaises, le tout sans fiel et sans aigreur : elle me paraît un chef-d'œuvre de naïveté et de plaisanterie spirituelle.

Digitized by Google

« Les étrangers sont bien venus en ce pays-ci, pourvu qu'ils n'y demandent rien; ils n'y ont d'autre emploi que de se divertir, et quelques-uns d'ôter la suie des cheminées; c'est le privilège des savoyards.

» Les grands se distinguent par ne vouloir rien faire pour servir les autres, et par un grand nombre de bêtes et d'animaux à deux pieds qui les suivent toujours quand ils se font traîner dans leurs carosses : les chevaux ont le pas devant les laquais, la mode étant ici de les mettre en groupes sur le derrière du carrosse, droits sur les pieds comme le colosse de Rhodes : ils regardent fièrement d'autres esclaves attelés à d'autres voitures moins fastueuses, qu'ils sont obligés de porter ou de traîner par la ville.

» Le menu peuple ne s'énivre que les jours de fête qu'il ne fait rien; mais il travaille les jours ouvriers avec assiduité : il n'y a pas un peuple au monde plus industrieux et qui gagne moins, parce qu'il donne tout à son ventre et à ses habits, et cependant il est toujours content.

» Les femmes aiment ici les petits chiens avec une passion extrême; elles ne haïssent personne; les plus belles commandent aux hommes comme Reines, à leurs maris comme à des hommes; et à leurs amans comme à des esclaves; elles donnent et reçoivent facilement de l'amour, mais on n'aime ni longtemps, ni assez. Les mariages qui autrefois

Digitized by Google

étaient pour toute la vie, ne sont à présent que pour un temps; cela fait que le divorce volontaire se trouve facilement dans les maisons des plus retenues, après quoi le mari vit tranquille dans la province, et la femme se réjouit à Paris.

» On connaît un véritable Français à quatre choses; quand l'horloge sonne, quand il interroge quelqu'un, quand il promet, et quand il parle de ses amours. A peine l'horloge commence à sonner, qu'il demande quelle heure il est; il veut que son ami lui réponde avant qu'il l'ait interrogé, il ne fait que ce qu'il ne promet pas; et pour ses amours, il a plus de plaisir à publier les faveurs de sa maîtresse qu'à les recevoir.

» Les procureurs qui sont en troupes dans toutes les villes de France, se trouvent ici à milliers; c'est une espèce d'hommes choisis pour dégraisser ceux qui sont trop gras, et pour empêcher que les maigres n'engraissent; il semble que les princes ne les souffrent qu'afin d'entretenir une guerre civile parmi leurs sujets, persuadés que s'ils ne passaient leur vie à demander en justice ce qui leur appartient, et à usurper ce qui ne leur appartient pas, leur autorité serait en danger par leurs intrigues et par leur agitation.

» Quand j'entre dans la grand'salle, je vois une infinité de personnes échauffées,

Digitized by Google

dont la moitié tourmente l'autre par des contestations opiniâtrées depuis plusieurs années, et soutenues par les inventions diaboliques des Praticiens; leur robe est longue et noire pour faire voir combien elle est funeste à tout le monde; ils portent sur la tête un bonnet à quatre cornes à la manière des prêtres; et en cet équipage, ils conduisent leurs parties comme autant de victimes sur l'autel de Justinien : ils ne finissent les procès que quand les parties n'ont plus d'argent pour les continuer; et lorsqu'ils sont jugés, il ne reste aux plaideurs qu'un amas de papiers barbouillés, remplis d'une espèce de termes magiques.

» La mode est le véritable démon qui tourmente toujours cette nation. On a porté les cravates si courtes, qu'à peine les voyait-on; à cette heure on les attache au col, d'où elles pendent comme des saucissons de Boulogne. Les Français ne portent plus d'épées, mais des cimeterres. Les chiens de Boulogne passent présentement pour laids et insupportables, et on ne caresse plus que ceux qui ont le museau de loups, et les oreilles coupées, et plus ils sont difformes, plus ils sont honorés de baisers et d'embrassemens.

» Les perruques ont aussi leur mode; on les faisait à la française, et maintenant on les porte à l'espagnole. Les petites montres ont été recherchées; elles sont aujour-

Digitized by Google

d'hui ridicules, et les plus grosses sont le plus à la mode. J'ai même oui dire que l'on ne fait plus de complimens dans les lettres, mais que l'on introduit une nouvelle mode, qui est de cacheter, non pas d'un seul cachet, mais de trois, de peur de blesser la civilité.

» Mon cher ami, prions Dieu de tout notre cœur, qu'il donne à cette brave nation l'esprit de paix, et que la fureur martiale qui l'agite toujours se change en une mode salutaire qui fasse revenir le repos et la tranquillité dans toute l'Europe. »

La longueur de cette lettre m'a empêché de la transcrire ici toute entière : je crois que les morceaux que j'en viens de citer doivent plaire infiniment au lecteur de bon goût, et qui entend raillerie. Que la vérité est aimable quand elle est dite ainsi en riant !

Passons aux exemples poétiques ; madame Deshoulières peut en fournir plusieurs dans ce genre. Quel enjouement ! quel agréable badinage dans ce bouquet à M. Caze pour le jour de sa fête !

On dit que je ne suis pas bête ;
Cependant, n'en déplaise aux donneurs de renom ;
Quand il faut chanter votre fête,
Je ne saurais tirer un seul vers de ma tête.
Jean ! Que dire sur Jean ? C'est un terrible nom,
Que jamais n'accompagne une épithète honnête.
Jean-des-vignes ? Jean-Logne ?.... Où vais-je ?
Trouvez bon
Qu'en si beau chemin je m'arrête,

Digitized by Google

Et que pour comparer vous et votre Patron,
Je prenne sur un autre ton
Ce que la légende me prête :
M'y voilà. Commençons par le Saint qu'aujourd'hui
Notre-Mère, la Sainte Église
Ordonne que l'on solennise;
Et voyons quel rapport vous avez avec lui :
Ou je m'y connais mal, ou vous n'en avez guère,
Point du tout même, à parler franc.
L'Evangéliste et vous, plus je vous considère,
Et plus je vais du noir au blanc.
Avoir pu de Satan éviter tous les pièges,
Avoir été d'un Dieu le disciple chéri;
Jusqu'à la fin des temps voir les glaçons, les neiges
Faire place au printemps fleuri;
Privilège qui seul vaut tous les privilèges,
N'est pas, selon moi, ce qui fait
De l'Apôtre et de vous toute la différence :
Et l'Apocalypse est un trait,
Qui fussiez-vous un saint parfait,
Gâterait fort la ressemblance.
O ! qu'heureuses auraient été
Quantité de doctes cervelles,
Si Saint Jean eût écrit avec la netteté
Qui, jointe au tour charmant, aux graces naturelles,
Rend vos tendres chansons si belles !
Mais que fais-je ?... Où m'emporte un enjouement outré ?
Comparer un livre sacré
A de profanes bagatelles !
De telles libertés trouvent plus d'un censeur,
Qui charitablement en fait un mauvais conte.
Evitons un danger qui n'est jamais sans honte;
Peut-être, chez le précurseur
Trouverons-nous mieux notre compte.
Essayons. Ah ! c'est encore pis :
Vous n'êtes en rien parallèles :
Il prêchait au désert, et vous dans les ruelles;

Digitized by Google

Une peau de chameau faisait tous ses habits,
Vous donnez volontiers dans les modes nouvelles :
Il se désaltérait dans un coulant ruisseau,
Se nourrissait de sauterelles;
Vous ne quitteriez pas les ortolans pour elles :
Et je me trompe fort, ou vous n'aimez que l'eau
Que boivent à longs traits les neuf doctes pucelles.
Vous le voyez : j'ai beau chercher,
Tourner, approfondir, passer d'un saint à l'autre,
Vous n'avez rien du tout, soit dit sans vous fâcher,
Du précurseur ni de l'Apôtre.
J'enrage cependant avec mon bel esprit.
Aussi pourquoi faut-il, tourné comme vous êtes,
Porter un nom qui ne fournit
Rien d'agréable à dire aux plus savans poëtes,
Et sur qui, si j'osais en croire mon dépit,
Je reviendrais aux épithètes ?
Demeures-en d'accord; ce n'est pas sans raison
Que, de votre nom effrayée,
Je me suis d'abord écriée :
Que dirai-je sur un tel nom ?
J'ai prévu l'embarras : quand je fais quelque ouvrage,
Je tâte toujours le terrain.
Ah ! que maudit soit le parrain
Qui vous alla donner ce beau nom en partage !
Il était sans doute en courroux,
Et voulait vous faire une injure :
Fut-il jamais un nom d'un plus mauvais augure ?
Croyez-moi, débaptisez-vous.

C'est dans de semblables bagatelles qu'il faut que l'imagination fasse briller tout ce qu'elle a de graces et d'enjouement. On ne saurait mettre trop d'esprit dans ces petits ouvrages qui ne sont faits que pour amuser; mais il faut que cet esprit se présente naturellement, et sous un extérieur de naïveté; s'il est apprêté, s'il est recherché, il ennuie.

Digitized by Google

Voici une petite épître fort galante et fort ingénieuse, écrite à madame Deshoulières, par un monsieur à qui elle avait prêté de l'argent à la Bassette, et qui lui renvoyait cet argent :

La divine Uranie en tous lieux estimée,
Dont tout Paris est enchanté,
Qui partage la renommée
Par son esprit et sa beauté :
Cette Uranie enfin de qui la complaisance
Eût surpassé mon espérance
Par un seul regard obligeant,
Le premier jour de notre connaissance
M'a prêté de l'argent.

Je puis en mon bonheur prendre entière assurance :
Tout soupçon doit être banni,
Puisque notre amitié commence
Par où tant d'autres ont fini.

Brigandage permis, que l'usage autorise,
Fier monstre, enfant cruel de l'espoir le plus doux
Que vomit la terre en courroux
Dans les lagunes de Venise :
Bassette, dont la face a l'air si rigoureux,
Qui cause le murmure et la plainte commune;
C'est toi qui d'un cœur généreux
M'as procuré le secours dangereux.
Si j'avais été plus heureux,
J'aurais eu bien moins de fortune.

Et toi, mon faible esprit, qu'un faux éclat surprend,
Pourquoi te fais-tu tant de fête ?
Tu vois l'argent que l'on me prête
Sans voir le cœur que l'on me prend.
Vois, malheureux, à quoi t'engagent
Ces mortelles bontés, ce secours inhumain;
Vois que ses yeux la dédommagent
Des profusions de sa main.

Digitized by Google

Je puis facilement lui rendre
De quelque argent prêté le secourable prix :
Mais ce que ces charmes m'ont pris
Le puis-je, hélas ! ou le veux-je reprendre ?
Acquittons-nous pourtant de ce prêt obligeant :
Rendons vîte argent pour argent,
Et mettant à ses yeux par une heureuse adresse
La reconnaissance en son jour,
Forçons-la, s'il se peut, de nous rendre à son tour
Tendresse pour tendresse.

Quelle autre personne eût été plus capable que madame Deshoulières, de bien répondre à ces obligeantes et spirituelles galanteries ?

RÉPONSE.

Songez-vous à ce que vous faites,
Lorsque d'un air aussi doux qu'obligeant,
En me renvoyant mon argent,
Vous comptez votre cœur pour une de vos dettes ?
Bornez votre reconnaissance;
Tout ce que j'ai fait me paraît
D'une si petite importance
Que je ne vois point d'apparence
Qu'un cœur pour un tel soin à se donner soit prêt :
D'ailleurs je ferais conscience
De mettre mon argent à si gros intérêt.
Un si faible service à rien ne vous engage,
Le rendre est seulement ce que j'ai prétendu :
N'allez pas vous piquer de grandeur, de courage,
La générosité n'est plus du bel usage,
Ce que je vous prêtai vous me l'avez rendu;
En ce siècle en doit-on demander davantage ?
Ah ! l'on est plus heureux que sage,
Lorsque l'argent prêté n'est pas argent perdu.
Grace à la probité qui vous est naturelle
On ne court point ce danger avec vous :

Digitized by Google

Mais malgré ce que j'ai vu d'elle,
Malgré l'estime mutuelle
Que la Bassette a fait naître entre nous,
Comme il est des filoux de différente espèce,
Et qu'en amour presque tout est permis,
En vain vous vous êtes promis
D'avoir de moi tendresse pour tendresse.
Au seul nom d'amour je frémis;
Et pour fuir les chagrins qui le suivent sans cesse
Demeurons quitte et bons amis.

C'est ainsi que les esprits aimables et féconds savent répandre les fleurs en abondance sur les matières les plus stériles et les moins susceptibles d'agrément.

Il n'y a que les gens de goût qui soient en état de juger du prix de ces petits ouvrages. Un savant sans esprit qui ne peut ni les composer ni les goûter, prend le parti de les mépriser : c'est ainsi qu'il se venge de la nature qui lui a refusé le talent de plaire.

Revenons à madame Deshoulières qui possédait si bien cet heureux talent. Quelle ingénieuse simplicité dans cette épître à un évêque !

Damon, que vous êtes peu tendre !
Ne vous pourrais-je point imiter quelque jour ?
Faire à Paris un long séjour,
Savoir que chez les morts je suis prête à descendre;
Et sans daigner me voir retourner à la cour ?

Est-ce que la gloire immortelle
Dont vous venez d'être couvert
Fait que le souvenir se perd
D'une amitié tendre et fidelle ?
Non, vous êtes accoutumé
A voir tout le monde charmé

Digitized by Google

De votre divine éloquence;
L'orgueil sur votre esprit ne prend point de pouvoir;
Et votre seule négligence
Vous a fait partir sans me voir.
Vous rompez pour jamais cette amitié sincère
Qui devait de vos jours égaler la longueur,
Et qui de mon timide cœur
Etait la principale affaire !
Hélas ! d'où vient tant de froideur ?
Qu'ai-je fait pour la faire naître ?
Ah ! craignez que dans ma douleur
Je n'engage l'amour contre vous à paraître
Dans les intérêts de sa sœur.
Cette menace vous alarme.
Un sage être amoureux ! qu'est-ce qu'on en dirait ?
Evitez ce malheur. Un soupir, une larme,
Chez la postérité vous déshonorerait.
Les sévères lois du Portique
Doivent rendre qui les pratique
Inaccessible aux passions,
Et les moindres émotions
Sont des crimes pour un stoïque.
Quelle honte pour vous qui voyez sans pitié
Toutes les faiblesses humaines,
Si pour punir les torts faits à mon amitié
Quelque Iris vous rendait plus fou de la moitié
Que tous les Céladons, que tous les Artamènes !
Sur vos doctes emplois ne vous assurez pas,
Tremblez, Damon, tremblez : la raison des grands hommes,
Tant des siècles passés que du siècle où nous sommes,
Dans un si beau chemin a fait plus d'un faux pas.
Ce petit Dieu malin au dos chargé de plumes,
Dont le dépit, les amertumes,
Sont pour les tendres cœurs des sources de plaisirs,
Vous fera, s'il le veut, pousser de longs soupirs
Au milieu de mille volumes.
Contre la rigueur des destins

Digitized by Google

La Morale pourrait rendre une âme assez forte :
Mais, Damon, eussiez-vous des Grecs et des Latins
Toutes les raisons pour escorte,
L'amour n'en serait pas d'un jour plus tard vainqueur.
Lorsqu'il veut entrer dans un cœur,
Il ne s'amuse pas à frapper à la porte.
Il aime à triompher de l'orgueil d'un savant;
C'est sa plus éclatante et plus douce victoire.
Ces sages qu'on nous vante tant
Et dont vous effacez la gloire,
Pour s'empêcher d'aimer firent de vains efforts;
Et toute leur philosophie
Ne leur servit, Damon, qu'à sauver les dehors
D'une voluptueuse vie.
Ainsi plus agité que ne le sont les flots,
Lorsqu'Eole ouvre sa caverne,
Mon cœur fait des desseins contre votre repos,
En cœur que le dépit gouverne :
Mais, dans ce dangereux dépit
Ma raison s'est rendue aussitôt la maîtresse :
Il vaut mieux, à ce qu'elle dit,
Qu'un ami comme vous ait un peu de paresse,
Que trop d'empressement et de délicatesse.
Contre un faible dépit dont elle rompt le cours,
Ne cherchez donc point de secours;
Je ne laisserai point à ce guide infidèle
La conduite d'un cœur qui respecta toujours
De la triste raison l'autorité cruelle.
Que tous vos jours, Damon, soient de tranquilles jours,
Que jamais rien ne renouvelle
En vous le souvenir d'une amitié si belle.
Je sens frémir mon cœur à ce triste discours :
La tendresse en gémit; mais les retours vers elle
Sont de trop dangereux retours.

Il y a assurément dans cette épître tout le sel, tout l'esprit et toute la délicatesse qu'on peut désirer.

Digitized by Google

Quelle naïveté dans ce joli rondeau du bon-homme Clément Marot !

Au bon vieux temps, un train d'amour régnait,
Qui, sans grand art et dons, se démenait,
Si, qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'était donner toute la terre ronde;
Car seulement au cœur on se prenait.
Et si, par cas, à plaisir on venait,
Savez-vous bien comme on s'entretenait ?
Vingt ans, trente ans; cela durait un monde
Au bon vieux temps.
Or est perdu ce qu'amour ordonnait;
Rien que pleurs feints, rien que changes on voit.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde?
Il faut, premier, que l'amour on refonde,
Et qu'on le mène ainsi qu'on le menait
Au bon vieux temps.

Je ne rapporte point de fables de M. de la Fontaine : quiconque a eu un peu d'éducation, doit les savoir presque toutes par mémoire.

Le style burlesque se rapporte au style simple, dont il ne diffère que par un ton un peu plus plaisant et une naïveté plus marquée. En voici des exemples

Epitaphe de M. de la Fontaine, faite par lui-même.

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant trésor chose peu nécessaire;
Quand à son temps, bien le sut dispenser;
Deux parts en fit, dont il soulait passer,
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Digitized by Google

Autre épitaphe, composée par Scarron.

Ci gît qui fut de belle taille,
Qui savait danser et chanter,
Faisait des vers vaille que vaille,
Et les savait bien réciter;
Sa race avait quelque antiquaille,
Et pouvait des héros compter;
Même il aurait livré bataille,
S'il en avait voulu tâter!
Il parlait fort bien de la guerre,
Des cieux, du globe de la terre,
Du droit civil, du droit canon,
Et connaissait assez les choses
Par leurs effets et par leurs causes:
Etait-il honnête homme? Oh non.

Scarron est l'esprit le plus original qui jamais ait paru; il était à peu près dans son genre ce que La Fontaine a été dans le sien. Personne n'a raconté comme La Fontaine, ni plaisanté comme Scarron. Ce qui est d'autant plus étonnant, c'est que cet auteur était tourmenté d'une longue et douloureuse maladie qui ne lui laissait aucun repos; aussi se qualifiait-il le doyen des malades, et le malade de la Reine.

Et l'on peut (disait-il) jurer sûrement
Qu'aucun officier de la Reine
Ne la sert si fidellement.

Quelques stoïciens ont su conserver dans les douleurs une tranquillité en apparence inaltérable; mais rire et s'amuser de tout au milieu des tourmens, c'est ce qui n'a été

Digitized by Google

accordé qu'au seul Scarron; il n'y a point de sujet indifférent, gai ou triste, sur lequel il n'ait répandu l'enjouement de son humeur. La mort du célèbre Voiture, un des plus beaux-esprits de ce temps-là, n'était point du tout un événement plaisant; cependant il n'y a personne qui ne rie de tout son cœur de la manière plaisante dont Scarron a parlé de cette mort.

Voici, dit-il, la relation véritable de tout ce qui s'est passé en l'autre monde, au combat des Parques et des poètes, au sujet de la mort de Voiture.

Parques, vous avez fait des vôtres,
Celui qui valait tous les autres,
Que j'avais moi-même élevé,
Vous me l'avez donc enlevé !
Vieilles gaupes, vieilles barbares,
Qui n'en voulez qu'aux hommes rares,
Et qui mettez dans l'univers
La stérilité des bons vers,
Vous avez fait mourir Voiture,
Cette adorable créature !
Voiture qui fut si parfait.
Et vous pensez avoir bien fait,
Et vous avez fait pis que pendre,
Et les muses vous devraient prendre,
Et venger dessus vous le tort
Que leur fait une telle mort.
Vous avez fait mourir Voiture,
Cette adorable créature !
Voiture qui me fut si cher;
L'avez-vous fait pour me fâcher ?
Vous ne me voulez pas répondre,
Vieilles que Dieu veuille confondre ?

Digitized by Google

Et vous souriez entre vous.
Ah ! vraiment à force de coups,
Et ce seront coups d'étrivières,
Je vous apprendrai, filandières,
Que je ne sais pas mieux harper
Que sur vieilles sans dents frapper.
Apollon ayant dit ces choses,
Très-dignes des Métamorphoses,
Il fit signe au cher Catullus,
Au bon Horace, à Tibullus,
A Marot son valet de chambre,
Puis leur mit à chacun un membre
Ou nerf de bœufs entre les mains;
Et leur dit : sans être inhumains,
Vous pouvez sur ces malfaisantes
Exercer vos dextres savantes,
Non pas en leur faisant rondeau,
Mais en déchiquetant leur peau.
Ça donc sous leurs cottes troussées
Que ces vieilles soient bien fessées
Et dessus le ventre et par-tout,
Enfin qu'on me les pousse à bout.
Les braves auteurs s'avancèrent,
Mais les Parques les repoussèrent :
Lachesis, d'un coup de fuseau,
Marqua Marot sur le museau :
Atropos, d'un coup de sa mule,
Donna grand soufflet à Catulle :
Cloton, d'un rouet à filer,
Fit bien Tibulle détaler :
Horace, qui craignait la touche,
Ne les attaqua que de bouche,
Et leur dit tout ce qu'il y a
Dans l'ode de Canidia.
Les Parques de ciseaux armées,
De ce bon succès animées,
Se ruèrent sur Apollon,
Et Cloton, de son violon,

Digitized by Google

Lui fit comme une bourguignotte.
Le bon Dieu lui troussa la cotte,
Et dessus ses fesses plaqua
Un grand coup qui bien fort claqua.
Les auteurs s'en mirent à rire.

Toute le reste de cette touchante élégie est d'un ton aussi triste.

Je vais dire une chose hasardée, mais dont l'expérience confirme la vérité tous les jours : Scarron est un auteur charmant, et unique dans son genre; mais il est tellement inimitable, que je ne conseillerais à personne de le prendre pour modèle; la raison en est, qu'il faudrait absolument avoir tout son génie pour pouvoir l'imiter avec succès. Un auteur nourri de la lecture de P. Corneille, de Racine, de Voltaire, pourra s'accoutumer peu à peu à penser noblement, à s'exprimer avec grâce et avec force, à peindre les passions et les sentimens; mais le goût de la bonne plaisanterie ne s'acquiert point par imitation; et rien n'est plus insupportable qu'un mauvais plaisant. Le danger seul attaché à la profession d'un diseur de bons mots, et la distance infiniment petite qui se trouve entre un rieur et un ridicule, devrait effrayer tout le monde.

On cherche les rieurs et moi je les évite *,
Cet art vaut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchans diseurs de bons mots.

* Dit la Fontaine.

Digitized by Google

Les épîtres de Rousseau en style marotique, sont parfaites dans ce genre; sur-tout le morceau de son épître à Marot, où il lui parle des ménagemens qu'il faut avoir pour les hypocrites et les faux dévots, est d'une délicatesse infinie.

Des gens dévots que j'estime et respecte
Ainsi que vous, je n'ai honni la secte
Qu'en général, sans aucun désigner;
Et fîtes mal de les égratigner,
Vous qui craignez, disez-vous, la bourrée;
Car ces menins de la Cour Æthérée
Sont tous doués d'un appétit strident
De se venger quand ils sentent la dent;
Et fussiez-vous un Saint plus angélique,
Plus éminent et plus apostolique
Que saint Thomas, s'ils en trouvent moyen,
Ils vous feront, le tout pour votre bien,
Comme autrefois au bon Savonarole,
Que pour le ciel la séraphique école
Fit griller vif en feu clair et vermeil,
Dont il mourut par faute d'appareil.

Le style simple est d'usage dans les comédies, dans les fables, dans les contes, dans les historiettes, et dans les conversations familières qui doivent être toujours assaisonnées d'un certain esprit et d'un certain sel qui en bannissent la sécheresse, la fadeur et la monotonie.

SECTION III.

Du Style tempéré.

Le style tempéré tient le milieu entre les deux précédens; il a plus de force et d'é-

Digitized by Google

lévation que le style simple, mais beaucoup moins que le style sublime : il emprunte de ce dernier la noblesse des pensées, la vivacité des images, et de l'autre une certaine douceur, un certain air de naïveté propre à persuader et à toucher. Ce style admet toute sorte de fleurs et d'ornemens; pensées nobles et délicates; expressions fleuries et harmonieuses; heureux tours de phrases; périodes nombreuses; peintures animées et vivantes; sentimens doux et tendres : c'est une belle rivière qui roule paisiblement ses ondes fortunées à l'ombre des plus riantes forêts, et dont le bruit agréable et flatteur charme les sens, enchante l'âme et la plonge dans ces douces rêveries, sources de plaisirs, d'ivresse et de volupté. Toutes les passions qui portent un caractère de douceur, sont du ressort de ce genre d'élocution; l'amitié vive et tendre; la compassion; la tristesse; la douleur; l'amour, non pas cet amour violent, allumé au flambeau des furies, épouvantable fléau que les noirs soupçons, la jalousie, la rage escortent sans cesse; mais un amour de sensibilité, d'affection, de tendresse, dont l'union des cœurs et la félicité sont les fruits délicieux.

Les fleurs ne veulent pas être prodiguées inconsidérément, mais répandues avec goût, sobriété, sagesse, et variété sur-tout.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité,

Digitized by Google

Les plus grandes beautés, les ornemens les plus pompeux lassent à la fin, quand la variété ne ranime point l'attention mourante du lecteur fatigué.

La réponse de Zaïre aux reproches de Nérestan est d'une grande douceur.

Arrête, mon cher frère ! arrête ! Connais-moi ;
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage ;
Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
Plus terrible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais et que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage :
Tu souffres, je le vois, je souffre davantage.
Je voudrais que du ciel le barbare secours
De mon sang dans mon cœur eût arrêté le cours.
Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
Ce pur sang des Chrétiens brûla pour Orosmane,
Le jour que de ta sœur Orosmane charmé....
Pardonnez-moi, Chrétiens ! Qui ne l'aurait aimé ?
Il faisait tout pour moi ; son cœur m'avait choisie ;
Je voyais sa fierté pour moi seule adoucie :
C'est lui qui des Chrétiens a ranimé l'espoir ;
C'est à lui que je dois le bonheur de te voir.
Pardonne ; ton courroux, mon père ; ma tendresse,
Mes sermens, mon devoir, mes remords, ma faiblesse,
Me servent de supplice ; et Zaïre en ce jour
Meurt de son repentir plus que de son amour.

Quelle tendresse dans ces sentimens d'Andromaque pour son fils !

Quoi, Céphise, j'irai voir expirer encor
Ce fils, ma seule joie et l'image d'Hector !
Ce fils que de sa flamme il me laissa pour gage !
Hélas ! il m'en souvient, le jour que son courage

Digitized by Google

Lui fit chercher Achille, ou plutôt le trépas,
Il demanda son fils et le prit dans ses bras.
Chère épouse, dit-il en essuyant mes larmes,
J'ignore quel succès le sort garde à mes armes;
Je te laisse mon fils pour gage de ma foi;
S'il me perd, je prétends qu'il me retrouve en toi:
Si d'un heureux hymen la mémoire t'est chère,
Montre au fils à quel point tu chérissais le père.
Et je puis voir répandre un sang si précieux!
Et je laisse avec lui périr tous ses aïeux!
Roi barbare! faut-il que mon crime l'entraîne?
Si je te hais, est-il coupable de ma haine?
T'a-t-il de tous les siens reproché le trépas?
S'est-il plaint à tes yeux des maux qu'il ne sent pas?
Et cependant, mon fils, tu meurs, si je n'arrête
Le fer que le cruel tient levé sur ta tête;
Je l'en puis détourner, et je t'y vais offrir!
Non, tu ne mourras point; je n'y puis consentir.

Quelle générosité dans les témoignages d'affection que donne Arsame à son barbare frère, époux de la charmante Zénobie, pour qui Arsame lui-même brûlait d'amour sans la connaître!

Lorsqu'il faut au devoir immoler sa tendresse,
Un cœur s'alarme peu du péril qui le presse;
Et ces momens si doux que vous me reprochez,
Coûtent bien cher aux cœurs que l'amour a touchés.
Je vois trop qu'il est temps que le mien y renonce;
Quoiqu'il en soit, du moins votre cœur me l'annonce;
Mais avant que la nuit vous éloigne de nous,
Permettez-moi, Seigneur, de me plaindre de vous.
A quoi dois-je imputer un discours qui me glace?
Qui peut d'un tel accueil m'attirer la disgrâce?
Ce jour même, ce jour, il me souvient qu'ici
Votre vive amitié ne parlait pas ainsi.

Digitized by Google

Ce rival* qu'avec soin on me peint inflexible,
N'est pas de mes rivaux, Seigneur, le plus terrible;
Et, malgré son courroux, il en est aujourd'hui,
Pour mes feux et pour moi, de plus cruels que lui.
Ce discours vous surprend; il n'est plus temps de feindre,
La nature en mon cœur ne peut plus se contraindre.
Ah! Seigneur, plût aux dieux qu'avec la même ardeur
Elle eût pu s'expliquer au fond de votre cœur!
On ne m'eût point ravi sous un cruel mystère
La douceur de connaître et d'embrasser mon frère.
Ne vous dérobez point à mes embrassemens:
Pourquoi troubler, Seigneur, de si tendres momens?
Ah! revenez à moi sous un front moins sévère,
Et ne m'accablez point d'une injuste colère.
Il est vrai, j'ai brûlé pour ses divins appas;
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne la connaissait pas.

Voici quelques extraits de la scène où Rhadamiste et Zénobie se reconnaissent, et qui est pleine de sentimens.

RHADAMISTE.

Par quel bonheur le ciel touché de mes regrets,
Me permet-il encor de revoir tant d'attraits?
Mais, hélas! se peut-il qu'à la Cour de mon père
Je trouve dans les fers une épouse si chère?
Dieux! n'ai-je pas assez gémi de mes forfaits,
Sans m'accabler encor de ces tristes objets?
O! de mon désespoir victime trop aimable,
Que tout ce que je vois rend votre époux coupable!
Quoi, vous versez des pleurs?

ZÉNOBIE.

Malheureuse! eh, comment
N'en répandrais-je pas dans ce fatal moment?
Ah, cruel! plût aux dieux que ta main ennemie
N'eût jamais attenté qu'aux jours de Zénobie!
Le cœur, à ton aspect, désarmé de courroux,

* Pharasmane, son père.

Digitized by Google

Je ferais mon bonheur de revoir mon époux ;
Et l'amour s'honorant de ta fureur jalouse,
Dans tes bras avec joie eût remis ton épouse.
Ne crois pas cependant, que pour toi sans pitié
Je puisse te revoir avec inimité.

RHADAMISTE.

. . . . . .

. . . . . .

Juste ciel ! se peut-il que des nœuds légitimes
Avec tant de vertu unissent tant de crimes ?
Que l'hymen associe au sort d'un furieux
Ce que de plus parfait firent naître les dieux ?
Quoi ! tu peux me revoir, sans que la mort d'un père,
Sans que mes cruautés, ni l'amour de mon frère,
Ce Prince, cet amant si grand, si généreux,
Te fassent détester un époux malheureux ?
Et je puis me flatter, qu'insensible à sa flamme,
Tu dédaignes les vœux du vertueux Arsame.
Que dis-je ? trop heureux que pour moi dans ce jour
Le devoir dans ton cœur me tienne lieu d'amour !

ZÉNOBIE.

Calme les vains soupçons dont ton âme est saisie,
Ou cache-m'en du moins l'indigne jalousie ;
Et souviens-toi qu'un cœur qui peut te pardonner,
Est un cœur que sans crime on ne peut soupçonner.

RHADAMISTE.

Pardonne, chère épouse, à mon amour funeste,
Pardonne des soupçons que tout mon cœur déteste.
Plus ton barbare époux est indigne de toi,
Moins tu dois t'offenser de son injuste effroi.
Rends-moi ton cœur, ta main, ma chère Zénobie,
Et daigne, dès ce jour, me suivre en Arménie ;
César m'en a fait roi : viens me voir désormais
A force de vertus effacer mes forfaits.

Digitized by Google

Les mouvemens d'inquiétude et de crainte qui saisissent le cœur de Junie lorsque Britannicus se sépare d'elle, pour voler à ce festin fatal où il devait être empoisonné par ordre de Néron; ces mouvemens, dis-je, sont peints avec une douceur et une délicatesse infinie.

JUNIE.

Mais Narcisse, Seigneur, ne vous trahit-il point ?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE.

Et que sais-je ? il y va, Seigneur, de votre vie.
Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit :
Je crains Néron ; je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.
Hélas ! si cette paix dont vous vous repaissez,
Couvrait contre vos jours quelques pièges dressés !
Si Néron irrité de notre intelligence,
Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance !
S'il préparait ses coups tandis que je vous vois,
Et si je vous parlais pour la dernière fois !
Ah, cher Prince !

Les sentimens d'Axiane pour Alexandre, renferment un éloge fin et délicat, d'autant plus flatteur qu'il est donné à regret, et par une main ennemie.

Ah, Seigneur ! puis-je ne les point voir,
Ces vertus dont l'éclat aigrit mon désespoir ?
N'ai-je pas vu partout la victoire modeste,

Digitized by Google

Perdre avec vous l'orgueil qui la rend si funeste ?
Ne vois-je pas le Scythe et le Perse abattus
Se plaire sous le joug et vanter vos vertus,
Et disputer enfin, par une aveugle envie,
A vos propres sujets le soin de votre vie ?
Mais que sert à ce cœur que vous persécutez,
De voir partout ailleurs adorer vos bontés ?
Pensez-vous que ma haine en soit moins violente,
Pour voir baiser partout la main qui me tourmente !
Tant de rois par vos soins vengés ou secourus,
Tant de peuples contens me rendent-ils Porus ?
Non, Seigneur, je vous hais d'autant plus qu'on vous aime,
D'autant plus qu'il me faut vous admirer moi-même ;
Que l'univers entier m'en impose la loi,
Et que personne enfin ne vous hait avec moi.

L'élégie de mademoiselle Deshoulières sur la mort de son amant, mérite, par la tendresse qui y règne et l'élégance avec laquelle elle est écrite, de trouver ici sa place.

Au milieu des plaisirs sur cet heureux rivage,
Mon cœur toujours chargé du poids de ses douleurs,
Se fait un ordinaire usage
De ses soupirs et de ses pleurs ;
Et je porte partout la chère et triste image
D'un amant dont la mort cause tous mes malheurs.

Du destin de Tircis à toute heure occupée,
Les plus touchans plaisirs sont pour moi sans appas ;
Je ne sens que le coup dont mon âme est frappée ;
Tout me peint en tous lieux l'horreur de son trépas :
Et quand à cette horreur ma raison échappée
Me conduit aux pieds des autels,
Pour offrir de mon cœur les déplaisirs mortels,
Hélas ! ce pieux sacrifice
Est tout à coup interrompu ;
J'accuse le ciel d'injustice :

Digitized by Google

Et pleine de la mort qui cause mon supplice,
Je ne vois que le prix du bien que j'ai perdu.

Dans ces cruels instans, à ma douleur fidèle,
Je n'entends plus la voix du Seigneur qui m'appelle;
Tout renouvelle mon tourment,
Et je sens ralentir mon zèle;
Ma passion reprend une force nouvelle,
Et mon cœur tout entier retourne à mon amant.
Lasse d'avoir trouvé la fortune inflexible;
J'attendrai sans frayeur ce moment si terrible,
Ce moment où du corps l'âme se désunit.
La mort de Tircis m'applanit
Ce chemin aux mortels si rude et si pénible.

Vous qui reconnaissez toujours
D'un être souverain l'éternelle sagesse;
Vous, hélas! que la grace accompagne sans cesse,
Et qui dans le repos voyez couler vos jours,
Joignez à la douleur qui m'agite et me presse,
De vos utiles vœux l'infaillible secours.

Voici quelques autres exemples, où il entre autant ou plus d'imagination que de sentimens; ils sont tirés des poésies de madame Deshoulières.

DAPHNIS.

Églogue à M. d'Aufridet.

Daphnis, le beau Daphnis, l'honneur de ces hameaux,
Qui, dans la tranquille Ausonie,
De Pan conduisait les troupeaux,
Accablé sur ces bords d'une peine infinie,
Négligeait ses moutons, brisait ses chalumeaux;
Ses charmes n'avaient plus leur éclat ordinaire.
L'enjoué Lisidor, dont le doux entretien

Digitized by Google

Si souvent avait su lui plaire,
Conduit par le hasard dans ce lieu solitaire,
Ne l'eût pas connu sans son chien.

STANCES.

Dans un charmant désert où les jeunes zéphyrs
Content mille douceurs à leur divine Flore,
Je forme d'innocens désirs,
En songeant au berger que j'aime et qui m'adore;
Et je rêve à tous les plaisirs
Que, s'il était ici, je goûterais encore.

Hélas! cent fois la nuit; hélas! cent fois le jour
Je m'imagine voir dans ce bois solitaire
Daphnis près d'expirer d'amour,
Me dire en soupirant : L'astre qui nous éclaire
Ne voit rien quand il fait son tour,
Qu'on doive préférer au bonheur de vous plaire.

MADRIGAL.

Qu'est devenu cet heureux temps,
Où le chant des oiseaux, les fleurs d'une prairie,
Et le soin de ma bergerie,
Me donnaient de si doux momens?
Cet heureux temps n'est plus; et je ne sais quel trouble
Fait que tous les plaisirs sont pour moi sans douceur.
J'ignore ce qui met ce trouble dans mon cœur;
Mais auprès d'Iris il redouble.

LES MOUTONS.

IDYLLE.

Hélas, petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs sans soucis, sans alarmes;
Aussitôt aimés qu'amoureux!
On ne vous force point à répandre des larmes;

Digitized by Google

Vous ne formez jamais d'inutiles désirs;
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature,
Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux,
Ce n'est pas un grand avantage;
Cette fière raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit,
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans,
Que sous l'autorité d'une telle chimère
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudrait-il pas mieux vivre comme vous faites,
Dans une douce oisiveté?
Ne vaudrait-il pas mieux être comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir sans tranquillité
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté?
Ces prétendus trésors dont on fait vanité
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels:
Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide;
Des choses d'ici-bas la fortune décide

Digitized by Google

Selon ses caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups.
Paissez, moutons, paissez sans règle et sans science :
Malgré la trompeuse apparence,
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

M. de Cambrai réussissait parfaitement dans ce style. Les adieux de Philoclès à sa chère grotte de l'île de Samos sont extrêmement tendres.

« Alors Philoclès ne résista plus, il se » prépara à partir; mais ce ne fut pas sans » regretter le désert où il avait passé tant » d'années. Hélas, disait-il, faut-il que je » vous quitte, ô aimable grotte où le som- » meil paisible venait toutes les nuits me » délasser des travaux du jour ! Ici les Par- » ques me filaient, au milieu de ma pau- » vreté, des jours d'or et de soie. Il se pros- » terna en pleurant pour adorer la Naïade » qui l'avait si long-temps désaltéré par son » onde claire, et les Nymphes qui habitaient » dans toutes les montagnes voisines ».

Le même Fénélon a chanté du ton le plus aimable les agrémens de la petite abbaye de Carenac, sur la Dordogne.

Solitude, où la rivière
Ne laisse entendre autre bruit
Que celui d'une onde claire,
Qui tombe, écume et s'enfuit;
Où deux îles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux,

Digitized by Google

Tout ce que le cœur désire :
Que ne puis-je sur ma lyre
Te chanter du chant des dieux ?

Une herbe tendre et fleurie
M'offre des lits de gazon ;
Une douce rêverie
Tient mes sens et ma raison :
A ce charme je me livre,
De ce nectar je m'enivre,
Et les dieux en sont jaloux.
De la Cour flatteurs mensonges,
Vous ressemblez à mes songes,
Trompeurs comme eux, mais moins doux !

A l'abri des noirs orages
Qui vont foudroyer les grands,
Je goûte sous ces feuillages
Un asyle en tous les temps.
Là, pour commencer à vivre,
Je puise seul et sans livre
La profonde vérité ;
Puis la fable avec l'histoire,
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

Je goûte, loin des alarmes,
Des Muses l'heureux loisir ;
Rien n'expose au bruit des armes
Mon silence et mon plaisir :
Mon cœur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aspire,
Qu'à chanter un si doux bien.
Loin, loin, trompeuse fortune,
Et toi, faveur importune,
Le monde entier ne m'est rien.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,

Digitized by Google

Cet heureux coin de la terre
Me plaît et rit à mes yeux.
Là, pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours;
Là, reposera ma cendre;
Là, Tircis viendra répandre
Les pleurs dûs à nos amours.

Quoique j'aie osé avancer que quiconque avait eu de l'éducation, devait savoir par cœur les fables de La Fontaine; cependant comme cette règle n'a peut-être que trop d'exceptions, je citerai ici une de ses fables un peu distinguée des autres par son style tendre, touchant, et aussi noble que simple. Elle est si belle, que je ne puis me résoudre à la laisser oublier à ceux qui l'ont déjà sue, ou ignorer à ceux qui ne la savent point encore.

PROGNÉ ET PHILOMÈLE.

FABLE.

Autrefois Progné l'hirondelle,
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantait la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue;
Je ne me souviens pas que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire!
Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui répartit; Eh quoi! cette musique

Digitized by Google

Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus qu'à quelque rustique?
Le désert est-il fait pour des talens si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles :
Aussi bien en voyant les bois
Sans cesse, il vous souvient que Térée autrefois,
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage,
Qui fait, lui dit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

Voici une petite ode d'un fameux poëte italien (l'abbé Métastasio), traduite en français par l'abbé Défontaines. Elle a pour titre, *la Liberté*, ou *la parfaite Indifférence*. En effet, je ne crois pas qu'il soit possible de représenter plus parfaitement le véritable état d'un cœur qui, après avoir ardemment aimé recouvre enfin sa liberté; mais qui dans l'instant même qu'il s'applaudit d'être sorti d'esclavage, laisse entrevoir qu'il pourrait encore y rentrer, s'il avait lieu d'espérer un traitement plus doux.

Le style de cette ode est d'une douceur et d'une noblesse qui se font sentir au cœur. Il n'y a pas une circonstance, pas un sentiment qui ne soit pris dans la nature.

I.

« Graces à tes tromperies, Nicé, je res-
» pire. Les dieux enfin ont eu pitié d'un
» malheureux : enfin mon âme se sent déli-

Digitized by Google

» vrée de ses liens. Pour cette fois, ma li-
» berté n'est pas un songe.

II.

» Mon ancienne ardeur est éteinte. Je
» suis si tranquille que chez moi l'amour
» ne trouve point de dépit pour se masquer.
» Quand on prononce ton nom, Nicé, je
» ne change plus de visage, et quand je te
» regarde, mon cœur n'est plus ému.

III.

» Je dors, et je dors sans te voir en songe.
» A mon réveil tu n'es plus le premier objet
» de ma pensée. Je m'éloigne de toi sans
» désir de te revoir : je te revois sans plaisir
» et sans peine.

IV.

» Je parle de tes charmes sans rien sentir.
» Je me rappelle tes injustices sans en être
» piqué. Tu t'approches de moi, sans que
» j'en sois confus. Je puis, même avec mon
» rival, m'entretenir de ta beauté.

V.

» Regarde-moi d'un œil fier et dédai-
» gneux, parle-moi avec un air de bonté
» et de douceur : l'un est l'autre m'est égal.
» Ta bouche n'a plus d'empire sur mes sens,
» tes yeux ne savent plus le chemin de mon
» cœur.

Digitized by Google

VI.

» Que je sois gai, que je sois triste, ma
» gaieté ou ma tristesse n'est plus ton ou-
» vrage. Les bois, les collines, les prairies
» me plaisent sans toi ; et je m'ennuie avec
» toi dans un ennuyeux séjour.

VII.

» Vois si je suis sincère. Tu me sembles
» encore belle, mais tu n'es plus pour moi
» une beauté sans pareille. Je vois même
» sur ton charmant visage (que le vrai ne
» t'offense point) quelques défauts, que je
» prenais pour des agrémens.

VIII.

» Quand je brisai ma chaîne (je l'avoue
» à ma honte), je crus sentir mon cœur se
» briser : je crus que j'allais mourir. Mais
» pour sortir d'esclavage, pour n'être plus
» maltraité, pour devenir maître de son
» sort, que ne souffre-t-on pas ?

IX.

» L'oiseau, pour se débarrasser des gluaux
» qui l'enchaînent, sacrifie quelques plu-
» mes ; il tarde peu à les recouvrer, et ins-
» truit par l'expérience, il ne tombe plus
» dans le piège.

Digitized by Google

X.

» Tu crois peut-être, Nicé, que je t'aime » encore, parce que je dis souvent que je » ne t'aime plus. Je parle, suivant cet ins- » tinct naturel, qui fait parler des dangers » qu'on a courus.

X I.

» Le guerrier raconte les actions péril- » leuses où il s'est trouvé : il se plaît à faire » voir ses cicatrices. L'esclave devenu libre » montre avec plaisir la chaîne barbare qu'il » a portée.

X I I.

» Je parle donc; mais ce n'est que pour » me satisfaire. Je parle, sans me soucier » que tu me croies, sans me soucier que tu » m'approuves, et sans m'informer si en » parlant de moi tu es tranquille.

X I I I.

» J'abandonne un cœur volage : tu perds » un cœur sincère. J'ignore qui de nous se » doit consoler le premier. Mais je sais que » Nicé ne trouvera jamais un amant aussi » fidèle, et qu'il est aisé de trouver une » maitresse aussi perfide ».

Quelle tendresse ! quelle douceur ! quelle délicatesse dans ces adieux touchans, où Ligdamis prémunit sa bergère contre les faux et dangereux attraits de la ville !

Digitized by Google

Vous allez donc quitter pour la première fois
De nos hameaux la demeure tranquille ?
Soyez quelques momens attentive à ma voix.
Climène, vous partez, vous allez à la ville;
Climène, il vous sera peut-être difficile
De retrouver du plaisir dans nos bois.
Là, d'illustres amans vous rendront leurs hommages,
Leur rang ou leur adresse à vous faire la cour,
Tout vous éblouira dans ce nouveau séjour.
Que deviendrai-je, hélas ! au fond de nos bocages,
Moi qui n'ai pour tous avantages,
Qu'une musette et mon amour ?

Ils vous mettront sans doute au-dessus de leurs belles;
Ils vous prodigueront un encens dangereux;
Leurs éloges sont doux, mais souvent infidèles;
Cependant vous viendrez à mépriser pour eux
Ces louanges si naturelles,
Que vous donnaient mes regards amoureux.

Tout ce qu'ils vous diront, je vous l'ai dit, Climène;
Mais ils vous le diront d'un air plus assuré,
Avec un art flatteur des bergers ignoré.
Moi, je ne vous l'ai dit qu'en trouble, qu'avec peine :
D'une voix craintive, incertaine,
Je l'ai dit, et j'ai soupiré.

N'allez pas quitter, pour leur plaire,
Les manières qu'on prend dans nos petits hameaux;
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère,
Ce timide embarras; enfin tous ces défauts
D'une jeune et simple bergère :
Rapportez-moi jusqu'à cet air sévère
Que vous avez pour moi comme pour mes rivaux.
Vous verrez à la ville un exemple contraire;
Mais de votre rigueur je ne veux vous défaire
Que par la pitié de mes maux.
J'ai vu la même ville où vous allez paraître;

Digitized by Google

Pour la belle Climène elle a vu mes langueurs :
Parmi tous les plaisirs qui flattaient tant de cœurs,
J'y regrettais notre séjour champêtre,
Et votre vue, et même vos rigueurs.

Non, je n'ai garde de prétendre
Que tout vous y semble ennuyeux :
Mais de quelque côté que vous tourniez les yeux,
Dites, et ne craignez jamais de vous méprendre ;
Et dites, s'il se peut d'une manière tendre :
C'est ici que l'on aime mieux
S'occuper de moi que de prendre
Tous les plaisirs de ces beaux lieux.

Cette éclogue est, selon moi, une des plus belles qu'ait produites

La muse brillante et fleurie
Du nouveau berger de Neustrie.

FONTENELLE.

SECTION IV.

Du Style laconique.

LE style laconique consiste ordinairement dans un trait court, précis, frappant, qui dit beaucoup en peu de mots. Ce n'est point un genre d'éloquence distingué des précédens. Il se rapporte toujours ou au style simple, ou au style tempéré, ou au style sublime, mais plus particulièrement au sublime qu'aux deux autres. En effet, il y a beaucoup de dignité et de noblesse dans cette économe et abondante précision,

Qui prodigue le sens et compte les paroles.

LA MOTTE.

Digitized by Google

Ce style a pris son nom des Laconiens ou Lacédémoniens, dont la gravité naturelle regardant comme superflus les ornemens du discours, s'accommodait fort de ces traits vifs et courts, qui en un seul mot exprimaient toutes leurs pensées.

L'ennemi les menaçant un jour avec beaucoup de hauteur et de prolixité tout ensemble, de porter le fer et le feu dans leur pays, ils lui firent réponse en un seul mot :

Philippe leur ayant fait demander quelque chose qui leur paraissait injuste, ils lui répondirent : *Non.*

Quelqu'un demandant à Diogène comment il pourrait se venger de ses ennemis. *En devenant homme de bien*, répondit-il.

Henri IV encourageant ses soldats avant la bataille d'Ivry, se contente de leur dire : *Enfans, je suis votre Roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi, donnons.*

Le même Henri IV aimait passionnément mademoiselle d'Entragues, et ne pouvait l'engager à rien de contraire à sa vertu. Un jour il lui dit plein d'impatience : Ne m'apprendrez-vous pas, mademoiselle, par où on peut aller dans votre chambre ? *Par l'église*, Sire, répondit mademoiselle d'Entragues.

La femme de Socrate se plaignant de ce qu'il était condamné injustement : *voudrais-tu*, lui dit-il, *que ce fût justement ?*

Denys le Tyran de Syracuse se piquait de

Digitized by Google

bien faire des vers, et ses courtisans ne contribuaient pas peu à le confirmer dans cette erreur. Philoxène, poëte grec, qui par malheur avait la vertu la plus odieuse aux tyrans, je veux dire, la sincérité, ne jugea pas à propos d'approuver quelques vers de ce Prince. Denys, indigné de cet affront prétendu, le fit enfermer dans les prisons que les Siciliens appelaient carrières. Quelque temps après, ne doutant pas que ce lieu ne lui eût épuré le goût, il le fit venir, et lui lut un poëme qu'il venait de composer. Philoxène, après l'avoir écouté patiemment, se lève, et dit d'un ton tranquille aux gardes qui l'environnaient : *Qu'on me remène aux carrières.*

Un Espagnol qui n'avait qu'un œil, étant dans la galerie d'un jeu de paume, eut l'autre œil crevé d'un coup de balle. Sans s'émouvoir, il ôta son chapeau à la compagnie, et ne fit que dire : *buenas noches*, c'est-à-dire, bon soir.

Un plaisant fit cette épitaphe à un Médecin :

Ci gît par qui les autres gisent.

Voici des exemples plus nobles et plus sublimes.

Dans une tragédie du grand Corneille, Nicomède conseille à Prusias, roi de Bithinie, de n'être ni mari ni père, c'est-à-dire, de n'avoir les faiblesses ni de l'un ni

Digitized by Google

de l'autre. Prusias lui demande ce qu'il doit donc être ; *roi*, lui répond Nicomède.

Dans l'Horace du même auteur, Julie qui n'avait vu que le commencement du combat des trois Romains contre les trois Albains, annonce au père des Horaces que les Curiaces sont victorieux, que deux de ses fils sont morts, et que le troisième se trouvant trop faible contre trois, a cherché son salut dans la fuite ; ce vieillard idolâtre de Rome, est insensible à la perte de ses fils, il s'indigne de la lâcheté de celui qui lui reste, et s'écrie avec transport :

Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

HORACE.

Qu'il mourût.

La noble et mâle assurance que Médée conserve au milieu des malheurs dont elle devrait être accablée, annonce un courage invincible et une fermeté d'ame inébranlable. Sa confidente lui dit :

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
Pour voir en quel état le sort vous a réduite :
Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :
Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moi.

Digitized by Google

Porus le plus brave et le plus vaillant des rois de l'Inde, obligé de céder à la fortune d'Alexandre qu'il avait balancée quelque temps par des prodiges de valeur, est amené vaincu et désarmé devant ce jeune héros. Mais loin de prendre un visage de suppliant, et d'user d'un langage conforme à l'état d'abaissement où il était réduit, il regarde Alexandre avec fierté, et même avec mépris, et ne lui fait entendre que des paroles menaçantes. Alexandre en est étonné, et lui dit :

Votre fierté, Porus, ne se peut abaisser;
Jusqu'au dernier soupir vous m'osez menacer;
En effet, ma victoire en doit être alarmée;
Votre nom peut encor plus que toute une armée :
Je m'en dois garantir. Parlez donc; dites-moi :
Comment prétendez-vous que je vous traite !

PORUS.

En roi.

Voici une fière et courte réponse de Brutus à César.

CÉSAR.

Ah ! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée;
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine ?
Ah ! sous un joug de fer il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

Digitized by Google

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

La précision des réponses de Thyeste à son barbare frère dont il craint d'être reconnu, a, selon moi, je ne sais quoi de fier, de noble et de grand.

ATRÉE.

Etranger malheureux, que le sort en courroux,
Lassé de te poursuivre, a jeté parmi nous !
Quel est ton rang, ton nom? Quels humains t'ont vu naître?

THYESTE.

Les Thraces.

ATRÉE.

Et ton nom ?

THYESTE.

Pourriez-vous le connaître ?

Philoclète.

ATRÉE.

Ton rang ?

THYESTE.

Noble, sans dignité ;
Et toujours le jouet du destin irrité.

ATRÉE.

Où s'adressaient tes pas ? et de quelle contrée
Revenait ce vaisseau brisé près de l'Œubée ?

THYESTE.

De Sestos ; et j'allais à Delphes, etc.

Les peuples de l'Asie avaient un goût tout différent de celui des Lacédémoniens. Ils excellaient à dire des riens pompeux

Digitized by Google

enchâssés dans un long cercle de paroles inutiles. Combien de Français sont asiatiques en ce point !

Il n'est pas aussi aisé qu'on le pense d'être court. La précision demande du temps, des soins ; une application au travail dont tout le monde n'est pas capable. Le cardinal du Perron parlant d'une réponse de Coëffetau, dit fort bien : *Il l'aurait fait plus courte, s'il avait eu plus de temps.* Un des plus profonds et des plus vastes génies que la France ait produit, dit aussi à la fin d'une de ses lettres : *Je n'ai fait celle-ci plus longue, que parce qne je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte ;* et un excellent journaliste, qui joint à une variété infinie de connaissances l'heureux talent d'écrire avec une pureté et une délicatesse qui charme tous ses lecteurs, vient de dire, à l'occasion d'une traduction un peu longue : *Le Traducteur n'a pas sans doute été le maître de de son temps, puisqu'il n'a pas eu celui d'être court.*

Il serait difficile de déterminer l'usage de ce style. On ne trouve pas toujours l'occasion d'exprimer tant de choses en si peu de mots. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'en général il doit régner dans tous les discours un certain laconisme, qui consiste à retrancher toutes superfluités, et à se servir de termes expressifs. On dit toujours mal en beaucoup de paroles ce qu'on peut dire fort bien en peu.

Digitized by Google

SECTION V.

Des défauts du Style.

L'ESPRIT humain même, dans ceux où il brille davantage, n'a que des lumières extrêmement faibles et renfermées dans des bornes très-étroites. Rarement il se trouve joint à un goût sûr, à une raison solide, à un discernement délicat et judicieux, qui seul peut perfectionner ses productions. Faut-il donc s'étonner de voir tous les jours tant d'erreurs légèrement adoptées, tant d'abus où l'on se plonge tête baissée, surtout en matière d'éloquence? L'homme est naturellement amateur du beau et du vrai, mais il se trompe souvent dans le choix. Sa passion violente pour ces deux objets si aimables, lui fait souvent prendre le change. Il se laisse éblouir par des apparences trompeuses. Le faux brillant lui paraît une véritable beauté. Il l'admire dans la lecture, il l'imite dans la composition; et telle est la source funeste de la plupart des vices dont plusieurs auteurs infectent leur style. Tel veut marcher sur les pas d'un Bossuet, d'un Corneille, d'un Rousseau, et franchir comme eux la noble carrière du sublime, qui prenant mal l'esprit de ces grands modèles, ou n'ayant pas reçu de la nature ce génie qu'elle seule peut donner, s'abandonne à un fatras pompeux de paroles stériles, à une folle en-

Digitized by Google

flure de pensées extravagantes; c'est la grenouille qui veut égaler le bœuf, et qui crève à force de s'enfler. Cet autre prend une route différente, il veut être enjoué, badin, amusant, il veut retracer l'ingénieuse simplicité d'un La Fontaine, d'un Scarron; mais c'est un bouffon qui n'a que des plaisanteries basses, triviales, grossières, et qui parle le vrai langage des halles; c'est l'âne pesant et massif qui veut imiter la gentillesse du petit chien. Celui-ci se pique de doux sentimens; il veut inspirer la tendresse, c'est un doucereux, dont le style insipide n'inspire que du dégoût; celui-là veut être grave, sérieux, concis; et c'est un lourd pédant qui ennuie. Je ne finirais pas si je voulais nombrer tous les travers dans lesquels tombe un auteur sans goût; je ne m'attacherai qu'aux principaux dont je donnerai même des exemples, afin qu'en les connaissant, on puisse les éviter.

Le sublime outré dégénère ordinairement en enflure; et qui ne la craindra, quand le grand Malherbe lui-même, le père de la poésie française, n'a pu s'en garantir? Ce qu'il dit des larmes de saint Pierre, est un tissu d'exagérations insensées.

C'est alors que ses cris en tonnerre s'éclatent;
Ses soupirs se font vents, que les chênes combattent;
Et ses pleurs, qui tantôt descendaient mollement,
Ressemblent un torrent, qui des hautes montagnes
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Digitized by Google

Les Espagnols sont sujets à ce défaut. Lope de Vegues, un de leurs plus célèbres poëtes, fit deux vers latins sur la pompe funèbre de Charles-Quint, dont voici le sens.

« Mettez pour tombeau le monde, pour » chapelle ardente le ciel, pour torches les » étoiles, pour larmes les mers. »

Cet appareil funéraire est trop vaste pour être beau.

Gracian, un autre de leurs beaux esprits, ne fait pas difficulté de dire que le cœur d'Alexandre est un « Archicœur, dans un » coin duquel tout le monde est si à l'aise, » qu'il y reste de la place pour six autres. »

On peut voir dans le Traité des Études de Rollin, et dans la manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit du P. Bouhours, les louanges impertinentes que donnent à Alexandre ces déclamateurs latins dont Sénèque le père rapporte les sentimens.

Voici un chef-d'œuvre d'extravagance dans les titres fastueux que se donne un grand-seigneur Mahométan.

« Soliman, par la grâce de Dieu et de » Mahomet, fleur de courtoisie, muscade » de consolation, rose de délices, fruit de » plaisir, tulipe d'admiration. »

L'enthousiasme forçant les barrières prescrites par la raison, mène souvent au galimatias. Malherbe peut encore en fournir un exemple.

Digitized by Google

Ce n'est pas en mes vers, qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laissée ingratement en un bord solitaire,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire,
Une fidèle preuve à l'infidélité.

Malheur à qui entend ces deux derniers vers.

A force de vouloir être tendre, il est à craindre qu'on ne donne dans la fadeur et l'insipidité. Voici un morceau dans la tragédie de Bérénice que je n'en crois pas exempt.

TITUS *à Bérénice.*

. . . . . Hélas ! Que vous me déchirez !

BÉNÉNICE.

Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez !

TITUS.

Oui, madame, il est vrai ; je pleure, je soupire,
Je frémis, etc.

Le grand Racine s'est un peu oublié dans ces vers. Après tout, le divin Homère s'endort quelquefois.

Le style simple couvre aussi de funestes écueils. On veut être plaisant, on veut dire des bons mots ; le pas est glissant, on tombe dans le bouffon et dans le bas comique, charme de la populace, aux yeux de qui tout est beau, excepté le beau même. La comédie des Fourberies de Scapin est dans ce genre ; mais l'auteur a voulu faire quelque chose pour le peuple.

Digitized by Google

L'épigramme de Saint-Amand sur l'incendie du palais, finit par une pointe extrêmement plate.

Certes, l'on vit un triste jeu,
Quand à Paris dame justice
Se mit le palais tout en feu
Pour avoir mangé trop d'épice.

Le ridicule de ces sortes d'exemples est plus aisé à sentir qu'à éviter. On ne saurait trop apporter de soins pour s'en préserver et pour se prémunir de bonne heure contre la dangereuse tentation de dire des bons mots dans un siècle où le malheureux goût de pointes, de quolibets et de turlupinades, n'est peut-être encore que trop à la mode.

CHAPITRE V.

Des trois genres d'Éloquence.

L'ARTICLE que je vais traiter n'a rapport avec les styles, qu'autant qu'il en fait voir l'usage. Il s'agit ici des grands discours, des discours vraiment oratoires, comme des harangues, des plaidoyers, des panégyriques, etc. que les rhéteurs réduisent à trois genres : le genre judiciaire, le genre délibératif et le genre démonstratif ou théorique. Il est bon d'avoir une notion de ces trois genres, où sont compris les principaux sujets sur lesquels la rhétorique s'exerce : cet

Digitized by Google

article pourrait bien avoir l'inconvénient des lieux oratoires, c'est-à-dire, de n'être pas fort amusant, mais il est utile : et d'ailleurs qu'importe que le précepte soit par lui-même un peu sauvage, pourvu qu'il soit court, et que ce qu'il a de désagréable soit corrigé par la beauté des exemples.

SECTION PREMIÈRE.

Du genre judiciaire.

Ce sont les plaidoyers et les disputes qui composent ce genre, et c'est particulièrement dans ces discours où on a un juge à ménager, qu'il faut mettre en œuvre toutes ces parties d'oraison, dont on a parlé dans le second livre de la disposition. Nous avons eu et nous avons encore plusieurs habiles avocats qui peuvent nous servir de modèles dans ce genre.

Notre illustre Corneille, à ce qu'il paraît, eût excellé dans la plaidoirie, si son génie éclatant ne se fût tourné du côté de la poésie dramatique, dont il a été véritablement le père parmi nous. On trouve dans ses sublimes tragédies, plusieurs causes très-éloquemment plaidées; mais comme la passion domine dans le tragique, l'énergie et la vivacité y tiennent lieu souvent de ces proportions, de cette régularité, de cette symétrie que les orateurs de sang froid mettent avec art dans leurs discours. Rien n'est plus

Digitized by Google

éloquent que cet endroit du Cid, où Chimène éplorée se jette aux pieds du roi de Castille, et lui demande vengeance de la mort du comte de Gormas son père, que don Rodrigue venait de tuer en duel. (Ce comte de Gormas, comme on sait, avait donné un soufflet au vieux don Diegue, père de Rodrigue.)

Genre judiciaire.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort; mes yeux ont vu son sang
Couler à gros bouillons de son généreux flanc :
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre.
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai couru sur le lieu sans force et sans couleur;
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire; la voix me manque à ce récit funeste;
Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.
. . . . . .
. . . . . Je l'ai trouvé sans vie;
Son flanc était ouvert, et pour mieux m'émouvoir,
Son sang sur la poussière écrivait mon devoir;
Ou plutôt sa valeur en cet état réduite,
Me parlait par sa plaie, et hâtait ma poursuite;
Et pour se faire entendre au plus juste des rois,
Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.
Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
Règne devant vos yeux une telle licence;
Que les plus valeureux, avec impunité,
Soient exposés aux coups de la témérité;

Digitized by Google

Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
Se baigne dans leur sang, et brave leur mémoire.
Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir,
Eteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
Plus pour votre intérêt, que pour mon allégeance.
Vous perdez en la mort d'un homme de son rang;
Vengez-la par une autre, et le sang par le sang.
Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
Mais à votre grandeur, mais à votre personne;
Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'État
Tout ce qu'enorgueillit un si grand attentat.

Voici la réponse de don Diegue qui plaidait pour son fils.

Qu'on est digne d'envie
Lorsqu'en perdant la force, on perd aussi la vie!
Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
Au bout de leur carrière, un destin malheureux!
Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
Recevoir un affront, et demeurer vaincu.
Ce que n'a pu jamais combat, siége, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Aragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre Cour l'a fait presqu'à vos yeux,
Jaloux de votre choix, et fier de l'avantage
Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.
Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,
Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
Digne de son pays, et digne de son roi;
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte;
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage et du ressentiment,

Digitized by Google

Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Du crime glorieux qui cause nos débats,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait, si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

Dans une autre tragédie, Horace, après avoir fait triompher Rome d'Albe par la défaite des Curiaces, tue sa propre sœur dans un transport de colère, parce qu'elle témoignait trop de regret de la mort d'un des Curiaces son amant, et que dans sa douleur elle s'emportait jusqu'à faire des imprécations contre Rome. Valère, un autre amant de sa sœur, voulant venger cette mort, se porte pour accusateur d'Horace devant Tullus Hostilius, roi de Rome. Voici son plaidoyer.

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois
Dépose sa justice et la force des lois,
Et que l'État demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
Souffrez. . . . . .

Digitized by Google

Le vieil Horace, père de l'accusé, l'interrompt tout d'un coup, et s'écrie :

Quoi ! qu'on envoie un vainqueur au supplice !

Cette brusque repartie si naturelle à un père dans une pareille circonstance, vaut toute seule un plaidoyer; nous verrons cependant par la suite la réponse de ce vieillard.

VALÈRE *continue :*

Souffrez donc, ô grand Roi ! le plus juste des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
Non que nos cœurs jaloux, de ses honneurs s'irritent;
S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits les méritent;
Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer;
Nous sommes tous encor près d'y contribuer.
Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.
Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
Si vous voulez régner, le reste des Romains;
Il y va de la perte ou du salut du reste.
La guerre avait un cours si sanglant, si funeste,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins,
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs
Dans le bonheur public à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?

Digitized by Google

Faisant triompher Rome, il se l'est asservie;
Il a sur nous un droit et de mort et de vie;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup est indigne d'un homme;
Je pourrais demander qu'on mît devant vos yeux
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frère si cruel rejaillir au visage;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir;
Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir :
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice;
Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocens,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine;
Ne le considérez qu'en objet de leur haine;
Et croyez avec nous qu'en tous ces trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,
Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,
Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu, Rome a vu le premier parricide;
La suite en est à craindre, et la haine des cieux.
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

Il est aisé de distinguer dans ce discours de Valère l'exorde, la confirmation et la péroraison; il y avait plus de désordre apparent dans ceux de Chimène et de don Diegue, parce qu'il y avait plus de passion; mais ce désordre même n'était qu'un ordre plus caché.

Quoi qu'il en soit, Horace, Sabine son

Digitized by Google

épouse, et le vieil Horace son père, répondent diversement à l'accusation de Valère. Horace ne s'avoue coupable qu'autant que le Roi l'aura jugé tel; il se soumet à sa justice et consent à mourir, si c'est sa volonté. Cette manière de se défendre n'est pas la plus maladroite.

Sabine conjure le Roi de la prendre pour victime au lieu de son époux. Le vieil Horace est le seul qui allègue de bons moyens de défense : Voici ces trois discours.

Après que Valère a parlé, Tullus dit :

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?
Vous savez l'action, vous la venez d'entendre ;
Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi !
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son Prince il paraît condamnable.
C'est un crime envers lui de vouloir s'excuser;
Notre sang est son bien, il en peut disposer;
Et c'est à nous de croire alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis près d'obéir ;
D'autres aiment la vie, et je la dois haïr ;
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
Qu'en amant de la sœur il accuse le frère :
Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui;
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par-là cherche son assurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui, pour flétrir ma gloire; et moi, pour la sauver.

Digitized by Google

Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entière ;
Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,
Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.
Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce,
S'attache à son effet pour juger de sa force ;
Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours.
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal son attente :
Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux ;
Il n'examine point si lors on pouvait mieux,
Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre, et la vertu pareille.
Son injustice accable, et détruit les grands noms ;
L'honneur des premiers faits se perd par les seconds :
Et quand la renommée a passé l'ordinaire,
Si l'on ne veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras,
Votre Majesté, Sire, a vu mes trois combats ;
Il est bien mal aisé qu'un pareil les seconde,
Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de si grands coups,
Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ;
Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,
La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire ;
Encor la fallait-il sitôt que j'eus vaincu,
Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
Un homme tel que moi voit sa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie :
Et ma main aurait su déjà m'en garantir ;
Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir.
Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre.
C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers ;
Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers.
Que votre Majesté désormais m'en dispense :
Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,

Digitized by Google

Permettez, ô grand Roi ! que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

Sabine aussitôt arrive, et s'adressant au Roi, lui dit :

SIRE, écoutez Sabine, et voyez dans son ame
Les douleurs d'une sœur, et celles d'une femme,
Qui toute désolée, à vos sacrés genoux
Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable au bras de la justice ;
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
Et punissez en moi ce noble criminel ;
De mon sang malheureux expiez tout son crime :
Vous ne changerez point pour cela de victime ;
Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
Mais en sacrifier la plus chère moitié.
Les nœuds de l'hyménée et son amour extrême
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même ;
Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui ;
La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera sa peine, et finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée !
Et quelle impiété de haïr un époux
Pour avoir bien servi les siens, l'État et vous !
Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !
N'aimer pas un mari qui finit nos misères !
Sire, délivrez-moi par un heureux trépas
Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas ;
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande :
Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
Si je puis de sa honte affranchir mon époux ;

Digitized by Google

Si je puis par mon sang apaiser la colère
Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère,
Satisfaire en mourant aux mânes de sa sœur,
Et conserver à Rome un si bon défenseur.

Le vieil Horace enfin prend la parole :

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
Mes enfans avec lui conspirent contre un père ;
Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
Contre si peu de sang qui reste en ma maison.
Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires
Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
Va plutôt consulter leurs mânes généreux :
Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux.
Puisque le ciel voulait qu'elle fut asservie,
Si quelque sentiment demeure après la vie,
Ce malheur semble moindre, et moins rudes ses coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous.
Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.
Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :
Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
Et la louange est due, au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'État un malheur infini,
C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
Le seul amour de Rome a sa main animée ;
Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire ? il l'est, et ce bras paternel
L'aurait déjà puni s'il était criminel.
J'aurais su mieux user de l'entière puissance
Que me donnent sur lui les droits de la naissance :
J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang

Digitized by Google

A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
C'est dont je ne veux point de témoin que Valère ;
Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,
Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat
Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.
Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille ?
Et par quelle raison dans son juste trépas
Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?
On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres ;
Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
Qui ne nous touche point, ne nous fait point rougir.
Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace ;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchans sous la main d'un bourreau ?
Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
Sans qui Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
Dis, Valère, dis-nous si tu veux qu'il périsse,
Où tu penses choisir un lieu pour son supplice :
Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
Font retentir encor du bruit de ses exploits ?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encore du sang des Curiaces ?
Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
Témoin de sa vaillance, et de notre bonheur ?
Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire ;
Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
Qui veut d'un si beau sang souiller un si beau jour.
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,

Digitized by Google

Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.
Vous les préviendrez, Sire, et par un juste arrêt
Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt;
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire;
Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :
Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfans;
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle;
Il m'en reste encore un, conservez-le pour elle.
N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui,
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.
Horace, ne crois pas que le peuple stupide
Soit le maître absolu d'un renom bien solide.
Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit;
Mais un moment l'élève, un moment le détruit,
Et ce qu'il contribue à notre renommée,
Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ses moindres effets;
C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire;
Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illustre, fameux;
Bien que l'occasion moins haute et moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
Ne hais donc plus la vie; et du moins vis pour moi,
Et pour servir encor ton pays et ton roi.
Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche;
Et Rome toute entière a parlé par ma bouche.

Ces plaidoyers, quoique remplis d'idées nobles, brillantes, et sublimes, font un assez mauvais effet dans cette tragédie où ils sont fort mal enchâssés. Il faut les en détacher, comme je viens de faire, et les contempler en particulier, pour jouir de toutes leurs beautés.

Digitized by Google

Ces beautés sont offusquées par quelques défauts. Corneille s'élève quelquefois si haut, qu'il est obligé de tomber; et ses chutes sont terribles. Voici, par exemple, deux vers qui, placés à côté l'un de l'autre, sont insupportables.

N'ôtez pas à ses murs un si puissant appui,
Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.

Le premier de ces deux vers est beau, mais l'autre est faible, misérable et burlesque; il me semble que j'entends le maître de trictrac dans le Joueur, dire à Géronte:

Mon nom est Tout-à-Bas, vicomte de la Caze,
Et votre serviteur, pour terminer ma phrase.

Horace a bien apostrophé Sabine et Valère sans permission; pourquoi faut-il qu'il la demande pour apostropher son fils? Il pouvait fort bien le faire sans le dire.

On trouve aussi dans tous ces discours, de vieilles expressions et des inversions vicieuses, dont l'oreille est choquée; mais il faut se souvenir qu'il y a plus de cent ans que Corneille écrivait tout ceci.

Quoi qu'il en soit, il serait à désirer que tous nos orateurs fussent aussi éloquens en prose que Corneille l'était en vers.

Les petites disputes qui s'élèvent tous les jours dans les conversations, sont des espèces de plaidoyers pour et contre. Quand ce ne sont que de légères agaceries assaisonnées

Digitized by Google

de beaucoup de sel, et qui ne dégénèrent point en querelles, rien n'est plus aimable : c'est un préservatif assuré contre la langueur et l'ennui, où l'uniformité continuelle de sentimens pourrait faire tomber la conversation ; mais il y a des personnes (je dis même des personnes d'esprit) qui ont contracté je ne sais comment la ridicule habitude de ne pouvoir parler sans disputer. Leurs contestations toujours pieusement échauffées ne manquent pas de rouler sur des matières théologiques, précisement parce que ce sont les plus respectables, et qu'il faudrait, je crois, se contenter de les adorer en silence, quand on n'est point obligé par état à les enseigner. Ce défaut est insupportable, mais il n'est que trop commun ; et je suis surpris que l'éducation qui a tant de force ne suffisent pas pour le détruire. Sur quelque matière que ce soit, disputer avec âpreté est une extravagance pédantesque. Madame de Sévigné disait que cela rendait l'esprit d'une rudesse et d'une contrariété insupportable : aussi remarque-t-on dans les personnes dont je parle, une certaine inflexibilité de caractère digne plutôt d'un Caton d'Utique ou d'un Brutus, que des mœurs et de la politesse françaises. Et malheur à quiconque voudrait employer sa médiation pour terminer les vains débats de ces ennemis qui ne veulent point d'accommodement. Il jouerait encore un plus

Digitized by Google

sot personnage que les parties belligérantes. A ce propos, voici une petite histoire fort agréable, racontée par Saint-Evremont.

« La dispute vint sur le sujet de la reine » de Suède, qu'on louait de la connaissance » qu'elle a de tant de choses. Tout d'un » coup le Commandeur se leva, et ôtant » son chapeau d'un air tout particulier : » *Messieurs*, dit-il, *si la reine de Suède n'a-* » *vait su que les coutumes de son pays, elle* » *y serait encore : pour avoir appris notre* » *langue et nos manières, pour s'être mise* » *en état de réussir huit jours en France,* » *elle a perdu son royaume. Voilà ce qu'ont* » *produit sa science et ses belles lumières* » *que vous nous vantez.*

» Bautru voyant choquer la reine de » Suède qu'il estime tant, et les belles-let- » tres qui lui sont si chères, perdit toute » considération; et commençant par un ser- » ment, il faut être bien injuste, reprit-il, » d'imputer à la reine de Suède comme un » crime la plus belle action de sa vie. Je » ne m'étonne point de votre aversion pour » les sciences : ce n'est pas d'aujourd'hui » que vous les avez méprisées. Si vous aviez » lu les histoires les plus communes, vous » sauriez que sa conduite n'est pas sans » exemple. Charles-Quint n'a pas été moins » admirable par la renonciation de ses » États, que par ses conquêtes : Dioclétien » n'a-t-il pas quitté l'Empire, et Sylla le

Digitized by Google

» pouvoir souverain ? Mais toutes ces choses
» sont inconnues, et c'est folie de disputer
» avec un ignorant. Au reste, où me trou-
» verez-vous un homme extraordinaire qui
» n'ait eu des lumières et des connaissances
» acquises ?

» A commencer par M. le Prince, il alla
» jusqu'à César, de César au grand Alexan-
» dre : et l'affaire eût été plus loin, si le
» Commandeur ne l'eût interrompu avec
» tant d'impétuosité, qu'il fut contraint de
» se taire. Vous nous en contez bien, dit-il,
» avec votre César et votre Alexandre. Je
» ne sais s'ils étaient savans ou ignorans,
» il ne m'importe guère; mais je sais que
» de mon temps, on ne faisait étudier les
» gentilshommes que pour être d'église ;
» encore se contentaient-ils le plus souvent
» du latin de leur bréviaire. Ceux qu'on
» destinait à la Cour ou à l'armée, allaient
» honnêtement à l'académie. Ils apprenaient
» à monter à cheval, à danser, à faire des
» armes, à jouer du luth, à voltiger, un
» peu de mathématiques, et c'était tout :
» vous aviez en France mille beaux gendar-
» mes, galans hommes. C'est ainsi que se
» formaient les Thermes et les Bellegardes.
» Du latin ! de mon temps, du latin ! un
» gentilhomme en eût été déshonoré. Je
» connais les grandes qualités de M. le
» Prince, et suis son serviteur : mais je vous
» dirai que le dernier connétable de Mont-

Digitized by Google

» morency a su maintenir son crédit dans
» les provinces, et sa considération à la
» Cour sans savoir lire. Peu de latin, vous
» dis-je, et de bon français.

» Il fut avantageux au Commandeur que
» le bon homme eût la goutte; autrement
» il eût vengé le latin par quelque chose
» de plus pressant que la colère et les injures. La contestation s'échauffa tout de
» nouveau : celui-ci résolu de mourir sur
» son opinion, celui-là soutenant le parti de
» l'ignorance avec beaucoup d'honneur et
» de fermeté.

» Tel était l'état de la dispute, quand un
» prélat charitable voulut accommoder le
» différent, ravi de trouver une si belle occasion de faire paraître son savoir et son
» esprit. Il toussa trois fois avec méthode,
» se tournant vers le Docteur; trois fois il
» sourit en homme du monde à notre agréable ignorant, et lorsqu'il crut avoir assez
» bien composé sa contenance, il parla de
» cette sorte :

» Je vous dirai, Messieurs, je vous dirai
» que la science fortifie la beauté du naturel, et que l'agrément et la facilité de
» l'esprit donnent des grâces à l'érudition.
» Le génie seul sans règle et sans art, est
» comme un torrent qui se précipite avec
» impétuosité. La science sans naturel ressemble à ces campagnes sèches et arides,
» qui sont désagréables à la vue. Or, Mes-

Digitized by Google

» sieurs, il est question de concilier ce que
» vous avez divisé mal-à-propos, de rétablir
» l'union où vous avez jeté le divorce. La
» science n'est autre chose qu'une parfaite
» connaissance : l'art n'est rien qu'une règle
» qui conduit le naturel. Est-ce, Monsieur
» (s'adressant au Commandeur), que vous
» voulez ignorer les choses dont vous par-
» lez, et faire vanité d'un naturel qui se dé-
» règle, qui s'éloigne de la perfection ? Et
» vous, M. de Bautru, renoncez-vous à la
» beauté naturelle de l'esprit, pour vous
» rendre esclave de préceptes importuns,
» et de connaissances empruntées ? Il faut
» finir la conversation, reprit brusquement
» le Commandeur : j'aime encore mieux sa
» science et son latin, que le grand discours
» que vous nous faites.

» Le bon homme qui n'était pas irrécon-
» ciliable, s'adoucit aussitôt, et pour rendre
» la pareille au Commandeur, il préféra
» son ignorance agréable aux paroles ma-
» gnifiques du Prélat. Pour le Prélat, il se
» retira avec un grand mépris de tous les
» deux, et une grande satisfaction de lui-
» même. »

SECTION II.

Du genre délibératif.

Dans le genre délibératif, il s'agit de prendre parti sur une affaire importante ; chacun déclare son sentiment, et expose

Digitized by Google

les motifs sur lesquels il est appuyé. C'est une éloquence mâle et robuste qui convient à ce genre; point de colifichets, point de badinage, point de jeux de mots, point d'antithèses, point de ces petits traits brillans qu'on appelle simplement de l'esprit. Quand le célèbre Démosthènes engageait les Athéniens à défendre leur liberté contre Philippe, roi de Macédoine; son éloquence était un foudre et un torrent, il entraînait tous les esprits et les enflammait d'une ardeur guerrière; aussi Philippe disait-il : *Je ne crains point les Athéniens, je ne crains que Démosthènes*. M. de Toureil, qui en traduisant cet excellent Orateur, a voulu relever sa simplicité par quelques ornemens, lisant un jour dans l'académie quelques endroits de sa traduction, Racine tout d'un coup s'écria : *Ah ! le bourreau ! ne va-t-il pas donner de l'esprit à Démosthènes ?*

Voici des exemples.

Dans le Paradis perdu, les anges rebelles précipités dans les abîmes infernaux par le foudre du Dieu vengeur, délibèrent s'ils recommenceront la guerre, ou s'ils resteront pour jamais enfermés dans cette affreuse prison. Satan, leur général, propose simplement l'affaire dans le Conseil, et recueille leurs avis.

Le premier après lui, Moloch, le sceptre en main, se leva : Moloch le plus violent et le plus furieux des esprits qui combattirent

Digitized by Google

dans les plaines de l'Empirée. Le désespoir augmentait encore sa férocité naturelle. Il avait l'audace de se soutenir égal au Tout-Puissant; et plutôt que de fléchir, il aimait mieux cesser d'être.

Son discours est plein de fureur et d'emportement : nous en avons vu le début dans l'article de l'exorde brusque; il ne propose pas moins que d'aller relancer le Tout-Puissant jusque dans le Ciel.

« Mais, dira-t-on, la route est inaccessi-
» ble, comment aller d'un plein vol assaillir
» un ennemi si élevé ? Considérez donc, si
» le breuvage assoupissant de ce lac d'oubli
» ne vous tient point encore engourdis, que
» de notre propre mouvement nous mon-
» tons vers notre siège natal. La descente
» est contraire à notre nature. Eh quoi !
» quand le fier ennemi poursuivait notre
» armée rompue à travers l'abîme, ne sen-
» tiez-vous pas quels efforts il nous fallait
» faire pour descendre, malgré l'impulsion
» que nous avions reçue ? Il nous est donc
» facile de nous relever. On craint l'événe-
» ment; si nous nous attaquons de nouveau
» à un plus fort que nous, sa colère pourrait
» augmenter nos malheurs. Est-il donc en-
» core quelque chose à craindre dans les
» enfers ? Quoi de plus désolant, que de se
» voir à jamais privés de la béatitude; que
» de gémir sans cesse dans ce gouffre abo-
» minable, livrés en proie à un feu qui ne

Digitized by Google

» s'éteint point, toujours dans l'attente de
» l'heure fatale où les chaînes de l'enfer
» nous entraîneront aux tourmens ? De plus
» grands châtimens seraient au-dessus de
» toute force créée, ils nous anéantiraient.
» Qu'avons-nous donc à redouter ? Pour-
» quoi craindre d'irriter la colère de notre
» ennemi ? Qu'elle s'enflamme à son plus
» haut point, elle nous consumera entière-
» ment, et la mort est préférable à une
» éternelle misère ; ou si notre substance
» divine est immortelle, nous aurons tou-
» jours la consolation de nous voir à l'abri
» du néant. Ne nous sentons-nous pas en
» état de troubler la demeure du Très-Haut,
» et de porter l'alarme jusqu'à son trône ?
» Nous sommes donc déjà vengés, quand
» même nous ne serions pas vainqueurs. »

L'impétuosité de ce discours était bien capable d'entraîner à la guerre des esprits révoltés, dont la haine et la vengeance n'étaient retenues que par la crainte. Que ces raisons soient solides ou fausses, la vivacité avec laquelle elles sont exprimées, ne laisse pas le temps de les discuter.

De l'autre côté se leva Bélial, dans une attitude plus gracieuse et plus modérée. L'Olympe n'avait point perdu de plus bel habitant. Par la noblesse de son extérieur libre et guerrier, il semblait destiné pour des actions d'éclat, mais en lui tout était faux et dépourvu de solidité. Sa voix plus

Digitized by Google

douce que la manne du Ciel, savait donner une couleur favorable aux crimes les plus noirs. Il possédait l'art de confondre la raison, et de faire avorter les desseins les mieux conçus. Ses pensées basses et industrieuses pour le vice, étaient timides et paresseuses, quand il s'agissait de quelque chose de grand. Il parla cependant, et d'un ton flatteur pour l'oreille et persuasif pour le cœur, il prononça ces paroles :

« Chers compagnons, je suis très-porté à la guerre, je ne cède en haine à personne ; mais ce qui vient d'être allégué de plus fort pour la persuader, ne sert qu'à m'en détourner. Quel augure devons-nous tirer du succès, quand le plus brave de nos troupes, se méfiant lui-même de son conseil et de sa force, fonde son courage sur le désespoir, et consent à périr pourvu qu'il se venge ? Quelle vengeance pouvons-nous prendre ? les tours éternelles sont gardées par des troupes invincibles. De distance en distance les légions du Tout-Puissant sont campées sur les confins de l'abîme, et d'une aile légère ses coureurs s'avançant dans le royaume de la nuit, mettent l'Empirée à l'abri de la surprise. Pourrions-nous nous faire jour par la force ? Quand tout l'enfer marcherait après nous pour confondre par l'épaisseur de ses ténèbres la pure lumière des Cieux, notre ennemi assis sur un trône incorruptible, dissiperait par l'éclat de sa présence

Digitized by Google

tout ce qui voudrait l'offusquer; et sa cuirasse que rien ne saurait endommager, repousserait bientôt nos faibles traits. C'est donc le désespoir qu'on nous présente pour unique ressource. On veut que nous allumions encore la colère du vainqueur. Dans quelle vue ? C'est, dit-on, que s'il redouble nos maux, leur excès pourra enfin nous anéantir. Triste délivrance ! qui d'entre nous, malgré les peines dont nous sommes accablés, n'aimera pas mieux jouir de cet être intellectuel, et se promener à travers l'éternité, dans la variété de ses pensées, que de périr englouti dans le sein de la nuit éternelle ? Mais supposons que la mort soit un bien pour nous, notre vainqueur courroucé voudrait-il nous en gratifier, ou même le pourrait-il ? Il est douteux qu'il le puisse, sûr qu'il ne le voudra jamais. Voudra-t-il, étant si sage, lâcher la bride à toute sa colère ? Et pourrait-il bien, par faiblesse ou par inadvertance, donner à ses ennemis ce qu'ils désirent ? Détruirait-il dans sa fureur ceux que cette même fureur réserve et destine à des châtimens éternels ? Pourquoi donc balançons-nous, disent ceux qui conseillent la guerre ? Nous sommes condamnés sans retour à des malheurs sans bornes : nos peines, quoi que nous fassions, ne sauraient augmenter : que pourrions-nous souffrir de plus ? Ce que nous pourrions souffrir de plus ! Est-ce donc ce qu'il y a de

Digitized by Google

plus triste, que d'avoir la liberté de parler, d'agir et de s'assembler ? Rappelez-vous cette fuite précipitée, où frappés du foudre et vivement poursuivis, nous conjurions l'abîme de nous ouvrir son sein, et de nous dérober aux traits du vainqueur : l'enfer nous semblait alors un asile. Notre état n'était-il pas plus affreux tout le temps où nous nous sommes vus enchaînés et ensevelis dans le lac brûlant ? Quoi, si le souffle qui alluma ces tristes feux se ranimait pour les rendre sept fois plus ardens, si la vengeance presqu'assoupie venait à se réveiller; si tous les trésors de sa colère s'ouvraient; si les voûtes infernales s'écroulant, faisaient fondre sur nos têtes leurs torrens enflammés et toutes les horreurs qui nous menacent, notre sort ne serait-il pas infiniment plus à plaindre ? Peut-être au moment que nous projetons une guerre glorieuse, il s'élève contre nous une tempête qui nous submergera dans les flammes. Peut-être une main invisible va-t-elle nous enlever et nous clouer sur divers rochers, pour être le jouet et la proie des tourbillons furieux. Cette situation ne serait-elle pas plus horrible ? Non, non, ne songeons plus à la guerre. Nous ne présumons point de vaincre celui qui possède la force, ni de tromper celui qui voit tout d'un coup d'œil. Egalement puissant pour repousser nos coups, et sage pour dissiper nos trames, du haut des Cieux il se

Digitized by Google

rit de nos vaines émeutes. Mais vivrons-nous déshonorés, foulés aux pieds, bannis du Ciel, notre chère patrie ? Le destin l'a voulu, soumettons-nous. La force ne nous manque pas ; manquerons-nous de patience ? dans l'incertitude du succès, nous aurions dû faire nos réflexions avant que de prendre les armes contre un si grand ennemi ; mais nous nous sommes livrés aux mouvemens de notre courage. Pourquoi frémir des violences qu'on exerce contre nous ? L'exil, l'ignominie, l'esclavage, sont des maux inévitables pour des vaincus. Faisons-nous une raison. Notre vainqueur pourra s'apaiser avec le temps. Si nous cessons de l'insulter, peut-être il nous laissera tranquilles dans ces lieux écartés de sa vue. Qui sait même, si satisfait un jour de ce que nous aurons souffert, il n'écoutera pas sa clémence ? Ces feux brûlans se ralentiront quand son souffle n'en rallumera plus les flammes. Alors notre essence purifiée surmontera leur vapeur nuisible, et notre tempérament s'accoutumant au climat, n'en ressentira plus aucune incommodité. Cette horreur se convertira en bonace, et cette obscurité en lumière. L'instabilité des choses que le temps dispose à des révolutions continuelles, doit élever nos espérances. Nous pouvons nous flatter de quelque changement heureux : notre condition était autrefois fortunée ; elle est aujourd'hui déplorable ; mais elle peut em-

Digitized by Google

pirer, si nous nous exposons à de plus grands châtimens. »

Mamnone, le démon des richesses, parla après lui, il opina aussi pour la paix; comme il n'était sensible qu'à l'éclat de l'or et des perles, il se consola d'être condamné à vivre éternellement dans un lieu de souffrances où il avait découvert des mines d'or. « Bannissons, dit-il, tous les projets de guerre, » et ne songeons plus qu'à tirer avantage » des richesses que nous possédons. » Son avis pour la paix fut goûté, on se sentit flatté du projet de fonder un empire pareil à celui des Cieux. Soudain Belzebuth, qui après Satan tenait le premier rang, se lève d'un air grave. En se levant, il parut le soutien d'un État; il commence par reprocher aux puissances infernales la lâcheté qui les pousse à préférer une paix honteuse et impossible à une guerre glorieuse et nécessaire; mais il n'approuve pas non plus le conseil désespéré de Moloch; il propose d'humilier le Tout-Puissant par des moyens moins violens et plus sûrs.

« Qu'est-il nécessaire que par une irruption dangereuse nous envahissions l'Empirée, dont les superbes remparts ne craignent ni assaut, ni siège, ni surprise de la part de l'abîme? Il est des routes et plus sûres et plus aisées. Une ancienne prophétie nous a révélé dans le Ciel, qu'un monde nouveau devait sortir du néant. Si j'ai

Digitized by Google

bien combiné les termes et les signes de la prophétie, il doit en être déjà sorti pour servir de demeure à une race nouvelle, à l'homme dont la nature semblable à la nôtre, mais inférieure en excellence, est plus favorisée de celui qui règne. La volonté du Très-Haut s'est expliquée là-dessus parmi les Dieux, et il l'a confirmée par un serment qui fit trembler toute la circonférence du Ciel. Tournons de ce côté-là toutes nos pensées : tâchons d'apprendre quelles créatures l'habitent; quelle est leur figure ou leur substance; quels sont leurs talens, en quoi consiste leur force ou leur faiblesse; et si pour les surmonter il faut employer l'artifice ou la violence. Les portes de l'Olympe sont fermées, tout assure la gloire et le repos du grand Monarque; mais peut-être cette autre place frontière de son royaume est ouverte, dénuée de troupes, et n'a d'autres défenses que ces premiers habitans. Portons contre eux nos armes, détruisons leur monde, ou soumettons-le à titre de conquête. Chassés du Ciel, chassons de la terre ces nouveaux sujets, ou soulevons-les contre leur Dieu, afin qu'il devienne leur ennemi, et que dans sa fureur il extermine son propre ouvrage. Ne sentez-vous pas tout le plaisir d'une telle vengeance ? Elle troublerait la joie qu'il ressent de notre confusion, et notre joie naîtrait de son trouble. Il regretterait ses enfans bien aimés, qui par-

Digitized by Google

tageant avec nous et nos fautes et nos peines, maudiraient leur origine, et pleureraient leur trop courte félicité. Voyez donc si ce projet mérite votre attention, ou s'il vous convient mieux de vous occuper dans cette triste demeure à bâtir des empires chimériques. »

Tel fut l'avis détestable que Belzebuth mit dans tout son jour sur la première idée qu'en avait donnée Satan. Le projet audacieux fut approuvé, et la joie étincela dans les yeux des anges des ténèbres. Ils donnèrent un consentement unanime.

Enfin cet avis, malheureusement pour le genre humain, prévalut sur tous les autres.

Encore un exemple.

Auguste, dans la tragédie de Cinna, délibère s'il doit garder ou abdiquer le pouvoir souverain; l'affaire était importante et délicate. Il découvre l'état de son âme là-dessus à Cinna et à Maxime, qu'il regarde comme deux fidèles sujets et deux amis sincères. Ignorant que l'un et l'autre trempaient dans une conspiration contre lui, il les prie de la meilleure grâce du monde, de lui déclarer leurs véritables sentimens.

Ne considérez point cette grandeur suprême,
Odieuse aux Romains et pesant à moi-même;
Traitez-moi comme ami, non comme souverain;
Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main:
Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie, et l'Afrique,
Sous les loix d'un monarque ou d'une république;
Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
Je veux être empereur, ou simple citoyen.

Digitized by Google

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur, sans complaisance,
Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher
De combattre un avis où vous semblez pencher;
Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez souiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre âme à ces impressions,
Jusques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux grandeurs légitimes;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque;
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'État.
Rome est dessous vos loix par le droit de la guerre,
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre;
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérans
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans.
Quand ils ont sous leurs loix asservi des provinces,
Gouvernant justement ils s'en font justes princes:
C'est ce que fit César; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran, et son trépas fut juste;
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, Seigneur, les tristes destinées,
Un plus puissant démon veille sur vos années:
On a dix fois sur vous attenté sans effet;
Et qui l'a voulu perdre, au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute;
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute:
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

Digitized by Google

MAXIME.

Oui; j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
l'Empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'État une juste conquête.
Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par-là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.
Rome est à vous, Seigneur, l'Empire est votre bien.
Chacun en liberté peut disposer du sien;
Il le peut à son choix garder ou s'en défaire.
Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire!
Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
Esclave des grandeurs où vous êtes monté!
Possédez-les, Seigneur, sans qu'elles vous possèdent;
Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent;
Et faites hautement connaître enfin à tous
Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
Votre Rome autrefois vous donna la naissance;
Vous lui voulez donner votre toute-puissance;
Et Cinna vous impute à crime capital
La libéralité pour le pays natal!
Il appelle remords l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,
Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
Si de ces pleins effets l'infamie est le prix.
Je veux bien avouer qu'une action si belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle:
Mais commet-on un crime indigne du pardon
Quand la reconnaissance est au-dessus du don?
Suivez, suivez, Seigneur, le ciel qui vous inspire:
Votre gloire redouble à mépriser l'Empire;
Et vous serez fameux chez la postérité,
Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême:
Mais pour y renoncer il faut la vertu même;

Digitized by Google

Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
Après un sceptre acquis, la douceur de régner.
Considérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où, de quelque façon que votre Cour vous nomme,
On hait la monarchie, et le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
Il passe pour tyran quiconque s'y fait maître;
Qui le sert pour esclave, et qui l'aime pour traître :
Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,
Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines :
On a fait contre vous dix entreprises vaines;
Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers;
Il est beau de mourir maître de l'univers :
Mais la plus belle mort souille notre mémoire
Quand nous avons pu vivre, et croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire.

. . . . . .

Ce nom depuis long-temps ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissans que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues,

Digitized by Google

Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.
Ainsi de Marius Sylla devint jaloux,
César de mon aïeul *, Marc-Antoine de vous.
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile.
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.
Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée;
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.
Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
Si César eût laissé l'Empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet Empire,
Dans les maux dont à peine encore elle respire;
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reste de sang,
Une guerre nouvelle épuisera son flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Considérez le prix que vous avez coûté;
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée;
Mais une juste peur tient mon âme effrayée.
Si, jaloux de son heur et las de commander,
Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
Si ce funeste don la met au désespoir,
Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
Conservez-vous, Seigneur, en lui laissant un maître,

* Cinna était petit-fils de Pompée.

Digitized by Google

Sous qui son vrai bonheur commence de renaître;
Et, pour mieux assurer le bien commun de tous,
Donnez un successeur qui soit digne de vous.

Auguste trouva les raisons de Cinna plus solides que celles de Maxime. Cela n'est pas surprenant. Un empire n'est pas un bien dont on se prive volontiers; et si Auguste l'eût abdiqué, c'eût été bien moins par inclination que par crainte : mais Cinna ayant eu l'adresse de lui persuader qu'il était aussi dangereux pour le moins de quitter l'empire que de le conserver, danger pour danger, il aima mieux être empereur que simple citoyen. Eut-il tort ?

SECTION III.

Du genre démonstratif.

Dans le genre démonstratif on fait toujours l'éloge ou la satire de quelqu'un. Dans la satire, pour charger de l'horreur et de l'indignation publique celui qu'on veut rendre odieux, on sent qu'il faut employer des couleurs fortes et horribles; un style vif, serré, pressant et rapide, est celui qui convient à la haine : au contraire, dans les panégyriques, les complimens, les oraisons funèbres, etc. l'éloquence doit étaler tout ce qu'elle a de plus gracieux dans le coloris, de plus doux dans les sentimens, de plus brillant, de plus nouveau dans les pensées, de plus noble, de plus harmonieux

Digitized by Google

dans les expressions; c'est là qu'on peut répandre les fleurs à pleines mains; le tout cependant avec art et sans ostentation apparente. Il est question de satisfaire un auditeur délicat et dédaigneux, qui n'est venu que pour entendre un beau discours. La passion ne fournit rien ici à l'éloquence, elle n'a de ressource que dans elle-même; il faut qu'elle paie de ses propres richesses, et que l'intérêt soit remplacé par les ornemens. On peut impunément avoir de l'esprit dans ce genre.

CHAPITRE VI.

Des Figures.

Les figures de rhétorique sont certains tours d'éloquence inconnus au vulgaire, et qui s'éloignant en quelque chose de la manière commune et simple de parler, expriment avec plus de grâce, de force, de noblesse et de vivacité, les sentimens, les pensées et les mouvemens de l'âme.

Les unes gaies, vives, folâtres, enjouées, badines, légères, faites pour plaire, amusent agréablement l'esprit; d'autres plus graves, plus sérieuses, plus majestueuses, plus fortes, remuent l'âme, percent le cœur, allument de grands incendies, et embrasent tout du feu des passions.

Les figures doivent couler de la nature,

Digitized by Google

comme de leur véritable source; elles sont d'un usage nécessaire et fort étendu; elles animent, elles assaisonnent le discours, elles en bannissent la langueur et l'ennuyeuse monotonie; elles y répandent mille agrémens, elles y font régner la variété. Dans la main d'un orateur habile, elles sont comme des javelots dans la main d'un archer adroit qui sait les lancer à propos et avec art; elles frappent toujours à l'endroit marqué, et produisent immanquablement l'effet attendu dans la conversation; ce sont des fleurs naturelles et charmantes, dont l'odeur délicieuses réveille l'attention, pique les sens, les flatte et les enchante.

Les figures consistent ou dans les pensées ou dans les paroles : ce n'est pas qu'il puisse y avoir des figures entées sur un frivole assemblage de mots sans pensées, ou de pensées sans mots; mais il y a des figures qui consistent tellement dans les mots, que les moindres changemens, la plus légère omission ou transposition renverse et détruit toute la figure. Ce sont les esprits follets de La Fontaine.

Si vous touchez à leur ouvrage,
Vous gâtez tout.

En voici des exemples,

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Jéhu, le fier Jéhu tremble dans Samarie.

Digitized by Google

où il est clair que toute la figure consiste dans la répétition du mot, *Rompez*, d'une part, et du mot *Jéhu* de l'autre. Retranchez la répétition, il n'y aura plus de figure.

Il n'en est pas de même des figures de pensées où l'on peut faire mille changemens dans le choix et l'arrangement des paroles, sans anéantir la figure. Par exemple, dans ces paroles de Bossuet :

« Glaive du Seigneur, quel coup vous ve-
» nez de frapper ! Toute la terre en est
» étonnée. »

Voilà une apostrophe parfaite. Changez tous les termes, retranchez, ajoutez, ôtez une partie, substituez-en une autre, la figure subsistera toujours.

SECTION PREMIÈRE.

Des Figures de pensées.

Comme il est naturel de penser avant que de parler (bien des gens font cependant le contraire), nous commencerons par les figures de pensées dans lesquelles nous n'observerons point d'autre ordre que l'ordre alphabétique. Nous nous garderons bien surtout de faire parade d'une savante kyrielle de cent mille noms grecs et barbares qu'on appelait autrefois figures de rhétorique, vain étalage d'érudition fastueuse, frivoles objets de la curiosité des pédans, que l'usage et le bon goût ont proscrits pour la plupart.

Digitized by Google

On ne verra ici ni chrie, ni catachrèse, ni métalepse, ni métonymie, ni onomatopée, et l'on n'y perdra rien.

De l'Antithèse.

L'antithèse est une des plus agréables figures. Elle consiste dans un certain conflit de pensées et de paroles opposées les unes aux autres, qui forme un effet admirable.

Saint Cyprien emploie fort noblement cette figure dans son sermon sur l'aumône.

« Le fils de Dieu s'est fait fils de l'homme, » afin de nous faire enfans de Dieu; il a été » blessé pour guérir nos plaies; il s'est fait » esclave pour nous rendre libres; il est » mort enfin pour nous faire vivre. »

Fléchier dans l'oraison funèbre de madame la duchesse d'Aiguillon, dit :

« On la vit souffrir, mais on ne l'entendit » pas se plaindre : elle fit des vœux pour » son salut, et n'en fit pas pour sa santé. » Prête à vivre pour achever sa pénitence, » prête à mourir pour consommer son sa- » crifice; soupirant après le repos de la pa- » trie, supportant patiemment les peines » de son exil; entre la douleur et la joie, » entre la possession et l'espérance; se ré- » servant toute entière à son Créateur, elle » attendit tout ce qui pouvait arriver, et » ne souhaita que ce que Dieu voudrait » faire d'elle. »

Digitized by Google

MASCARON, *Oraison funèbre du vicomte de Turenne.*

« Turenne, vainqueur des ennemis de » l'État, ne causa jamais à la France une » joie si universelle et si sensible que Tu- » renne vaincu par la vérité et soumis au » joug de la foi.

» Rome profane lui eût dressé des statues » sous l'Empire des Césars, et Rome sainte » trouve de quoi l'admirer sous les pontifes » de la religion de Jésus-Christ. »

S. PAUL, 1. *Epître aux Cor. chap.* 4.

« On nous maudit, et nous bénissons; on » nous persécute, et nous souffrons; on » nous dit des injures, et nous répondons » par nos prières. »

Dans une strophe de Noël.

L'Éternel a pris naissance,
L'Impassible est tourmenté,
Le Verbe est dans le silence,
Et le Soleil sans clarté.

Dans le poëme de la Religion.

Ver impur de la terre et roi de l'univers,
Riche et vide de biens, libre et chargé de fers;
Je ne suis que mensonge, erreur, incertitude,
Et de la vérité je fais ma seule étude:
Tantôt le monde entier m'annonce à haute voix
Le maître que je cherche, et déjà je le vois.

Digitized by Google

Tantôt le monde entier dans un profond silence,
A mes regards errans n'est plus qu'un vide immense.
. . . . . .
Que d'orgueil ! c'est ainsi qu'à moi-même contraire,
Monstre de vanité, prodige de misère,
Je ne suis à la fois que néant et grandeur.

Dans le poëme de la Henriade, les sentimens opposés qui agitent le Roi au moment fatal où il s'éloigne de Gabrielle D'Estrées, sont fort bien exprimés par cette antithèse.

Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs il en versait encore;
Entraîné par Mornai, par l'amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.

Voici une antithèse bien soutenue dans le caractère d'un homme bizarre et capricieux.

Il veut, il ne veut pas; il accorde, il refuse;
Il écoute la haine, il consulte l'amour;
Il promet, il rétracte; il condamne, il excuse;
Le même objet lui plaît et déplaît tour à tour.

Voici un sonnet sur les femmes où l'antithèse est peut-être un peu affectée.

Vous qui pouvez tout vaincre et n'êtes que faiblesse,
Péché de la nature, adorable à nos yeux;
Aimables ennemis, poison délicieux,
Tyrans dont le pouvoir nous rit quand il nous blesse.

Objets par qui la terre assujettit les cieux,
Dont le jaloux orgueil a, malgré les déesses,
Fait gémir dans les fers le plus puissant des dieux,
Source de nos plaisirs comme de nos tristesses.

Digitized by Google

Cher espoir de nos cœurs, idole de nos sens,
Sexe, qui bien souvent bravant les plus puissans,
Par un éclat trompeur t'en es rendu le maître.

Ecueils, contre lesquels il est beau de périr;
Femmes, pour une fois que vous nous faites naître,
Hélas! combien de fois nous faites-vous mourir?

Comme cette figure est extrêmement brillante, et que l'art s'y manifeste fort sensiblement, on ne doit en user que le plus rarement qu'il est possible, et qu'avec des ménagemens infinis. Une lumière si éclatante éblouit souvent plus qu'elle n'éclaire. On a reproché à l'illustre évêque de Nîmes (Fléchier) d'avoir trop émaillé ses éloquens discours de ces jeux de mots affectés, de ces petites antithèses qui deviennent puériles si elles sont trop fréquentes. A combien d'autres ne pourrait-on pas faire aujourd'hui le même reproche!

Cette figure consiste un peu aussi dans les paroles.

De l'Apostrophe.

L'apostrophe est une figure par laquelle l'orateur coupe tout à coup son discours pour l'adresser à quelque personne présente ou absente, vivante ou morte, ou à quelque objet animé ou inanimé.

Digitized by Google

EXEMPLES.

Livre des Rois, chap. 1.

« Montagne de Gelboé ! que jamais la » rosée ni la pluie du Ciel ne descende sur » vous. »

Ezéchiel, chap. 21.

« O épée vengeresse ! sors de ton fourreau » pour briller aux yeux des coupables, et » pour leur percer le cœur ! »

Psaume 2.

« Écoutez, Rois de la terre ! et vous, ju- » ges du monde, apprenez votre devoir. »

BOSSUET, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche.*

« Avant lui la France presque sans vais- » seaux tenait en vain aux deux mers : » maintenant on les voit couvertes depuis » le levant jusqu'au couchant de nos flottes » victorieuses ; et la hardiesse française » porte par-tout la terreur avec le nom de » Louis. Tu céderas ou tu tomberas sous ce » vainqueur, Alger, riche des dépouilles de » la chrétienté. Tu disais en ton cœur avare : » Je tiens la mer sous mes loix, et les na- » tions sont ma proie. La légèreté de tes » vaisseaux te donnait de la confiance :

Digitized by Google

» mais tu te verras attaqué dans tes mu-
» railles, comme un oiseau ravissant qu'on
» irait chercher parmi les rochers et dans
» son nid, où il partage son butin à ses pe-
» tits. Tu rends déjà tes esclaves, Louis a
» brisé les fers dont tu accablais ses sujets,
» qui sont nés pour être libres sous son glo-
» rieux empire. Tes maisons ne sont plus
» qu'un amas de pierres. Dans ta brutale
» fureur, tu te tournes contre toi-même, et
» tu ne sais comment asssouvir ta rage im-
» puissante, mais nous verrons la fin de
» tes brigandages. »

FLÉCHIER, *Oraison funèbre de Turenne.*

« Villes que nos ennemis s'étaient déjà
» partagées, vous êtes encore dans l'enceinte
» de notre empire ! Provinces qu'ils avaient
» déjà ravagées dans le désir et dans la pen-
» sée, vous avez encore recueilli vos mois-
» sons ! vous durez encore, places que l'art
» et la nature ont fortifiées, et qu'ils avaient
» dessein de démolir, et vous n'avez trem-
» blé que sous des projets frivoles d'un vain-
» queur en idée qui comptait le nombre de
» vos soldats, et qui ne songeait pas à la
» sagesse de leur capitaine ! »

Dans la même Oraison.

« O Dieu terrible, mais juste en vos con-
» seils sur les enfans des hommes, vous dis-

Digitized by Google

» posez et des vainqueurs et des victoires
» pour accomplir vos volontés, et faire
» craindre vos jugemens; votre puissance
» renverse ceux que votre puissance avait
» élevés; vous immolez à votre grandeur
« de grandes victimes, et vous frappez quand
» il vous plaît ces têtes illustres que vous
» avez tant de fois couronnées. »

VOLTAIRE, *tragédie de Zaïre;* c'est elle-même qui parle à sa confidente.

Fatime, j'offre à Dieu mes blessures cruelles;
Je mouille devant lui, de larmes criminelles,
Ces lieux où tu m'as dit qu'il choisit son séjour :
Je lui crie en pleurant : Ôte-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même.
Mais, Fatime, à l'instant, les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers et charmans que toujours je revoi,
Se montrent dans mon âme entre le ciel et moi.
Hé bien, race des rois dont le ciel me fit naître !
Père et mère chrétiens! vous, mon Dieu! vous mon maître;
Vous, qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours qui ne sont plus pour lui !
Que j'expire innocente, et qu'une main si chère
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.

Tragédie d'Alzire.

Mânes de mon amant ! j'ai donc trahi ma foi.
C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi.
L'Océan qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières !
Je suis à lui. L'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos sermens sont écrits dans les cieux.
O toi qui me poursuis; ombre chère et sanglante !
A mes sens désolés ombre à jamais présente !
Cher amant ! si mes pleurs, mon trouble, mes remords,

Digitized by Google

Peuvent percer ta tombe et passer chez les Morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre;
Cette âme qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père;
Au bien de mes sujets dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon âme déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

Tragédie d'Hérode et de Mariamne.

. . . . . Tu meurs, et je respire encore!
Mânes sacrés, chère ombre, épouse que j'adore,
Reste pâle et sanglant de l'objet le plus beau,
Je te suivrai du moins dans la nuit du tombeau!
Quoi! vous me retenez! quoi! citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides!
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi!
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi!

CORNEILLE, *tragédie de Polyeucte.* C'est ce généreux chrétien qui parle à Pauline son épouse : et ce discours est fort tendre.

Le déplorable état où je vous abandonne,
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs.
Grand Dieu! de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertu pour n'être pas chrétienne:
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née!

Digitized by Google

RACINE, *tragédie d'Andromaque.*

Non, nous n'espérons plus de vous revoir encor,
Mars sacrés, que n'a pu conserver mon Hector !

Dans la tragédie d'Idoménée, par Crébillon, la fière Erixène, fille de Mérion, prince rebelle, tâche en vain de combattre sa tendresse pour le fils du roi de Crète : elle s'excite à la vengeance par la contemplation des lieux où elle avait vu périr son père, qu'elle apostrophe avec beaucoup de vivacité et de noblesse.

Non, mon père, ton sang lâchement répandu,
A tes fiers ennemis ne sera pas vendu;
Et le cruel vainqueur qui surprend ma tendresse,
Ajoute à ses forfaits celui de ma faiblesse :
Je saurai le punir de son crime et du mien.

Apostrophe de Rousseau à l'Amour.

Venez, cher tyran de mon âme,
Venez, je vous fuirais en vain :
Et je vous reconnais à ces traits pleins de flamme
Que vous allumez dans mon sein.

Monologue de Rodogune dans la tragédie de Corneille, qui porte le nom de cette princesse des Parthes.

Sentimens étouffés de colère et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la Reine;
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi.
Rapportez à mes yeux son image sanglante,

Digitized by Google

D'amour et de fureur encore étincelante,
Telle que je le vis, quand tout percé de coups,
Il me cria : *Vengeance; adieu, je meurs pour vous.*
Chère ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allais baiser la main qui t'arracha la vie;
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang;
Mais pardonne aux devoirs qui m'impose mon rang.
Plus la haute naissance approche des couronnes;
Plus cette grandeur même asservit nos personnes.
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr;
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.

. . . . . .

. . . . . .

Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'âme,
Cher Prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits,
Fier encor le nom aux murs de ce palais ?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes;
Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes :
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.

Ce prince que Rodogune apostrophe dans ces huit derniers vers, est Antiochus, fils de Démétrius Nicanor, roi de Syrie, qu'elle avait vu massacrer entre ses bras par Cléopâtre sa rivale, première épouse de Démétrius et mère d'Antiochus et de Séleucus son frère.

Quelle que soit la beauté des exemples précédens, elle cède, à mon avis, à la magnificence de ce dernier.

L'apostrophe est un mouvement violent et imprévu, qui frappe, qui saisit, qui étonne et qui convient merveilleusement aux passions ardentes et tumultueuses qui

Digitized by Google

éclatent tout à coup par un impétueux transport. Cette figure doit cependant être amenée avec art : on doit y disposer l'auditeur par des mouvemens plus doux; puis quand on l'a attiré insensiblement, on l'enlève tout à coup avec violence, et sans lui donner le temps de se reconnaître. Il est clair que par cette raison l'apostrophe serait mal placée au commencement d'un discours oratoire, excepté ceux où j'ai dit qu'on pouvait se servir de l'exorde brusque.

De la Communication.

La communication est une figure par laquelle l'orateur communique familièrement ses raisons à ses auditeurs, quelquefois à ses propres adversaires, délibérant avec eux, leur demandant avis, et les faisant eux-mêmes ses juges.

EXEMPLES.

Dans le panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry, par Fléchier.

« Que j'ai pitié de ces impies, qui faisant » gloire de douter de tout, croient avoir » bien raisonné, quand ils disent avec un » air et une gravité de philosophes : nous » naissons tous pour mourir; qui sait si nous » mourrons pour ressusciter ? Que faire ? » Faut-il leur tenir des miracles tout prêts ?

Digitized by Google

» Faut-il faire sortir des enfers des voix
» terribles pour les effrayer? Faut-il rassem-
» bler les ossemens épars, et du creux des
» tombeaux évoquer des âmes avec des
» marqués visibles de leurs supplices? »

Brutus, réduit à trahir Rome, ou à commettre un parricide dans la personne de César, consulte les conjurés sur le parti qu'il doit prendre dans cette affreuse extrémité.

BRUTUS.

. . . . . Ma honte est véritable.
Vous, amis, qui voyez le destin qui m'accable;
Vous, faits par mes sermens les maîtres de mon sort,
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissez les yeux!
Toi, Cassius aussi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Cassius! Et prompt à t'étonner. . . . .

On se sert à propos de la communication, lorsque par des questions étudiées on fait tomber avec adresse dans son sentiment des esprits qui en étaient d'abord éloignés, comme fait Cassius dans le conseil qu'il donne à Brutus.

. . . . . Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais: Va, sers, sois tyran sous ton père,
Ecrase cet État que tu dois soutenir;
Rome aura désormais deux traîtres à punir.
Mais je parle à Brutus, à ce puissant génie,

Digitized by Google

A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné :
Ecoute. Tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie.

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si, lorsque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle, qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penses-tu qu'un moment ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme et la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.

Quand le prophète Nathan vient de la part de Dieu reprocher à David son péché, il ne débute pas brusquement par déclamer contre l'atrocité du crime de ce monarque, mais il l'amène avec adresse par une parabole ingénieuse à la confession et au repentir de sa faute.

Le même tour est employé avec beaucoup de finesse dans un sujet profane; c'est dans une comédie de Boursaut, qui a pour titre : ESOPE A LA COUR. Rhodope, amante d'Eso-

Digitized by Google

pe, et destinée à être son épouse, était en très-grande considération à la Cour du roi de Lydie, par le crédit d'Esope, favori de ce Roi. Cette fille était d'une naissance assez obscure; ses parens pauvres et abîmés dans la misère, vivaient du travail de leurs mains; elle les oublia aisément (comme c'est la coutume) pour s'enivrer de son bonheur.

Cependant le bruit de sa fortune vient ranimer l'espoir de ses parens. Sa mère flattée de ce bruit, la vient trouver, ne doutant pas qu'elle ne mît fin à ses peines. Mais quelle douleur pour elle de voir cette fille ingrate se troubler, pâlir à son aspect, affecter de la méconnaître, lui parler avec froideur, mépris et fierté, détourner la vue, et ne pas laisser tomber sur elle un seul regard! Cette mère désolée, les larmes aux yeux, et le désespoir dans le cœur, a recours à Esope qu'elle instruit de l'indignité de sa fille; celui-ci la console, la rassure, la flatte, et va trouver Rhodope à qui il conte l'apologue d'un fleuve qui, fier de voir ses eaux s'accroître et se multiplier à mesure qu'il avance dans son cours, pousse l'orgueil et l'ingratitude jusqu'à mépriser sa source. Rhodope ne tarde point à s'en faire l'application. Touchée d'un vif repentir à ce récit, elle fond en larmes, court après sa mère et l'accable de baisers, de caresses et de présens.

Digitized by Google

Tous ces exemples appartiennent à la communication, et en montrent l'usage.

De la Concession.

La concession est une figure par laquelle l'orateur accorde à son adversaire ce qu'il ne peut lui refuser, afin d'insister plus vivement sur ce qu'il n'a pas envie de lui accorder.

L'art consiste à se faire un mérite de sa facilité à accorder des choses dont on insinue qu'on pourrait tirer avantage, et à la faire valoir comme une preuve de la sûreté de sa cause.

Antoine se sert fort adroitement de cette figure pour faire aux Romains l'apologie de César.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire;
C'est à servir l'État que leur grand cœur aspire :
De votre dictateur ils ont percé le flanc :
Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
Pour forcer les Romains à ce coup détestable,
Sans doute il fallait bien que César fut coupable :
Je le crois. Mais enfin, César a-t-il jamais
De son pouvoir sur vous appesanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes :
Tout l'or des nations qui tombaient sous ses coups,
Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous :
De son char de triomphe il voyait vos alarmes;
Lui-même en descendait pour essuyer vos larmes;
Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix;
Puissants par son courage, heureux par ses bienfaits,
Il payait le service, il pardonnait l'outrage;

Digitized by Google

Vous le savez, grands dieux ! vous dont il fut l'image ;
Vous, dieux ! qui lui laissez le monde à gouverner,
Vous savez si son cœur aimait à pardonner ?

Mentor, dans Télémaque.

« La guerre est quelquefois nécessaire, » il est vrai ; mais c'est la honte du genre » humain qu'elle soit inévitable en certaines » occasions. O Rois ! ne dites point qu'on » doit la désirer pour acquérir de la gloire. »

Rousseau raille finement par une concession badine les prétendus beaux-esprits, qui, de leur pleine autorité, s'érigent en juges souverains du Parnasse.

Eh ! mes amis, un peu moins de superbe ;
Vous avez lu quelque Ode de Malherbe ?
Soit : Richelet, jadis en raccourci
Vous a de l'art les règles dégrossi ?
Je le veux bien. Vous avez sur la scène
En vers bouffis fait hurler Melpomène ?
C'est un grand point, mais ce n'est point assez ;
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez.
Minerve à tous ne départ ses largesses ;
Tous savent l'art, peu savent ses finesses.

Le même Rousseau, dans sa réponse à l'abbé de Chaulieu, qui l'exhortait à ne point sacrifier les belles-lettres et la philosophie aux finances, lui dit :

Je sais quel est le prix d'une honnête abondance,
Que suit la joie et l'innocence ;
Et qu'un philosophe étayé
D'un peu de richesse et d'aisance,

Digitized by Google

Dans le chemin de sapience
Marche plus ferme de moitié :
Mais j'aime mieux un sage à pié,
Content de son indépendance,
Qu'un riche indignement noyé
Dans une servile opulence;
Qui sacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au soin d'augmenter sa finance,
Est lui-même sacrifié
A des biens dont jamais il n'a la jouissance.

BOSSUET, *dans l'Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.*

« Je veux bien avouer de lui (de Charles I, roi d'Angleterre) ce qu'un auteur célèbre a dit de César, qu'il a été clément jusqu'à être obligé de s'en repentir : que ce soit donc là si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi bien que de César; mais que ceux qui veulent croire que tout est faible dans le malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré le mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pu le forcer; et comme il n'a jamais refusé ce qui était raisonnable, étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui était faible et injuste, étant captif. »

Cette figure peut être fort bien employée

Digitized by Google

lorsqu'on veut rappeler à la raison une personne préoccupée d'une passion violente; choquer de front ses sentimens, faire une guerre ouverte à son erreur, c'est le moyen de l'y engager davantage. Il faut, dans ces occasions, prendre le parti d'accorder quelque chose afin de tout gagner, d'entrer dans le précipice avec ceux qui s'y plongent, afin de les en retirer à propos : c'est ainsi qu'en use le prudent Ulysse avec Agamemnon pour engager ce monarque à sacrifier sa fille aux intérêts de toute la Grèce.

Je suis père, Seigneur, et faible comme un autre;
Mon cœur se met sans peine à la place du vôtre;
Et frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis près de pleurer.
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime,
Les dieux ont à Calchas amené leur victime;
Il le sait, il l'attend; et s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor. Hâtez-vous de répandre
Les pleurs que vous arrache un intérêt si tendre :
Pleurez ce sang, pleurez; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux.
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées,
Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir.

Les sermons du père Bourdaloue et de Massillon fournissent mille exemples de cette figure.

Digitized by Google

De la Correction.

La correction est une figure par laquelle l'orateur corrige la pensée ou les paroles qu'il vient de proférer, et leur en substitue d'autres ou plus convenables ou plus fortes.

L'art consiste à feindre d'avoir omis quelque chose d'essentiel, ou d'avoir laissé échapper inconsidérément quelque trait hasardé, quoiqu'en effet on ait exactement mesuré et ses pensées et ses expressions, et que cette erreur prétendue ne soit qu'un artifice inventé pour répandre de la variété, et pour piquer et réveiller l'attention des auditeurs.

EXEMPLES.

« La gloire des actions du grand Turenne » efface celle de sa naissance; et la moindre » louange qu'on peut lui donner, c'est d'être » sorti de l'ancienne et illustre maison de la » Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à » celui des Rois et des Empereurs, qui a » donné des maîtres à l'Aquitaine, des » Princes à toutes les Cours de l'Europe, » et des Reines même à la France. Mais que » dis-je ? il ne faut pas l'en louer ici. Quel- » que glorieuse que fût la source dont il sor- » tait, l'hérésie des derniers temps l'avait » infectée : il recevait, avec ce beau sang, » des principes d'erreur et de mensonge : » et parmi ses exemples domestiques, il

Digitized by Google

» trouvait celui d'ignorer et de combattre
» la vérité. »

PHÈDRE.

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière ?

ŒNONE.

Quoi, madame !

PHÈDRE.

Insensée ! Où suis-je ? et qu'ai-je dit ?
Où laissé-je égarer mes vœux et mon esprit ?
Je l'ai perdu ; les dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage ;
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs,
Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

Dans un autre endroit de la même tragédie.

Il faut perdre Aricie ; il faut de mon époux,
Contre un sang odieux, réveiller le courroux :
Qu'il ne se borne pas à des peines légères,
Le crime de la sœur passe celui des frères :
Dans mes jaloux transports je le veux implorer.
Que fais-je ? où ma raison se va-t-elle égarer ?
Moi, jalouse ! Et Thésée est celui que j'implore !
Mon époux est vivant, et moi je brûle encore !
Pour qui ? quel est le cœur où prétendent mes vœux ?
Chaque mot sur mon front fait dresser mes cheveux.

Dans la tragédie d'Andromaque.

Étrangère.... Que dis-je ? esclave dans l'Épire.

Dans la même tragédie, Hermione en proie aux transports d'une jalouse fureur,

Digitized by Google

et justement irritée contre l'infidèle Pyrrhus qui la quitte pour Andromaque, ne peut cependant se résoudre à le laisser périr sous les coups d'Oreste qu'elle a chargé du funeste emploi de lui ôter la vie.

Le perfide triomphe et se rit de ma rage;
Il pense voir, en pleurs, dissiper cet orage;
Il croit que toujours faible, et d'un cœur incertain
Je parerai d'un bras les coups de l'autre main;
Il juge encor de moi par mes bontés passées,
Ou plutôt le perfide a bien d'autres pensées.
Triomphant dans le temple, il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas :
Il me laisse, l'ingrat, cet embarras funeste.
Non, non; encore un coup, laissons agir Oreste :
Qu'il meure, puisqu'enfin il a dû le prévoir,
Et puisqu'il m'a forcée enfin à le vouloir;
A le vouloir? Eh quoi! c'est donc moi qui l'ordonne?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione?
Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois,
Avec tant de plaisir, redire les exploits,
A qui même en secret je m'étais destinée
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée;
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'États,
Que pour venir si loin préparer son trépas,
L'assassiner, le perdre? Ah! devant qu'il expire.....

Cette figure est fort propre à exprimer le concours et le choc de plusieurs passions opposées qui s'entre-détruisent mutuellement : elle exprime aussi fort bien les combats violens que se livrent l'amour et la raison. On voit dans ce dernier exemple, et dans les deux précédens de la tragédie de Phèdre, des projets insensés que l'amour

Digitized by Google

enfante et que la raison renverse presqu'aussitôt qu'ils sont formés.

Voici une correction extrêmement ingénienne dans la tragédie de Bajazet. Roxane, amante de ce prince, vient sonder Atalide qu'elle soupçonne d'être sa rivale, et lui montre un écrit du Sultan, qui demande la tête de Bajazet. Atalide, frappée comme d'un coup de foudre à cette vue, peut à peine retenir ses larmes. La pénétrante Sultane qui s'aperçoit de son trouble, achève de l'accabler, en lui déclarant qu'elle a résolu d'obéir à cet ordre cruel. Atalide, désespérée de cette résolution, essaie de lui inspirer des sentimens plus doux. Quoi, dit-elle, ce prince aimable..... qui vous aime,

Verra finir ses jours qu'il vous a destinés ?

Quel art dans cette correction ! Atalide se laissait d'abord entraîner au dangereux penchant de sa tendresse qui la portait à dire du bien de son amant; mais bientôt elle sent qu'elle va exciter la jalousie de sa rivale; elle s'arrête, elle change de style, et ne présente aux yeux de la Sultane que l'amour de ce prince, objet seul capable de la fléchir et de la rendre favorable.

De la Description.

Voici sans contredit la plus belle, comme aussi la plus étendue de toutes les figures : c'est elle qui raconte avec tant de feu et tant

Digitized by Google

d'art, qui peint avec des couleurs si vives et si naturelles, qui présente des tableaux si naïfs et si frappans, qu'on ne croit plus entendre l'orateur, ni lire un ouvrage d'esprit, mais que par une agréable illusion on se voit, pour ainsi dire, transporté tout à coup à la contemplation réelle de l'objet représenté. Cette figure se subdivise en plusieurs espèces. Avant d'entrer dans ce détail, voici deux portraits généraux qui me paraissent tirés d'après nature.

Caractère du riche.

« Citon a le teint frais, le visage plein, » et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, » les épaules larges, l'estomac haut, la dé- » marche ferme et délibérée; il parle avec » confiance, il fait répéter celui qui l'entre- » tient, et il ne goûte que médiocrement » tout ce qu'il lui dit : il déploie un ample » mouchoir et se mouche avec grand bruit; » il crache fort loin, et il éternue fort haut; » il dort le jour, il dort la nuit et profondé- » ment; il ronfle en compagnie, il occupe » à la table et à la promenade plus de place » qu'un autre; il tient le milieu en se pro- » menant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on » s'arrête; il continue de marcher, et l'on » marche; tous se règlent sur lui : il inter- » rompt, il redresse ceux qui ont la parole; » on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi » long-temps qu'il veut parler; on est de

Digitized by Google

» son avis, on croit les nouvelles qu'il dé-
» bite; il s'assied, vous le voyez s'enfoncer
» dans un fauteuil, croiser ses jambes l'une
» sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser
» son chapeau sur ses yeux pour ne voir
» personne, ou le relever ensuite et décou-
» vrir son front par fierté et par audace : il
» est enjoué, grand rieur, impatient, pré-
» somptueux, colère, libertin, politique,
» mystérieux sur les affaires du temps : il
» se croit des talens et de l'esprit : il
» est riche. »

Caractère du pauvre.

« Phébon a les yeux creux, le teint échauf-
» fé, le corps sec et le visage maigre, il dort
» peu, et d'un sommeil fort léger; il est
» abstrait, rêveur; et il a, avec de l'esprit,
» l'air d'un stupide ; il oublie de dire ce
» qu'il sait, ou de parler d'événemens qui
» lui sont connus; et s'il le fait quelquefois,
» il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui
» il parle; il conte brièvement, mais froi-
» demement; il ne se fait pas écouter, il ne
» fait point rire; il applaudit, il sourit à ce
» que les autres lui disent, il est de leur
» avis; il court, il vole pour leur rendre de
» petits services; il est complaisant, flatteur,
» empressé; il est mystérieux sur ses affaires,
» quelquefois menteur; il est superstitieux,
» scrupuleux, timide; il marche doucement
» et légèrement, il semble craindre de fouler

Digitized by Google

» la terre; il marche les yeux baissés, et il
» n'ose les lever sur ceux qui passent; il
» n'est jamais du nombre de ceux qui for-
» ment un cercle pour discourir, il se met
» derrière celui qui parle, il recueille fur-
» tivement ce qui se dit, et il se retire si on
» le regarde; il n'occupe point de lieu, il ne
» tient point de place; il va les épaules ser-
» rées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour
» n'être point vu; il se replie et se renferme
» dans son manteau; il n'y a point de rue ni
» de galerie si embarrassée et si remplie de
» monde, où il ne trouve moyen de passer
» sans effort, et de se couler sans être aperçu:
» si on le prie de s'asseoir, il se met à peine
» sur le bord d'une chaise; il parle bas dans
» la conversation, et il articule mal: libre
» néanmoins sur les affaires publiques, cha-
» grin contre le siècle, médiocrement pré-
» venu des ministres et du ministère, il
» n'ouvre la bouche que pour répondre, il
» tousse, il se mouche sous son chapeau, il
» crache presque sur soi, et il attend qu'il
» soit seul pour éternuer; ou si cela lui ar-
» rive, c'est à l'insu de la compagnie; il
» n'en coûte à personne ni salut, ni com-
» pliment: il est pauvre. »

La Bruyère est un auteur inimitable en ce genre.

Il y a quatre sortes de descriptions. La démonstration, l'étopée, la prosographie et la topographie.

Digitized by Google

De la Démonstration.

C'est une description de choses, comme l'exposition d'un fait particulier, la relation d'un événement, la peinture d'une tempête, d'une bataille, etc. Toutes ces peintures doivent être extrêmement animées.

L'éloquent Patru peint d'une manière admirable les tourmens affreux que les Chrétiens captifs endurent chez les Barbares.

« Je ne parle point de la pesanteur de leurs fers, ni de ces cavernes affreuses où toutes les nuits on les enferme comme des bêtes farouches. Que leur vie ne soit qu'une longue mort, ou qu'une agonie continuelle; qu'éloignés de leurs parens et de leurs amis, de leurs femmes et de leurs enfans, ils soient exposés à la fureur d'un brutal, d'un implacable bourreau, c'est de quoi fendre le cœur le plus endurci; ce n'est pourtant qu'une petite partie de leur misère. Pensez, messieurs, pensez en quel danger est leur salut dans cette maudite terre de tribulation et d'angoisse. Autant d'infidèles, autant d'instrumens du vieux serpent, autant d'ouvriers qui ne travaillent qu'à les perdre, qu'à les dérober à Jésus-Christ. On n'épargne ni les menaces, ni les promesses; l'espérance de la liberté, la terreur d'un traitement inhumain ébranle la chair et la révolte contre l'esprit. Au milieu de tant d'ennemis, point de secours, point de consolation,

Digitized by Google

point de conseil : ils n'entendent plus ni la voix de l'épouse sainte, ni la voix du bon pasteur ; le Ciel est d'airain : il retient dans ses trésors et ses pluies et ses rosées ; cependant ne croyez pas que le prince des ténèbres se repose, il jette le trouble dans leur conscience ; il irrite, il envenime leurs passions, il redouble leurs chagrins, leurs impatiences, leurs craintes. Un Dieu né dans une crêche, un Dieu mourant sur la croix, l'évangile, tous nos mystères, il les blasphême, il les met, autant qu'il peut, en opprobre : enfin, messieurs, dans l'obscurité d'une nuit si noire, d'une nuit pleine de douleur, pleine d'effroi, ces misérables vers de terre, sans assistance, sans armes, ont à combattre toutes les puissances de l'abîme. Quelle extrémité ! quelle désolation ! mais quel péril ou plus évident ou plus horrible ! »

Madame de Sévigné excellait dans cette partie. Quelle force dans cette peinture qu'elle nous fait du désespoir de madame de Longueville, sur la mort de son fils qui fut tué dans l'expédition du fameux passage du Rhin, en forçant les premières barrières des ennemis !

« Madame de Longueville fait fendre le cœur ; Madèmoiselle de Vertus était retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours : on est allé la quérir avec M. Arnauld, pour dire cette

Digitized by Google

terrible nouvelle. Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer; ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste : en effet, dès qu'elle parut, ah! mademoiselle! comment se porte M. mon frère? Sa pensée n'osa aller plus loin. Madame, il se porte bien de sa blessure; et mon fils? On ne lui répondit rien. Ah! mademoiselle, mon fils! mon cher enfant! répondez-moi, est-il mort sur le champ? n'a-t-il pas eu un seul moment? ah! mon Dieu, quel sacrifice! et là-dessus elle tombe sur son lit; et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissemens, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte. »

Ce petit tableau suffit pour arracher des larmes au cœur le plus barbare.

En voici un autre fort gai et fort animé. C'est dans un détail de ce passage du Rhin.

« Le chevalier de Nantouillet était tombé de cheval, il va au fond de l'eau, il revient, il retourne, il revient encore; enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache : ce cheval le mène à bord, il monte sur le cheval, se trouve à la mêlée, reçoit deux coups dans son chapeau, et revient gaillard. »

Digitized by Google

Saint Jérôme fait une éloquente peinture des assauts furieux que lui livraient ses passions dans le fond de son effroyable solitude.

« Hélas ! combien de fois m'est-il arrivé » dans l'affreux désert où je suis, et dans » l'horrible solitude où je me suis enterré » moi-même, combien de fois, dis-je, » m'est-il arrivé de me trouver en esprit et » en imagination, au milieu des plaisirs que » l'on goûte à Rome ? Un rude sac couvrait » tout mon corps, et ma chair brûlée par » les ardeurs du soleil, était toute noire et » toute desséchée ; mes yeux répandaient à » tous momens des torrens de larmes, et mon » cœur accablé poussait sans cesse vers » le ciel de lugubres, de pitoyables gémis- » semens. Si quelquefois le sommeil m'ar- » rêtait malgré moi, je brisais mes os con- » tre les pierres sur lesquelles j'étais couché ; » je ne parle point de la nourriture que je » prenais ; un peu d'eau était ce qui me » soutenait ; car dans nos plus grandes ma- » ladies, ce serait un crime pour nous de » manger quelque chose de cuit. Après tout » cela, j'avoue que dans cette effroyable » prison où je m'étais condamné pour évi- » ter les cachots éternels des enfers, n'ayant » point d'autre compagnie que les serpens » et les scorpions qui m'environnaient, j'a- » voue, dis-je, que ma chair rebelle et mon » imagination révoltée me représentaient » les danses impudiques des filles Romaines:

Digitized by Google

» mon corps doit atténué de jeûnes, et
» mon cœur était tout près de brûler de
» sales désirs; l'amour profane était allumé
» dans un corps tout froid, et la cupidité
» dans une chair déjà morte avant la mort
» même. »

Quelle vivacité dans la description du combat de Télémaque contre Hyppias ! »

« A peine Télémaque eut tiré cette épée,
» qu'Hyppias qui voulait profiter de l'avan-
» tags de sa force, se jeta sur le jeune fils
» d'Ulysse pour la lui arracher : l'épée se
» rompt dans leurs mains, ils se saisissent
» et se serrent l'un l'autre; les voilà comme
» deux bêtes cruelles qui cherchent à se dé-
» chirer : le feu brille dans leurs yeux; ils
» se raccourcissent, ils s'allongent, ils se
» baissent, ils se relèvent, ils s'élancent,
» ils sont altérés de sang. Les voilà aux
» prises, pieds contre pieds, mains contre
» mains : ces deux corps entrelacés parais-
» sent n'en faire qu'un : mais Hyppias,
» d'un âge plus avancé, semblait devoir ac-
» cabler Télémaque, dont la tendre jeunesse
» était moins nerveuse. Déjà Telémaque
» hors d'haleine sentait ses genoux chance-
» ler. Hyppias le voyant ébranlé, redouble
» ses efforts; c'était fait du fils d'Ulysse; il
» allait porter la peine de sa témérité et de
» son emportement, si Minerve qui vieil-
» lait de loin sur lui, et qui ne le laissait
» dans cette extrémité de péril que pour

Digitized by Google

» l'instruire, n'eût déterminé la victoire en
» sa faveur. »

Voici d'autres tableaux pleins de feu, ou d'horreur, ou de noblesse, ou de douceur.

ANDROMAQUE.

Dois-je oublier Hector privé de funérailles,
Et traîné sans honneur autour de nos murailles ?
Dois-je oublier son père à mes pieds renversé,
Ensanglantant l'autel qu'il tenait embrassé ?
Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle,
Qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle.
Figure-toi Pyrrhus les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans;
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et de sang tout couvert échauffant le carnage :
Songe aux cris des vainqueurs, songe aux cris des mourans,
Dans la flamme étouffés, sous le fer expirans;
Peins-toi dans ces horreurs Andromaque éperdue.
Voilà comme Pyrrhus vint s'offrir à ma vue;
Voilà par quels exploits il sut se couronner;
Enfin, voilà l'époux que tu me veux donner.

Oreste, tragédie d'Électre.

Mais, signalant bientôt toute son inconstance,
La mer en un moment se mutine et s'élance;
L'air mugit, le jour fuit, une épaisse vapeur
Couvre d'un voile affreux les vagues en fureur :
La foudre éclairant seule une nuit si profonde,
A sillons redoublés ouvre le ciel et l'onde;
Et comme un tourbillon, embrassant nos vaisseaux,
Semble en sources de feu bouillonner sur les eaux.
Les vagues quelquefois nous portent sur leurs cîmes,
Nous font rouler après sous de vastes abîmes,
Où les éclairs pressés pénétrant avec nous,
Dans des gouffres de feu semblaient nous plonger tous.

Digitized by Google

Le pilote effrayé que la flamme environne,
Aux rochers qu'il fuyait lui-même s'abandonne :
A travers les écueils notre vaisseau poussé,
Se brise, et nage enfin sur les eaux dispersé.

Châtillon, tragédie de Zaïre.

Ciel ! si vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané ;
Nos pères, nos enfans, nos filles et nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier roi courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirans !
Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace
Au milieu des débris des temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,
Terrible, et d'une main reprenant cette épée,
Dans le sang infidèle à tout moment trempée ;
Et de l'autre, à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix : François, soyez fidèles :
Sans doute, en ce moment le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très-Haut qui nous sauve aujourd'hui,
Aplanissait sa route, et marchait devant lui.

Josabet (tragédie d'Athalie) raconte au grand-prêtre comment elle avait arraché Joas tout sanglant des bras de ses meurtriers.

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit,
Revient à tout moment effrayer mon esprit !
De Princes égorgés la chambre était remplie :
Un poignard à la main, l'implacable Athalie
Au carnage animait ses barbares soldats,
Et poursuivait le cours de ses assassinats.
Joas laissé pour mort, frappa soudain ma vue.

Digitized by Google

Je me figure encor sa nourrice éperdue,
Qui contre les bourreaux s'était jetée en vain,
Et faible le tenait renversé sur son sein.
Je le pris tout sanglant en baignant son visage,
Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage;
Et, soit frayeur encore, ou pour me caresser,
De ses bras innocens je me sentis presser.

Voici un tableau effrayant dans une tragédie du poète Eschyle; intituée : *Les Sept devant Thèbes.*

Sur un bouclier noir sept clefs impitoyables
Epouvantent les dieux de sermens effroyables;
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous, la main dans le sang, jurent de se venger;
Ils en jurent la Peur, le dieu Mars et Bellone.

De l'Étopée.

L'étopée est la peinture du caractère et des mœurs d'une personne.

Caractère de Cromwel.

« Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable; hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher; également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre; qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance; d'ailleurs si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué aucune des occasions qu'elle lui

Digitized by Google

» a présentées; enfin un de ces esprits re-
» muans et audacieux qui semblent être
» nés pour changer le monde.

Caractère du duc de Guise, dit le Balafré.

On vit paraître Guise, et le peuple inconstant
Tourna d'abord ses yeux vers cet astre éclatant.
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par leurs charmes vainqueurs.
Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Impérieux et doux, cruel et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère;
Détestait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir, et revenait heureux:
Souvent il prévenait la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence.
Il savait captiver les grands qu'il haïssait.
Terrible et sans retour alors qu'il offensait;
Téméraire en ses vœux, souple en ses artifices,
Brillant par ses vertus et même par ses vices;
Connaissant les périls et ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

Portrait de Rhadamiste, fait par lui-même.

Et que sais-je, Hiéron? furieux, incertain,
Criminel sans penchant, vertueux sans dessein;
Jouet infortuné de ma douleur extrême,
Dans l'état où je suis me connais-je moi-même?
Mon cœur de soins divers sans cesse combattu,
Ennemi du forfait sans aimer la vertu,
D'un amour malheureux déplorable victime,

Digitized by Google

S'abandonne aux remords sans renoncer au crime.
Je cède au repentir, mais sans en profiter;
Et je ne me connais que pour me détester.
Dans ce cruel séjour sais-je ce qui m'entraîne ?
Si c'est le désespoir, ou l'amour ou la haine ?
J'ai perdu Zénobie; après ce coup affreux,
Peux-tu me demender encor ce que je veux ?
Désespéré, proscrit, abhorrant la lumière,
Je voudrais me venger de la nature entière :
Je ne sais quel poison se répand dans mon cœur,
Mais jusqu'à mes remords, tout y devient fureur.

Ce portrait est admirable, parce qu'il est affreux : en voici un autre aussi très-beau par une raison contraire.

Portrait du prince de Condé.

J'ai le cœur comme la naissance;
Je porte dans les yeux un feu vif et brillant;
J'ai de la foi, de la constance :
Je suis prompt, je suis fier, généreux et vaillant;
Rien n'ai comparable à ma gloire :
Le plus fameux héros qu'on vante dans l'histoire
Ne me le saurait disputer.
Si je n'est pas une couronne,
C'est la fortune qui la donne;
Il suffit de la mériter.

De la Prosographie.

La prosographie est la peinture d'un objet considéré par rapport à ses qualités extérieures.

Portrait du vieillard Thermosyris.

« Pendant que ces paroles roulaient dans » mon esprit, je m'enfonçai dans une som-

Digitized by Google

» bre forêt où j'aperçus tout à coup un
» vieillard qui tenait un livre à la main :
» ce vieillard avait un grand front chauve
» et un peu ridé : une barbe blanche pen-
» dait jusqu'à sa ceintnre : sa taille était
» haute et majestueuse, son teint était en-
» core frais et vermeil, ses yeux vifs et per-
» çans, sa voix douce, ses paroles simples
» et aimables; jamais je n'ai vu un si véné-
» rable vieillard. »

Portrait de Boccoris mourant.

« Je me souviendrai toute ma vie d'avoir
» vu cette tête qui nageait dans le sang ;
» ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle
» et défiguré, cette bouche entr'ouverte qui
» semblait vouloir encore achever des paro-
» les commencées, cet air superbe et mena-
» çant que la mort même n'avait pu effa-
» cer. »

Portrait de Calypso agitée, jalouse et furieuse.

« En parlant ainsi, Calypso avait les yeux
» rouges et enflammés, ses regards ne s'ar-
» rêtaient en aucun endroit; ils avaient je
» ne sais quoi de sombre et de farouche :
» ses joues tremblantes étaient couvertes de
» taches noires et livites, elles changeaient à
» chaque moment de couleur; souvent une
» paleur mortelle se répandait sur-tout son

Digitized by Google

» visage : ses larmes ne coulaient plus
» comme autrefois avec abondance ; la rage
» et le désespoir semblaient en avoir tari la
» source, et à peine en coulait-il quelques-
» unes sur ses joues : sa voix était rauque,
» tremblante et entrecoupée. »

Portrait de Télémaque dompté et accablé par l'amour.

« Il demeurait souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer. Souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères et poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion : il était devenu maigre ; ses yeux creux étaient pleins d'un feu dévorant ; à le voir pâle, abattu et défiguré, on aurait dit que ce n'était plus Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté s'enfuyaient loin de lui ; il périssait. Telle qu'une fleur qui étant épanouie le matin répand ses doux parfums dans la campagne, et se flétrit peu à peu vers le soir ; ses vives couleurs s'effacent ; elle languit, elle se dessèche, et sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir ; ainsi le fils d'Ulysse était aux portes de la mort. »

Cette comparaison ajoute encore à la beauté du tableau.

Digitized by Google

Portrait du Prélat, dans le Lutrin.

La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
Son menton sur son sein descend à triple étage;
Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Du chanoine Fabri, dans le même poëme.

Mais tout cède aux efforts du chanoine Fabri :
Ce guerrier dans l'église, aux querelles nourri,
Est robuste de corps, terrible de visage;
Et de l'eau dans son vin n'a jamais su l'usage.

Portrait du plus détestable de tous les monstres.

Entre ces vieux appuis dont l'affreuse grand'salle
Soutient l'énorme poids de sa voûte infernale,
Est un pilier fameux des plaideurs respecté,
Et toujours de Normands à midi fréquenté.
Là, sur des tas poudreux de sacs et de pratique,
Hurle tous les matins une sibylle étique;
On l'appelle *chicane*; et ce monstre odieux
Jamais pour l'équité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La disette au teint blême et la triste famine,
Les chagrins dévorans et l'infâme ruine,
Enfans infortunés de ses raffinemens,
Tronblent l'air d'alentour de longs gémissemens :
Sans cesse feuilletant les lois et la coutume,
Pour consumer autrui le monstre se consume;
Et dévorant maisons, palais, châteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de sa noire insolence,
Thémis a vu cent fois chanceler sa balance.
Incessamment il va de détour en détour;
Comme un hibou, souvent il se dérobe au jour :

Digitized by Google

Tantôt les yeux en feu, c'est un lion superbe;
Tantôt, humble serpent, il se glisse sous l'herbe.
En vain, pour le dompter, le plus juste des Rois
Fit régler le chaos des ténébreuses lois.
Ses griffes vainement par Pussort accourcies,
Se rallongent déjà, toujours d'encre noircies;
Et ses ruses perçant, et digues, et remparts,
Par cent brèches déjà rentrent de toutes parts.

Portrait du démon de la guerre.

Quelle divinité barbare
S'offre à mes yeux épouvantés!
Deux glaives forgés au Tartare
Arment ses bras ensanglantés :
Des serpens forment sa couronne;
L'ombre de la mort l'environne;
Le tonnerre gronde à l'entour :
Les inexorables furies,
Les Gorgones de sang nourries,
Composent son horrible Cour.

Ceux qui connaisent l'auteur de ce morceau ne me sauraient peut-être pas bon gré d'avoir proposé pour modèle le coup d'essai d'un si jeune écrivain : en ce cas ils ne rendront justice ni à la beauté du tableau, ni aux talens et à la supériorité du génie du jeune poète.

Voici quelques portraits où l'épopée se trouve jointe avec la prosographie.

Portrait de Pygmalion, roi de Tyr, dans Télémaque.

« Tout l'agite, l'inquiète, le ronge, il a peur de son ombre, il ne dort ni nuit ni

Digitized by Google

jour : les Dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux est précisément ce qui l'empêche de l'être ; il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre ; il se tourmente pour gagner. On ne le voit presque jamais ; il est seul, triste, abattu au fond de son palais ; ses serviteurs mêmes n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects : il ne connaît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce ; la joie fuit loin de lui, et refuse d'entrer dans son cœur : ses yeux creux sont sont pleins d'un feu âpre et farouche ; ils sont sans cesse errans de tous côtés ; il prête l'oreille au moindre bruit, il se sent tout ému, il est pâle et défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles : les mets les plus exquis le dégoûtent ; ses enfans loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur ; il en a fait ses plus dangereux ennemis ; il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré ; il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. »

Portrait de la Politique dans la Henriade.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnait la politique,
Fille de l'intérêt et de l'ambition,

Digitized by Google

Dont naquirent la fraude et la séduction :
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille ;
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots ;
Par ses déguisemens, à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse :
Toujours l'autorité lui prête un prompt secours ;
Le mensonge subtil règne en tous ses discours ;
Et pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la vérité même.

Portrait de l'Envie.

Au pied du mont où le fils de Latone
Tient son empire, et du haut de son trône
Dicte à ses sœurs les savantes leçons,
Qui de leurs voix régissent tous les sons,
La main du temps creusa les voûtes sombres
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là, de serpens nourrie et dévorée,
Veille l'envie honteuse et retirée ;
Monstre ennemi des mortels du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, trainant une vie abattue,
Ne se nourrit que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troubles et clignotans,
De feux obscurs sont chargés en tout temps ;
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle,
Et qui de là porté dans tout son corps
En fait mouvoir les horribles ressorts.
Son front jaloux et ses lèvres déteintes,
Sont le séjour des soucis et des craintes :
Sur son visage habite la pâleur,
Et dans son sein triomphe la douleur,

Digitized by Google

Qui sans relâche à son ame infectée,
Fait éprouver le sort de Prométhée.

ROUSSEAU.

Pour contraster avec ce tableau, en voici un plein de douceur, de délicatesse et d'agrément; aussi est-il fait par Fontenelle.

Portrait de Clarice.

J'espère que Vénus ne s'en fâchera pas :
Assez peu de beautés m'ont paru redoutables.
Je ne suis pas des plus aimables,
Mais je suis des plus délicats.

J'étais dans l'âge ou règne la tendresse,
Et mon cœur n'était point touché.
Quelle honte ! Il fallait justifier sans cesse
Ce cœur oisif qui m'était reproché.

Je disais quelquefois : Qu'on me trouve un visage
Dont la beauté soit vive, et dont l'air vif soit sage,
Où règne une douceur dont on soit attiré,
Qui ne promette rien, et qui pourtant engage ;
Qu'on me le trouve, et j'aimerai.

Ce qui serait encor bien nécessaire,
Ce serait un esprit qui pensât finement,
Sans prétendre à ce caractère ;
Qui, pour être sans art, n'eût que plus d'agrément ;
Un peu timide seulement,
Qui ne put se montrer ni se cacher sans plaire :
Qu'on me le trouve, et je deviens amant.

On n'est pas obligé de garder de mesure
Dans les souhaits qu'on peut former :
Comme, en aimant, je prétends estimer,
Je voudrais bien encore un cœur plein de droiture,
Une vertu naïve et pure ;
Qu'on me la trouve et je promets d'aimer.

Digitized by Google

Par ces conditions j'effrayais tout le monde :
Chacun me promettait une paix si profonde,
Que j'en serais moi-même embarrassé.
Je ne voyais point de bergère,
Qui d'un air un peu courroucé,
Ne m'envoyât à ma chimère.

Je ne sais cependant comment l'Amour a fait;
Il faut qu'il ait long-temps médité son projet :
Mais enfin il est sûr qu'il m'a trouvé Clarice
Semblable à mon idée, ayant les même traits;
Je crois, pour moi, qu'il me l'a faite exprès.
O, que l'Amour a de malice !

De la Topographie.

La topographie est la description d'un lieu particulier, comme d'un paysage, d'un bois, d'une prairie, d'un temple, d'un palais, d'une ville.

Description de la Bétique.

« Le fleuve Bétis coule dans un pays » fertile, et sous un ciel pur qui est toujours » serein : le pays a pris son nom du fleuve » qui se jette dans l'Océan, assez près des » colonnes d'Hercule, et de cet endroit où » la mer furieuse rompant ses digues, sé- » para autrefois la terre de Tarsis d'avec » la grande Afrique. Ce pays semble avoir » conservé les délices de l'âge d'or ; les » hivers y sont tièdes, les rigoureux aqui- » lons n'y soufflent jamais; l'ardeur du soleil » y est toujours tempérée par des zéphyrs

Digitized by Google

» rafraichissans qui viennent adoucir l'air
» vers le milieu du jour; ainsi toute l'année
» n'est qu'un heureux hymen du printemps
» et de l'automne qui semblent se donner
» la main. »

Description de la grotte de Calypso.

« Cette grotte était taillée dans le roc en voûtes pleines de rocailles et de coquilles; elle était tapissée d'une jeune vigne qui étendait également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphyrs conservaient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraicheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formaient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émaillaient les tapis verts dont la grotte était environnée : là on trouvait un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois semblait couronner ces belles prairies, et formait une nuit que les rayons du soleil ne pouvaient percer : là on n'entendait jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui se précipitant du haut du rocher, tombait à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyait au travers de la prairie. »

Digitized by Google

Description du temple de l'Amour.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par les temps;
La nature en posa les premiers fondemens,
Et l'art ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers;
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore
Et les fruits de Pomone, et les présens de Flore;
Et la terre n'attend pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons:
L'homme y semble goûter dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains;
Un éternel repos, des jours purs et sereins!
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens de l'âge d'or, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs;
Les voix de mille amans, les chants de leurs maitresses,
Qui célèbrent leur honte et vantent leurs faiblesses:
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main;
Près du temple sacré, les Grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues;
La molle volupté, sur un lit de gazons
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons:
On voit à ses côtés le mystère en silence,
Le sourire enchanteur, les soins, la complaisance;
Les plaisirs amoureux et les tendres désirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les plaisirs.

Digitized by Google

De ce temple fameux telle est l'aimable entrée ;
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux ?
Ce n'est plus des plaisirs la troupe aimable et tendre ;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ;
Les plaintes, les dégoûts, l'imprudence, la peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le soupçon qui la guide :
La haine et le courroux répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main :
La malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit en passant à leur troupe homicide :
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse, en soupirant, ses yeux baignés de pleurs.

Tous ces personnages allégoriques sont extrêmement ingénieux, pleins de moralité, et forment chacun en particulier des images frappantes, indépendamment du grand tableau.

Boileau fait une agréable description de la campagne où il passait les plus beaux jours de l'année.

Épître VI.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville,
Et contr'eux la campagne est mon unique asile :
Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit village, ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
Où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine aux pieds des monts que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui partageant son cours en diverses manières,

Digitized by Google

D'une rivière seule y forment vingt rivières :
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village au-dessus forme un amphithéâtre ;
L'habitant ne connaît ni la chaux, ni le plâtre :
Et dans le roc qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du Seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au-dehors de murs environnée ;
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la defend des outrages du nord.

Description burlesque de la ville de Paris, par Scarron.

Un amas confus de maisons,
Des crottes dans toutes les rues ;
Portes, temples, palais, prisons,
Boutiques bien ou mal pourvues.

Force gens noirs, blancs, roux, grisons,
Des prudes, des filles perdues ;
Des meurtres et des trahisons ;
Des gens de plume aux mains crochues.

Maint poudré qui n'a point d'argent,
Maint homme qui craint le sergent ;
Maint fanfaron qui toujours tremble.

Pages, laquais, voleurs de nuit :
Carosses, chevaux, et grand bruit ;
Voilà Paris. Que vous en semble ?

La Chartreuse de Gresset est un exemple exquis de l'usage qu'on peut faire de la topographie.

La description en général est une figure très-agréable, très-brillante, et très-propre

Digitized by Google

à flatter l'imagination à qui elle parle son véritable langage. Avec quel plaisir ne fixe-t-on pas ses regards sur ces tableaux, tantôt si rians et si doux, tantôt si animés et si pleins de feu ? Que nous savons bon gré à un habile orateur, à un poète ingénieux, de l'aimable séduction où il nous plonge ! Décrit-il ces expéditions terribles où deux formidables armées également altérées de sang vident par le fer leurs querelles fatales? On les voit déjà aux mains; on voit les traits voler, le fer briller, le sang rougir les sillons : on entend le son cruel et confus de mille voix barbares, les acclamations insolentes des vainqueurs, les cris plaintifs des vaincus, des blessés, des mourans. On voit tous ces débris sanglans de lances, de casques, d'épées, de faux, de chars fracassés; et ce tableau plaît par l'horreur qu'il inspire.

Fait-il la peinture d'une tempête ? On se transporte en esprit sur la mer. On n'est plus touché du sort des infortunés qui éprouvent la fureur de ce perfide élément; on frissonne, on tremble pour soi-même; rochers, bancs de sable, écueils, aquilons fougueux, tout nous épouvante, il semble que ce soit nous que tous ces dangers menacent : l'image d'une mort prochaine s'offre à nos sens et les glace d'effroi.

Nous introduit-il dans un palais, dans un temple superbe ? quelle éclat ! quelle pom-

Digitized by Google

pe ! quelle magnificence ! L'or, l'argent, le marbre y étalent à l'envi leurs richesses. Colonnes, festons, chapiteaux, péristyles, on voit tout; on touche tout au doigt.

Nous promène-t-il dans un charmant paysage ? quel enchantement !

Quelle flatteuse erreur emporte alors nos ames !

LA FONTAINE.

Que ces bocages sont verts ! que ces arbres sont touffus ! que le murmure de cette fontaine est séduisant ! que les ondes de ce ruisseau sont claires ! quelle délicieuse fraîcheur sous ces sombres berceaux ! quel spectacle ravissant offrent aux yeux ces troupeaux paissans et bondissans dans de fertiles pâturages, ces heureuses campagnes où Cérès, Bacchus et Pomone prodiguent leurs largesses ! Ne s'écrierait-on pas volontiers, avec Boileau, dans le transport de joie dont on est saisi :

O fortuné séjour ! O champs aimés des cieux !
Que pour jamais foulant vos prés délicieux
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
Et, connu de vous seuls, ignorer tout le monde !

L'orateur ne doit pas cependant flatter l'imagination aux dépens du jugement, du bon sens et de la droite raison. Il faut qu'il évite avec soin l'excès, l'enflure, l'affectation qui peuvent se glisser aisément dans des descriptions trop brillantes, qu'il s'abstienne

Digitized by Google

surtout de présenter des tableaux hideux et dégoûtans, comme fait Saint-Amant dans son ode sur la solitude.

> Là branle le squelette horrible
> D'un pauvre amant qui se pendit.

Le même Saint-Amant, dans son Moïse sauvé, est tombé dans le défaut de trop insister sur des images basses, petites, frivoles et ridicules : on doit bien se garder de l'imiter. Soyez, dit Boileau,

> Soyez riche et pompeux dans vos descriptions;
> C'est là qu'il faut des vers étaler l'élégance :
> N'y présentez jamais de basse circonstance.
> N'imitez pas ce fou * qui, décrivant les mers,
> Et peignant au milieu de ses flots entr'ouverts
> L'Hébreu sauvé du joug de ses injustes maîtres,
> Met, pour les voir passer, les poissons aux fenêtres;
> Peint le petit enfant qui va, saute, revient,
> Et joyeux, à sa mère offre un caillou qu'il tient :
> Sur de trop vains objets c'est arrêter la vue.

Ces exemples et ces préceptes ne regardent que la démonstration et la topographie. Disons un mot de la prosographie et de l'épopée. Peu de gens savent ici manier le pinceau avec goût et discernement; peu savent peindre les objets avec des couleurs qui leur soient propres, qui les caractérisent et qui les distinguent de tout autre : c'est pourtant en cela que consiste tout l'art de ces deux figures. Que des petits-maîtres vous

* Saint-Amant.

Digitized by Google

fassent le portrait de leurs Iris, vous les croiriez tous rivaux, c'est toujours même tournure, mêmes traits; ils n'ont, malgré leur étourdissant et long babil, qu'un terme pour tout exprimer. Les héroïnes de romans sont aussi pour la plupart assez semblables, et quoiqu'elles soient de tous les temps et de tous les pays, si les unes n'étaient brunes et les autres blondes, elles se trouveraient dans le cas des Ménechmes de Regnard, ou plutôt de Plaute; on ne saurait à quoi les distinguer.

De la Dubitation.

La dubitation est une figure par laquelle l'orateur feint d'être incertain de ce qu'il doit dire, ou de ce qu'il doit faire.

EXEMPLES.

Dans un sermon du père Bourdaloue, sur la Nativité.

« J'annonce un Sauveur humble et pauvre, mais je l'annonce aux grands du monde et aux riches du monde....Que leur dirai-je donc, Seigneur, et de quels termes me servirai-je pour leur proposer le mystère de votre humilité et de votre pauvreté? Leur dirai-je, *ne craignez point?* Dans l'état où je les suppose, ce serait les tromper. Leur dirai-je, *craignez?* je m'éloignerais de l'esprit du mystère même que nous célébrons,

Digitized by Google

et des pensées consolantes qu'il inspire et qu'il doit inspirer aux plus grands pécheurs. Leur dirai-je, *affligez-vous*, pendant que tout le monde chrétien est dans la joie ? Leur dirai-je, *consolez-vous*, pendant qu'à la vue d'un Sauveur qui condamne toutes leurs maximes, ils ont tant de raisons de s'affliger ? Je leur dirai, ô mon Dieu ! l'un et l'autre, et par-là je satisferai au devoir que vous m'imposez : je leur dirai, affligez-vous, consolez-vous, car je vous annonce une nouvelle qui est tout à la fois pour vous un sujet de crainte et de joie. »

Irrésolution de Calypso qui veut troubler une partie de chasse, où Télémaque et la nymphe Eucharis se sont donné rendez-vous.

« Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans en déclarant que je veux être de cette chasse ? En serai-je ? Irai-je la faire triompher, et faire servir ma beauté à relever la sienne ? Faudra-t-il que Télémaque, en me voyant, soit encore plus passionné pour son Eucharis ? O malheureuse ! qu'ai-je fait ? Non, je n'irai pas, ils n'iront pas eux-mêmes, je saurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque, il le ramenera en Ithaque : mais que dis-je, et que deviendrai-je quand Télémaque sera parti ? Où suis-je ? que reste-t-il à faire ? O cruelle Vénus, Vénus, vous m'avez trompée ! O perfide présent que vous m'avez fait ! Per-

Digitized by Google

nicieux enfant, amour empesté, je ne t'avais ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télémaque, et tu n'as porté dans ce cœur que trouble et que désespoir ! Mes Nymphes sont révoltées contre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. Oh, si j'étais libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes ; ta nymphe le verra ; et je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare. O malheureuse Calypso ! que veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as jeté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Fallait-il empoisonner son cœur ? Il m'eût quittée. Eh bien, ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voie plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers, laisse Calypso sans consolation, ne pouvant supporter la vie ni trouver la mort : laisse-la inconsolable, couverte de honte, désespérée avec ton orgueilleuse Eucharis. »

Mithridate ayant découvert que son fils Xipharès est son rival, et un rival aimé, demeure incertain, et flottant entre la clé-

Digitized by Google

mence et la colère que les mépris récens de Monime viennent encore d'allumer.

MITHRIDATE.

Elle me quitte ! et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence !
Peu s'en faut que mon cœur penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté.
Qui suis-je ? est-ce Monime, et suis-je Mithridate ?
Non, non ; plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colère revient, et je me reconnais :
Immolons en partant trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome ; et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les dieux propices :
Je le dois, je le puis ; ils n'ont plus de support :
Les plus séditieux sont déjà loin du bord.
Sans distinguer entr'eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur, et qu'est-ce que je dis ?
Tu vas sacrifier ? Qui ? Malheureux, ton fils ?
Un fils que Rome craint, qui peut venger son père !
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?
Ah ! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis ?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse ;
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse.
Quoi ! ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver ?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des faiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire !
Je brûle, je l'adore ; et loin de la bannir.....
Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir.
Quelle pitié retient mes sentimens timides ?
J'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?
O Monime ! ô mon fils ! Inutile courroux !
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !

Digitized by Google

Quoi ! des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ?
J'ai su par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie ?
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

Orosmane, transporté de fureur, est dans un trouble et une irrésolution tout-à-fait semblables, lorsqu'il a surpris ce billet fatal adressé par Nérestan à Zaïre, lequel fut la cause de l'erreur du Soudan et de l'événement tragique dont elle fut suivie.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin ;
Montre-lui cet écrit..... quelle tremble..... et soudain
De cent coups de poignard que l'infidèle meure.
Mais avant de frapper.... Ah ! cher ami, demeure,
Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené.... Non, je ne veux plus rien....
Je me meurs.... Je succombe à l'excès de ma rage.

Quelle agitation ! quel beau désordre de mouvemens impétueux ! quel combat de passions ardentes !

On peut dire de la dubitation ce que l'on a dit de la correction. Ces deux figures ont beaucoup de ressemblance. L'art et l'usage de l'une et de l'autre sont les mêmes ; l'une et l'autre ont pour but de réveiller l'attention des auditeurs ; l'une et l'autre expriment noblement le choc des passions tumultueuses

Digitized by Google

qui déchirent l'ame divisée contre elle-même, et la font voler rapidement de parti en parti, de pensée en pensée, de sentiment en sentiment; tourment affreux et plus cruel mille fois que les plus douloureuses tortures.

On peut dire que la dubitation est une correction répétée : elle tient aussi un peu de la communication, en ce que l'orateur irrésolu semble consulter son auditeur sur le parti qu'il doit prendre, et le prier de fixer à quelque objet certain son imagination égarée et vagabonde.

De l'Exclamation.

L'exclamation est une figure assez semblable à l'apostrophe : même vivacité, même véhémence; l'orateur élève tout à coup la voix par un mouvement imprévu et surprenant, propre à exprimer l'étonnement, la douleur, l'indignation, la colère et la fureur.

EXEMPLES.

Philoctète exprime à Télémaque la fureur dont il fut transporté quand Ulysse et Néoptolème voulurent emporter ses armes.

« Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits; elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne, disais-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur ! Plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui

Digitized by Google

me donnera un glaive pour me percer ! O si les oiseaux de proie pouvaient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami ; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer ; ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase. »

Exclamation d'Œnone quand Phèdre lui a avoué la passion dont elle brûlait pour Hippolyte.

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.
O désespoir ! ô crime ! ô déplorable race !
Voyage infortuné, rivage malheureux,
Fallait-il approcher de tes bords dangereux ?

ANDROMAQUE.

O mânes d'un époux ! ô Troyens ! ô mon père !
O mon fils ! que tes jours coûtent cher à ta mère !

L'épiphonème se rapporte à cette figure. C'est une sentence ou une réflexion vive, courte et précise en forme d'exclamation, qui conclut très-bien un raisonnement juste et solide, une vérité morale, ou le récit de quelque fait singulier. En voici des exemples.

Digitized by Google

Dans Bossuet, oraison funèbre de madame la duchesse d'Orléans.

« J'étais donc encore destiné à rendre ce » devoir funèbre à très-haute et très-puis- » sante princesse Henriette-Anne d'Angle- » terre, duchesse d'Orléans? Elle que j'avais » vue si attentive pendant que je rendais le » même devoir à la Reine sa mère, devait » être sitôt après le sujet d'un discours sem- » blable, et ma triste voix était réservée à » ce déplorable ministère! O vanité! ô néant! » ô mortels ignorans de leurs destinées! »

Dans la même oraison funèbre.

« Notre chair change bientôt de nature; » notre corps prend un autre nom, même » celui de cadavre, comme dit Tertullien, » parce qu'il nous montre encore quelque » forme humaine, ne lui demeure pas long- » temps; il devient un je ne sais quoi qui n'a » plus de nom dans aucune langue, tant il » est vrai que tout meurt avec lui, jusqu'à » ces termes funèbres par lesquels on expri- » mait les malheureux restes! »

Et dans Fléchier.

« On éloigne les derniers sacremens » comme si c'étaient des mystères de mau- » vais augure; on rejette les vœux et les » prières que l'église a institués pour les

Digitized by Google

» mourans, comme si c'étaient des vœux
» meurtriers et des prières homicides. La
» croix de Jésus-Christ, qui doit être un
» sujet de confiance, devient à ces esprits
» lâches un objet de terreur; et pour toute
» disposition à la mort, ils n'ont que l'ap-
» préhension ou la peine de mourir. Quels
» funestes égards ! quels ménagemens cri-
» minels n'a-t-on pas pour eux ! Bien loin
» de leur faire voir leur perte infaillible,
» à peine les avertit-on de leur danger; et
» lors même qu'ils sont mourans, on n'ose
» presque leur dire qu'ils sont mortels.
» Cruelle pitié qui les perd de peur de les
» effrayer ! Crainte funeste qui les rend in-
» sensibles à leur salut ! »

Zaïre, à l'aspect du vieux Lusignan qui revoit la lumière après vingt ans de captivité, se trouble et s'attendrit, verse des pleurs dont elle ignore la cause, et s'écrie :

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue :
Ainsi que ce vieillard j'ai langui dans les fers.
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts ?

Dans le poëme de la Henriade, chant VII.

Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs :
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
O mon père ! quel est ce spectacle nouveau ?
Tout change, dit Louis *, et tout a son tombeau.

* Saint-Louis.

Digitized by Google

Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée :
L'Espagne à nos genoux vient demander des rois;
C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.
Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître;
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang ! ô Philippe ! ô mes fils !
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis !
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques,
Allumer les flambeaux des discordes publiques ?

Fénélon, dans son ode sur les avantages de la solitude :

Des Grecs je vois le plus sage
Jouet d'un indigne sort,
Tranquille dans son naufrage,
Et circonspect dans le port;
Vainqueur des vents en furie,
Pour sa sauvage patrie
Bravant les flots nuit et jour :
O ! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour !

Madrigal de mademoiselle Deshoulières.

Dans ces lieux, rêvons à loisir;
Rien n'y peut troubler le plaisir
De penser au berger que j'aime.
Hélas ! que ce berger charmant
Ne pense-t-il à moi de même ?
Qu'il y penserait tendrement !

Extrait d'une Idylle de madame Deshoulières.

Lieux toujours opposés au bonheur de ma vie,
C'est ici qu'à l'amour je me vis asservie !

Digitized by Google

Ici, j'ai vu l'ingrat qui me tient sous ses lois;
Ici, j'ai soupiré pour la première fois:
Mais tandis que pour lui je craignais mes faiblesses,
Il appelait son chien, l'accablait de caresses:
Du désordre où j'étais, loin de se prévaloir,
Le cruel ne vit rien, ou ne voulut rien voir:
Il loua mes moutons, mon habit, ma houlette;
Il m'offrit de chanter un air sur sa musette;
Il voulut m'enseigner quelle herbe va paissant,
Pour reprendre sa force un troupeau languissant,
Ce que fait le soleil des vapeurs qu'il attire.
N'avait-il rien, hélas! de plus doux à me dire?

On sent assez que l'épiphonème ne consiste que dans les derniers vers de tous ces exemples.

De la Gradation.

La gradation est une figure par laquelle l'orateur s'élève comme par degrés de pensées en pensées, qui vont toujours en augmentant jusqu'à ce qu'il soit parvenu au degré d'élévation où il veut parvenir.

Un avocat fameux représente ainsi la manière dont les amans témoignent leur passion à celles qu'ils veulent séduire.

« Cet esclavage si dur leur paraît plus » doux que la plus douce liberté: ils émeu- » vent par leur amour, ils charment par » leurs discours, ils attendrissent par leurs » larmes, ils rassurent par leurs sermens, » ils échauffent par leurs prières, ils allu- » ment par leurs services, ils embrasent » par leurs caresses, ils consument par » leurs assiduités. »

Digitized by Google

FLÉCHIER, *oraison funèbre de Turenne.*

« Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, et qui voyez dans nos plus secrètes intentions ce qui n'est pas encore comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette ame qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité : recevez ces désirs que vous lui aviez vous-même inspirés. Le temps lui a manqué, et non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ces désirs, voilà des charités qu'il a faites ou destinées pour le soulagement et le salut de ses frères; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple; voilà ce sang de votre peuple qu'il a tant de fois épargné, voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour vous; et pour dire encore plus, voilà le sang que Jésus-Christ a versé pour lui. »

Dans l'oraison funèbre de M. le maréchal de Noailles, par le P. de la Rue.

« Tout le Vivarais était en alarmes. Le duc descendant le Rhône, apprit que les séditieux, au mépris de l'amnistie qu'ils venaient de recevoir de la clémence du Roi, avaient tiré sur ses troupes. Il aborde, et sans différer, marchant aux re-

Digitized by Google

belles, il essuie leur feu, les charge, les met en fuite, et les force enfin dans les villes et les bourgs qui leur servaient de retraite. »

Phèdre mourante s'exprime ainsi devant Thésée.

J'ai pris, j'ai fait couler dans mes brûlantes veines
Un poison que Médée apporta dans Athènes :
Déjà jusqu'à mon cœur le venin parvenu,
Dans ce cœur expirant jette un froid inconnu :
Dejà je ne vois plus qu'à travers un nuage
Et le ciel et l'époux que ma présence outrage ;
Et la mort à mes yeux dérobant sa clarté,
Rend au jour qu'ils souillaient toute sa pureté.

Dans la tragédie de la *Mort de Pompée*, Cornélie parle ainsi à César :

César, car le destin que dans tes fers je brave,
M'a fait ta prisonnière, et non pas ton esclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer Seigneur :
De quelques rudes traits qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus.

ARISTIE *à Pompée.*

Mon feu qui n'est éteint que parce qu'il doit l'être ;
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître ;
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant,
Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.

DON DIEGUE *au Cid son fils.*

Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer. Va, cours, vole et nous venge.

Digitized by Google

Cantate d'Adonis.

Que désormais Mars en fureur,
Gronde, menace, tonne, éclate, etc.

ROUSSEAU.

Il y a une gradation bien sensible dans les mouvemens de rage qui saisissent le cœur d'Atrée, lorsque ce barbare reconnaît son frère.

Quel son de voix a frappé mon oreille !
Quel transport tout à coup dans mon cœur se réveille !
D'où naissent à la fois des troubles si puissans ?
Quelle soudaine horreur s'empare de mes sens !
Toi qui poursuis le crime avec un soin extrême,
Ciel ! rends vrais mes soupçons, et que ce soit lui-même.
Je ne me trompe point, j'ai reconnu sa voix;
Voilà ses traits encore. Ah ! c'est lui que je vois.
Tout ce déguisement n'est qu'une adresse vaine;
Je le reconnaîtrais seulement à ma haine.
Il fait, pour se cacher, des efforts superflus,
C'est Thyeste lui-même, et je n'en doute plus.

AGRIPPINE *à Burrhus.*

Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres !

OROSMANE *à Zaïre.*

J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux.

PYRRHUS, *parlant d'Andromaque.*

Sa misère l'aigrit; et toujours plus farouche,
Cent fois le nom d'Hector est sorti de sa bouche :
Vainement à son fils j'assurais mon secours :

Digitized by Google

C'est Hector, disait-elle, en l'embrassant toujours;
Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace :
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

Le second chant du Lutrin finit par une très-jolie gradation qui forme un tableau parfait.

. . . . . La mollesse oppressée
Dans sa bouche, à ces mots, sent sa langue glacée;
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, et s'endort.

La gradation se fait aussi en descendant, comme dans ces vers d'Oreste à Hermione.

Vous voulez qu'un roi meure; et pour son châtiment
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.

Cette figure peut être employée utilement lorsqu'on veut amener avec art une proposition hardie, qui sans ces ménagemens, aurait un air de paradoxe rebutant et insoutenable.

De l'Imprécation.

Le nom de cette figure a quelque chose d'odieux. Il y en a peu cependant d'aussi belles et d'aussi vives; elle consiste à maudire son adversaire, à faire des vœux contre lui, à lui souhaiter tout le mal possible. Il n'est pas difficile de comprendre que de tels mouvemens doivent être exprimés avec vivacité, avec feu, avec noblesse. Rien n'est plus aisé que de se mettre en colère; mais

Digitized by Google

il n'appartient qu'au véritable orateur de savoir s'y mettre à propos et avec éloquence. C'est ainsi que le Roi prophète s'emporte contre les pécheurs et les impies qui le persécutaient.

« Que leur table soit devant eux comme » un filet, et que ce qui devait leur donner » la paix, devienne un piége où ils soient » pris.

» Que leurs yeux soient tellement obscur- » cis qu'ils ne voient point ; faites que leurs » reins soient toujours courbés et vacillans.

» Répandez sur eux votre colère, et que » la fureur de votre indignation les saisisse.

» Que leur demeure soit déserte, et que » personne n'habite plus dans leurs tentes.

» Laissez-les amasser iniquité sur iniquité, » et qu'ils n'entrent point dans votre justice.

» Qu'ils soient effacés du livre des vivans, » et que leurs noms ne soient point écrits » avec ceux des justes. »

Les psaumes fournissent une infinité d'exemples de cette figure.

Calypso, à l'exemple de Didon dans Virgile, vomit de violentes imprécations contre Télémaque.

« Je conjure les puissances célestes de me » venger. Puisse-tu, au milieu des mers, » suspendu aux pointes d'un rocher, et frap- » pé de la foudre, invoquer en vain Calypso » que ton supplice comblera de joie. ! »

Digitized by Google

Philoctète, dans Télémaque.

« O Ulysse, auteur de mes maux, que » les dieux puissent te..... Mais les dieux » ne m'écoutent point; au contraire, ils ex- » citent mon ennemi. O terre de ma patrie » que je ne reverrai jamais ! O dieux ! s'il » en reste encore quelqu'un d'assez juste » pour avoir pitié de moi, punissez, punis- » sez Ulysse, alors je me croirai guéri. »

Azarias dans la tragédie d'Athalie.

Si quelque transgresseur enfreint cette promesse,
Qu'il éprouve, grand Dieu ! ta fureur vengeresse;
Qu'avec lui ses enfans, de ton partage exclus,
Soient au rang de ces morts que tu ne connais plus.

Voici un morceau admirable tiré de la tragédie d'Horace. Camille, sœur du vainqueur des Albains, désespérée de la perte de Curiace son amant qui vient d'être immolé par la main d'Horace, exhale un torrent d'imprécations contre son frère et contre Rome.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés,
Saper ses fondemens encor mal assurés;
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie :
Que cent peuples unis des bouts de l'univers,

Digitized by Google

Passent, pour la détruire, et les monts et les mers :
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles :
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux;
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre !
Voir ses maisons en cendres et tes lauriers en poudre !
Voir le dernier Romain à son dernier soupir;
Moi seul en être cause, et mourir de plaisir !

Les imprécations que fait Hérode contre Jérusalem, contre toute la Judée, contre lui-même, expriment bien l'état violent où la mort de Mariamne avait plongé son ame.

HÉRODE.

. . . . . Quoi ! Mariamne est morte !
Infidèles Hébreux, vous ne la vengez pas ?
Cieux qui la possédez, tonnez sur ces ingrats !
Lieux teints de ce beau sang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, palais tombés en cendre,
Cachez sous les débris de vos superbes tours
La place où Mariamne a vu trancher ses jours.
Temple, que pour jamais tes voûtes se renversent :
Que d'Israël détruit les enfans se dispersent;
Que sans temple et sans rois, errans, persécutés,
Fugitifs en tous lieux, et partout détestés,
Sur leurs fronts égarés portant dans leur misère
Des vengeances de Dieu l'effrayant caractère,
Ce peuple aux nations transmette avec terreur
Et l'horreur de mon nom, et la honte du leur.

Pour dissiper l'horreur que ces violentes imprécations ont pu inspirer, en voici d'autres d'un goût tout différent, et qui effrayeront moins qu'elles ne divertiront.

Digitized by Google

Madame Deshoulières à M. le maréchal de Vivonne, qui était parti pour sa maison de campagne de Roissy, au milieu des rigueurs de la mauvaise saison.

Qu'il fait beau faire voyage
Quand de froid on est transi !
Puissent les ennuis, la rage,
Le chagrin et le souci,
Être de votre équipage !
Puisse tout l'air épaissi
Vous régaler d'un orage !
Puisse l'enfant sans merci
Vous forcer à rendre hommage
A quelque Iris de village,
Au teint couleur de souci,
Au pied sentant le fromage;
Qui soit de tortu corsage,
Par quelque pitaud grossi;
Dont le cœur fourbe et volage
Vous aime coussi-coussi;
Qui, pour couronner l'ouvrage,
Ait, à votre grand dommage,
D'autres *mais* et d'autres *si*,
Cent fois pires que ceux-ci, etc.

De l'Interrogation.

L'interrogation est une figure par laquelle nous faisons diverses questions à notre adversaire, ou à celui que nous voulons persuader, moins pour nous informer de ce qui fait l'objet de ces questions, que pour le presser, le convaincre, le réduire et le confondre.

Digitized by Google

EXEMPLES.

Dans le prophète Michée, chap. 6, c'est le Seigneur lui-même qui parle ainsi à son peuple par la bouche de ce prophète.

« Mon peuple, que vous ai-je fait ? en » quoi vous ai-je donné sujet de vous plain- » dre ? répondez-moi. Est-ce à cause que » je vous ai tiré de l'Égypte, que je vous ai » délivré d'une maison d'esclavage, et que » j'ai envoyé pour vous conduire, Moïse, » Aaron, et Marie ? etc. »

Philoctète à Télémaque.

« Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disais-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs : jouis de ton bonheur avec les Atrides, laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever ? je ne suis plus rien, je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyais autrefois, que je ne saurais partir, que mes cris et l'infection de ma plaie troubleraient les sacrifices ? »

CLYTEMNESTRE *à Agamemnon.*

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice ?
Quoi ! l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?

Digitized by Google

Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse ?
Pensez-vous, par des pleurs, prouver votre tendresse ?
Où sont-ils ces combats que vous avez rendus ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus ?
Quel débris parle ici de votre résistance ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence ?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel ! que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire ?
Le ciel, le juste ciel par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?
Si du crime d'Hélène on poursuit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione sa fille ;
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix
Sa coupable moitié dont il est trop épris.
Mais, vous, quelles fureurs vous rendent sa victime ?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime ?
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle ardeur du plus pur de mon sang ?

ACHILLE *à Agamemnon, toujours pour les mêmes intérêts d'Iphigénie.*

Juste ciel ! puis-je entendre et souffrir ce langage ?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage ?
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours ?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours ?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle ?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils ?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs Thessaliens osèrent-ils descendre,
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur
Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur ?
Qu'ai-je à me plaindre ? Où sont les pertes que j'ai faites ?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes ;

Digitized by Google

Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien ;
Vous que j'ai fait nommer et leur chef et le mien,
Vous que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous ?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux ?
Depuis quand pense-t-on, qu'inutile à moi-même,
Je me laisse ravir une épouse que j'aime ?
Seul, d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé ?

CASSIUS *à Brutus.*

Un seul mot de César a-t-il éteint en toi
L'amour de ton pays, ton devoir et ta foi ?
En disant ce secret ou faux ou véritable,
En t'avouant pour fils, en est-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? en es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur et ta main ?
Toi, son fils, Rome enfin n'est-elle plus ta mère ?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère ?
Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Élève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage ?
Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil esclave d'amour,
Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour ?
Laisse-là les erreurs et l'hymen de ta mère,
Caton forma tes mœurs. Caton seul est ton père ;
Tu lui dois ta vertu, ton âme est toute à lui :
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui,
Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde,
As-tu d'autres parens que les vengeurs du monde ?

Digitized by Google

De l'Interruption.

L'interruption est une figure par laquelle l'orateur entrecoupe son discours de soupirs et de sanglots, preuves éclatantes d'une vive douleur; ou de transports et d'exclamations mille fois interrompues et mille fois recommencées; ce qui convient assez bien à l'étonnement et à la surprise quelle qu'elle soit, fâcheuse ou agréable.

EXEMPLES.

NÉRESTAN *à Châtillon.*

Dieu s'est servi de moi, Seigneur; sa Providence,
De ce jeune Orosmane, a fléchi la rigueur.
Mais quel triste mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier Soudan la clémence odieuse
Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse !
Dieu me voit et m'entend, il sait si dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur ;
Je faisais tout pour lui; j'espérais de lui rendre
Une jeune beauté qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
Baignant de notre sang la Syrie enivrée,
Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée.
Du sérail des Sultans sauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
Seigneur, je me flattais.... espérance frivole !
De ramener Zaïre à cette heureuse Cour,
Où Louis des vertus a fixé le séjour :
Déjà même la Reine à mon zèle propice,
Lui tendait, de son trône, une main protectrice :

Digitized by Google

Enfin lorsqu'elle touche au moment souhaité
Qui la tirait du sein de sa captivité,
On la retient :....que dis-je ?.... Ah Zaïre elle-même
Oubliant les Chrétiens pour ce Soudan qui l'aime....
N'y pensons plus.... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel ;
Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

Et plus bas :

Noradin m'enleva près de cette Zaïre,
Qui depuis.... pardonnez si mon cœur en soupire ;
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

Dans la pastorale d'Endimion, Diane, qui avait paru d'abord indignée du téméraire aveu que ce berger avait osé lui faire de sa passion, revient un moment après vers lui, poussée par son amour, lui montre un visage riant et serein, quoiqu'un peu confus, et lui fait entendre qu'elle ne sent pour lui rien moins que de la haine. Quel bonheur inespéré ! quelle charmante surprise pour Endimion ! Déesse, s'écrie-t-il dans l'excès de sa joie :

Déesse, est-il donc vrai ? Quelle ardeur !. Quel hommage !
Tout mon cœur... De mon trouble entendez le langage.

Ce trouble était en effet plus éloquent que le plus beau compliment de galanterie qu'il eût pu faire à cette déesse.

L'auteur de la tendre Zaïre s'est servi, avec beaucoup de succès, de cette figure

Digitized by Google

pour exprimer la triste perplexité et le cruel embarras où se trouvait cette captive infortunée, lorsqu'après qu'elle eut été reconnue pour fille de Lusignan, Orosmane son maître, son amant, et presque son époux, vient la presser de se rendre à la Mosquée, où tout est préparé pour la cérémonie de leur hymen.

ZAÏRE.

Seigneur, si vous m'aimez, si je vous étais chère....

OROSMANE.

Si vous l'êtes ? Ah Dieu !

ZAÏRE.

Souffrez que l'on diffère....
Permettez que ces nœuds par vos mains assemblés....

OROSMANE.

Que dites-vous, ô ciel ! est-ce vous qui parlez, Zaïre ?

ZAÏRE.

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zaïre ?

ZAÏRE.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire,
Excusez ma douleur.... non, j'oublie à la fois
Et tout ce que je suis et tout ce que je dois;
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue....
Je ne puis.... ah ! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes vœux, mon désespoir, et l'horreur où je suis.

Digitized by Google

Mérope interrogeant un jeune homme qui est son propre fils, sans qu'elle en sache rien, s'attendrit au récit de ses aventures, et laisse même échapper quelques pleurs ; Euriclès lui dit :

Eh ! Madame, d'où vient que vous versez des larmes ?

MÉROPE.

Te le dirai-je ? hélas ! tandis qu'il m'a parlé,
Sa voix m'attendrissait, tout mon cœur s'est troublé.
Cresfonte... ô ciel... j'ai cru... que j'en rougis de honte !
Oui, j'ai cru démêler quelques traits de Cresfonte.
Jeux cruels du hasard, en qui me montrez-vous
Une si fausse image, et des rapports si doux ?
Affreux ressouvenir ! quel vain songe m'abuse ?

MÉROPE *lui demande ensuite :*

En quel lieu le ciel vous fit-il naître ?

EGYSTHE.

En Élide.

MÉROPE.

Qu'entends-je ! en Élide ! ah ! peut-être . . . . . ?
L'Élide.... répondez.... Narbas vous est connu,
Le nom d'Égysthe, au moins, jusqu'à vous est venu.
Quel était votre état, votre rang, votre père ?

Que tout ce désordre exprime bien les mouvemens que la nature excitait alors dans l'ame de cette tendre mère !

De l'Obsécration.

L'obsécration est une figure par laquelle on demande une grâce avec un empressement plein d'ardeur.

Digitized by Google

L'art consiste à présenter à ceux qu'on veut fléchir tous les objets les plus capables de les émouvoir et de les attendrir.

EXEMPLES.

Prière de Philoctète à Néoptolème.

« O mon fils ! je te conjure par les mânes » de ton père, par ta mère, par tout ce que » tu as de plus cher sur la terre, de ne me » pas laisser seul dans les maux que tu vois. » Je n'ignore pas combien je te serai à charge, » mais il y aurait de la honte à m'abandon- » ner : jette-moi à la proue, à la poupe, » dans la sentine même, partout où je t'in- » commoderai le moins. Il n'y a que les » grands cœurs qui sachent combien il y a » de gloire à être bon : ne me laisse point » en un désert où il n'y a aucun vestige » d'hommes; mène-moi dans ta patrie ou » dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont » Oeta, de Trachine, et des bords agréables » du fleuve Sperchius : renvoie-moi à mon » père. Hélas ! que je crains qu'il ne soit » mort ! Je lui avais mandé de m'envoyer » un vaisseau : ou il est mort, ou ceux qui » m'avaient promis de lui dire ma misère » ne l'ont point fait. J'ai recours à toi, ô mon » fils ! souviens-toi de la fragilité des choses » humaines. Celui qui est dans la prospérité » doit craindre d'en abuser, et secourir les » malheureux. »

Digitized by Google

Dans la tragédie de Voltaire, intitulée : *La Mort de César*, ce Héros et Brutus son fils, se font mutuellement de très-vives instances.

CÉSAR.

Caton t'a trop séduit, mon cher fils, je prévois
Que ta triste vertu perdra l'État et toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée,
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime et qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur;
Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton âme à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien ? Tu détournes les yeux ?

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez sur moi, grand dieux !
César.....

CÉSAR.

Quoi ! tu t'émeus ? ton âme est amollie ?
Ah, mon fils !

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspirent en secret de te percer le sein ?

(*Il se jette à genoux*).

Que le salut de Rome, et que le tien te touche ;
Ton génie alarmé te parle par ma bouche ;
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes piés ;
César, au nom des dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome et de toi-même :
Dirai-je au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
Qui te préfère au monde et Rome seule à toi,
Ne me rebute pas.

Digitized by Google

Les instances que fait Electre à Oreste son frère, déguisé sous le nom de Tidée, sont extrêmement touchantes. Le faux Tidée lui dit :

Vous le savez, Oreste a vu les sombres bords,
Et l'on ne revient point de l'empire des morts.

ELECTRE.

Et n'avez-vous pas cru, Seigneur, qu'avec Oreste
Palamède avait vu cet empire funeste ?
Il revoit cependant la clarté qui nous luit :
Mon frère est-il le seul que le destin poursuit ?
Vous-même sans espoir de revoir le rivage,
Ne trouvâtes-vous pas un port dans le naufrage ?
Oreste, comme vous, peut en être échappé.
Il n'est point mort, Seigneur, vous vous êtes trompé.
J'ai vu dans ce palais une marque assurée
Que ces lieux ont revu le petit-fils d'Atrée :
Le tombeau de mon père encor mouillé de pleurs,
Qui les aurait versés ? qui l'eût couvert de fleurs ?
Qui l'eût orné d'un fer ? quel autre que mon frère
L'eût osé consacrer aux mânes de mon père ?
Mais quoi ! vous vous troublez ; ah ! mon frère est ici.
Hélas ! qui mieux que vous en doit être éclairci ?
Ne me le cachez point ; Oreste vit encore,
Pourquoi me fuir ? Pourquoi vouloir que je l'ignore ?
J'aime Oreste, Seigneur, un malheureux amour
N'a pu de mon esprit le bannir un seul jour.
Rien n'égale l'ardeur qui pour lui m'intéresse :
Si vous saviez pour lui jusqu'où va ma tendresse,
Votre cœur frémirait de l'état où je suis,
Et vous termineriez mon trouble et mes ennuis.
Hélas depuis vingt ans que j'ai perdu mon père,
N'ai-je donc pas assez éprouvé de misère ?
Esclave dans les lieux d'où le plus grand des rois
A l'univers entier semblait donner des lois,

Digitized by Google

Qu'a fait aux dieux cruels sa malheureuse fille ?
Quel crime contre Électre arme enfin sa famille ?
Une mère en fureur la hait et la poursuit ;
Ou son frère n'est plus, ou le cruel la fuit :
Ah ! donnez-moi la mort ou me rendez Oreste,
Rendez-moi par pitié le seul bien qui me reste.

ORESTE.

Eh bien ! il vit encore, il est même en ces lieux !
Gardez-vous cependant.....

ÉLECTRE.

Qu'il paraisse à mes yeux.
Oreste, se peut-il qu'Électre te revoie ?
Montre-le-moi, dussé-je en expirer de joie.

Tout à coup elle ouvre les yeux : sa vive amitié lui apprend que le témoin de sa tendresse en est aussi l'objet, et que l'idée est Oreste lui-même. Quel sujet d'allégresse !

Mais, hélas ! n'est-ce point lui-même que je voi ?
C'est Oreste, c'est lui, c'est mon frère et mon Roi.
Au transport qu'en mon cœur sa présence a fait naître,
Eh ! comment si long-tems l'ai-je pu méconnaître ?
Je te revois enfin, cher objet de mes vœux !
Momens tant souhaités ! ô jours trois fois heureux !
Vous vous attendrissez, je vois couler vos larmes :
Ah! Seigneur, que ces pleurs pour Électre ont de charmes!
Que ces traits, ces regards pour elle ont de douceur !
C'est donc vous que j'embrasse, ô mon frère !

Quel assaut pour un frère si sensible ! quel cœur de rocher pourrait résister à des transports si doux et si pressans ? Aussi Oreste laisse-t-il échapper son secret.

Digitized by Google

(Il s'écrie :)

. . . . . Ah ! ma sœur !
Mon amitié trahit un important mystère :
Mais, hélas ! que ne peut Électre sur son frère !

Quelle vivacité de sentimens dans ces instances de Rhadamiste à Zénobie !

Quoi ! loin de m'accabler, grands dieux ! c'est Zénobie
Qui craint de me haïr et qui s'en justifie !
Ah ! punis-moi plutôt : ta funeste bonté
Même en me pardonnant, tient de ma cruauté.
N'épargne point mon sang, cher objet que j'adore !
Prive-moi du bonheur de te revoir encore.

(Il se jette à genoux.)

Faut-il pour t'en presser, embrasser tes genoux ?
Songe au prix de quel sang je devins ton époux ;
Jusques à mon amour tout veut que je périsse ;
Laisser un crime en paix c'est s'en rendre complice.
Frappe, mais souviens-toi que malgré ma fureur,
Tu ne sortis jamais un moment de mon cœur ;
Que si le repentir tenait lieu d'innocence,
Je n'exciterais plus ni haine, ni vengeance ;
Que malgré le courroux qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fait celle de t'aimer.

ŒNONE *à Phèdre.*

Madame, au nom des pleurs que pour vous j'ai versés,
Par vos faibles genoux que je tiens embrassés,
Délivrez mon esprit de ce funeste doute.

De l'Optation.

L'optation est une figure qui exprime l'empressement et l'ardeur des desirs violens.

Digitized by Google

EXEMPLES.

Psaume 54.

« Qui me donnera les ailes de la colombe
» pour m'élever vers le lieu de mon repos ? »

FLÉCHIER, *Oraison funèbre de M. de Lamoignon.*

« Que ne puis-je vous le représenter tel
» qu'il était, lorsqu'après un long et péni-
» ble travail, loin du bruit de la ville et du
» tumulte des affaires, il allait se décharger
» du poids de sa dignité, et jouir d'un no-
» ble repos dans sa retraite de Bâville ! »

ATALIDE *parlant de Bajazet et de Roxane.*

Qu'il l'apaise. Ces mots ne me suffisent pas :
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime ;
Qu'elle le croie enfin. Que ne puis-je moi-même,
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissans,
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !

ABNER.

Hélas ! Dieu voit mon cœur. Plût à ce Dieu puissant
Qu'Athalie oubliât un enfant innocent,
Et que du sang d'Abner sa cruauté contente,
Crût calmer par ma mort le ciel qui la tourmente !

Monime s'entretenant avec sa confidente de la crainte qu'elle a d'avoir exposé Xiphares à la fureur de Mithridate, en déclarant à ce Roi jaloux ses sentimens pour ce jeune

Digitized by Google

prince, témoigne par ce transport l'excès de sa tendresse.

Ma Phédime, et qui peut concevoir ce miracle ?
Après deux ans d'ennuis dont tu sais tout le poids,
Quoi ! je puis respirer pour la première fois !
Quoi ! cher Prince, avec toi je me verrais unie !
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrais ton devoir, je verrais ma vertu
Approuver un amour si long-temps combattu ?
Je pourrais tous les jours t'assurer que je t'aime !
Que ne viens-tu ? . . . . . .

De la figure appelée Parallèles.

Cette figure a quelque rapport avec la similitude, un des lieux oratoires dont il est parlé au premier livre. Elle en diffère en ce que dans les parallèles la comparaison règne bien plus long-temps que dans la similitude, et se soutient sur beaucoup plus de membres. Ce sont deux objets que l'on pèse exactement dans une juste balance, dont on apprécie la valeur et la qualité relative, et dont on examine avec soin tous les rapports de ressemblance et de disconvenance.

EXEMPLES.

FLÉCHIER, *Oraison funèbre de M. de Turenne.*

« Quelle était sa joie, lorsqu'après avoir » forcé des villes, il voyait son illustre ne- » veu, plus éclatant par ses vertus que par » sa pourpre, ouvrir et réconcilier des églises

Digitized by Google

» sous les ordres d'un Roi aussi pieux que
» puissant? L'un faisait prospérer les armes,
» l'autre étendait la religion; l'un abattait
» des remparts, l'autre redressait des au-
» tels; l'un ravageait les terres des Philis-
» tins, l'autre portait l'arche autour des
» pavillons d'Israël; puis unissant ensemble
» leurs vœux comme leurs cœurs étaient
» unis, le neveu avait part aux services que
» l'oncle rendait à l'État, et l'oncle avait
» part à ceux que le neveu rendait à l'église.»

Parallèle de Charles XII, roi de Suède, et du Czar Pierre Alexiowitz.

« Ce fut le 8 juillet de l'année 1709, que
» se donna cette bataille décisive de Pultava
» entre les deux plus célèbres monarques qui
» fussent alors dans le monde. Charles XII,
» illustre par neuf années de victoires, Pierre
» Alexiowitz par neuf années de peines,
» prises pour former des troupes égales aux
» troupes suédoises; l'un glorieux d'avoir
» donné des États, l'autre d'avoir civilisé
» les siens; Charles aimant les dangers, et
» ne combattant que pour la gloire; Alexio-
» witz ne fuyant point les périls, et ne fai-
» sant la guerre que pour ses intérêts; le
» Monarque suédois, libéral par grandeur
» d'âme, le moscovite ne donnant jamais
» que par quelque vue. Celui-là d'une so-
» briété et d'une continence sans exemple,

Digitized by Google

» d'un naturel magnanime, et qui n'avait » été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant » pas dépouillé la rudesse de son éducation » et de son pays, aussi terrible à ses sujets » qu'admirable aux étrangers, et trop » adonné à des excès qui ont même abrégé » ses jours. Charles avait le titre d'invin- » cible qu'un moment pouvait lui ôter ; les » nations avaient déjà donné à Pierre Alexio- » witz le nom de GRAND, qu'une défaite » ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il » ne le devait pas à des victoires. »

Comparaison du vicomte de Turenne avec le chevalier d'Aumale.

D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne est plus adroit et moins impétueux ;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il songe à fatiguer son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur ;
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur :
Turenne qui l'observe aperçoit sa faiblesse ;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse ;
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang ;
Il tombe, et de l'enfer tous les monstres frémirent.
Ces funèbres accens dans les airs s'entendirent :
« De la Ligue à jamais le trône est renversé ;
» Tu l'emportes, Bourbon, notre règne est passé. »

Du cardinal de Richelieu avec le cardinal Mazarin.

Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,

Digitized by Google

Enfans de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami;
L'un fuyant avec art, et cédant à l'orage;
L'autre, aux flots irrités opposant son courage;
Des princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin par leurs efforts ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.

Du Chien avec l'Amour.

Savez-vous avec qui, Philis, ce petit chien
Peut avoir de la ressemblance?
La chose est assez d'importance.

Pour percer le mystère, et vous y faire jour,
Examinez Marqués, son humeur, sa figure:
Mais enfin cette énigme est-elle trop obscure?
Vous rendez-vous? il ressemble à l'Amour.

A l'Amour, direz-vous? la comparaison cloche,
Si jamais on a vu comparaison clocher.
Un chien avec l'amour? Eh bien, il faut tacher
D'en faire un parallèle exact et sans reproche.

Marqués sur vos genoux a mille privautés;
Entre vos bras il se loge à toute heure:
Et c'est là que l'Amour établit sa demeure,
Lorsqu'il est bien reçu par vous autres beautés.

On voit Marqués se mettre aisément en colère,
Et s'apaiser fort aisément.
Connaissez-vous l'Amour? Voilà son caractère:
Il se fâche, il s'apaise en un moment.

Afin que votre chien ait la taille mieux faite,
Vous le traitez assez frugalement;
Et le pauvre Marqués qui fait toujours diète,
Subsiste je ne sais comment.

Digitized by Google

L'Amour ne peut chez vous trouver de subsistance ;
Vous ne lui servez pas un seul mets nourrissant ;
Et s'il ne vivait d'espérance,
Je crois qu'il mourrait en naissant.

Avec ce petit chien vous folâtrez sans cesse ;
En folâtrant, ce petit chien vous mord :
On joue avec l'Amour ; il badine d'abord,
Mais en badinant il vous blesse.

Loin de punir ce petit animal,
Ne rit-on pas de ses morsures ?
Encor que de l'Amour on sente les blessures,
A l'Amour qui les fait on n'en veut point de mal.

On veut qu'un chien soit tel que quand il vient de naître ;
Et de peur qu'il ne croisse, on y prend mille soins :
Il ne faut pas en prendre moins
Pour empêcher l'Amour de croître.

Vous caressez Marqués parce qu'il est petit ;
S'il devenait trop grand, il n'aurait rien d'aimable :
Un petit amour divertit,
S'il devient trop grand, il accable.

De la Prétermission.

La prétermission est une figure par laquelle l'orateur feint de passer sous silence, ou au moins de ne toucher que légèrement et en passant, des faits ou des circonstances sur lesquelles néanmoins il insiste très-vivement, et c'est en cela même que consiste tout l'art de cette figure, dont voici des exemples.

Digitized by Google

FLÉCHIER, *Oraison funèbre de M. de Turenne.*

« N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées, que je découvre ce corps pâle et sanglant auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé, que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorée. »

aison funèbre de madame d'Aiguillon.

« Je pourrais vous la représenter dans ces ristes demeures où se retirent la misère t la pauvreté, où se présentent tant 'images de morts et de maladies différentes, recueillant les soupirs des uns, nimant les autres à la patience, laissant tous des fruits abondans de sa piété. Je ourrais la décrire ici dans ces lieux sombres et retirés où la honte tient tant de écessités cachées, versant à propos des énédictions secrètes sur des familles désespérées qu'une sainte curiosité lui faisait découvrir pour les soulager. Je pourrais ous marquer ce zèle avec lequel elle nimait les ames les plus tièdes à secourir e prochain dans le temps des calamités ubliques, et rallumait la charité en un

Digitized by Google

» siècle où elle est non-seulement refroidie,
» mais presque éteinte. Ce serait là le sujet
» du panégyrique d'un autre, c'est la moin-
» dre partie du sien. »

ROXANE *à Bajazet.*

Je ne vous ferai point de reproches frivoles,
Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles :
Mes soins vous sont connus ; en un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirais que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour, si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point ; quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut-être et ces mêmes bienfaits
Auraient dû suppléer à mes faibles attraits.
Mais je m'étonne enfin, que pour reconnaissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance,
Vous ayez si long-temps, par des détours si bas,
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

De la Prosopopée.

La prosopopée est une figure extrêmement noble, sublime, véhémente et hardie. C'est elle qui, par une vertu souveraine, donne une vie, une âme, des sentimens aux êtres insensibles : c'est elle qui rappelle les morts de la nuit du tombeau, et qui les fait parler d'une manière toujours propre à toucher ou à instruire les vivans. Elle fait aussi parler Dieu même, les anges et tous les esprits, tant célestes qu'infernaux. Cette figure imprime dans l'âme je ne sais quelle terreur salutaire mêlée d'étonnement et de respect. En voici des exemples.

Digitized by Google

FLÉCHIER, *Oraison funèbre de madame la duchesse de Montausier.*

« Plût à Dieu que cette illustre morte pût » encore vous exhorter elle-même ! elle » vous dirait : ne pleurez pas sur moi. Dieu » m'a retirée, par sa grâce, des misères » d'une vie mortelle. Pleurez sur vous qui vivez encore dans un siècle où l'on voit, où l'on souffre, et où l'on fait tous les jours beaucoup de mal. Apprenez en moi la fragilité des grandeurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs, qu'on vous compose des guirlandes, ces fleurs ne seront bonnes qu'à sécher sur votre tombeau. Que votre nom soit écrit dans tous les ouvrages que la vanité de l'esprit veut rendre immortels : que je vous plains, s'il n'est pas écrit dans le livre de vie ! Que es rois de la terre vous honorent; il vous mporte seulement que Dieu vous reçoive lans ses tabernacles éternels. Que toutes es langues des hommes vous louent : malheur à vous, si vous ne louez Dieu ans le ciel avec ses anges ! ne perdez as ces momens de vie qui peuvent vous aloir une éternité bienheureuse. »

aint Cyprien, dans son sermon sur l'au ne, fait parler le démon à Dieu d'une nière bien capable de confondre les mau chrétiens.

Représentez-vous le démon au milieu

Digitized by Google

» de tous ses sectateurs, qui a l'audace de
» dire à Jésus-Christ d'un air triomphant :
» je n'ai rien souffert pour tous ceux qui se
» sont donnés à moi ; je n'ai point été flagellé
» pour eux, je n'ai point reçu de soufflets,
» je n'ai point été couronné d'épines, je n'ai
» point été crucifié, je n'ai point versé mon
» sang pour eux, je ne leur ai point promis
» de récompense éternelle, et cependant ils
» m'ont suivi, ils m'ont adoré. Vous êtes
» mort pour eux, Seigneur, et qu'ont-ils
» fait pour vous ? vous ont-ils revêtu et
» nourri quand vous avez été nu, et que
» vous avez eu faim dans la personne de vos
» pauvres ? le nombre de ceux qui vous ont
» obéi, approche-t-il de celui de mes serviteurs, ou plutôt, de mes esclaves volontaires ? Que répondrons-nous à cela, mes
» chers frères ? »

PHÈDRE.

Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
Vont prendre la parole, et prêts à m'accuser,
Attendent mon époux pour le désabuser.

Fameuse prosopopée de M. Patris.

Je songeais cette nuit que de mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avait inhumé.
Moi qui ne pus souffrir ce facheux voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin ; va pourir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin ! répondit-il d'une arrogance extrême,

Digitized by Google

Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même;
Ici tous sont égaux; je ne te dois plus rien;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Autre prosopopée, tirée d'une ode de M. de Villiers sur la solitude de Suci.

Si d'une vertu plus parfaite
L'heureux goût venait nous saisir,
Non loin il est une retraite
Toute propre à ce saint désir :
Non loin de là sont les cellules
Des solitaires Camaldules
Où Fieubet mourut caché :
Là, son exemple nous retrace
Ce que peut, fidèle à la grâce,
Un cœur de son salut touché.

Pour moi, je crois encor l'entendre;
Je le crois voir plein de sa foi,
Et qu'il s'élève de sa cendre
Une voix qui s'adresse à moi :
Insensé, que veux-tu donc faire?
Du monde esclave volontaire,
Veux-tu mourir dans tes liens?
Et pour un faux bien qui t'amuse,
Que ce monde ingrat te refuse,
Renoncer aux suprêmes biens?

On ne doit avoir recours à ces personnages empruntés que pour leur faire dire des choses que l'on ne pourrait pas soi-même dire avec tant de bienséance et de dignité.

De la Réticence.

La réticence est une figure mystérieuse, qui, par un silence affecté, en dit plus que

Digitized by Google

les paroles les plus fortes et les plus énergiques. C'est ainsi qu'Aricie, par une réticence adroite, embarrasse extrêmement Thésée qui s'était laissé prévenir contre Hyppolyte par les calomnies d'Œnone.

Prenez garde, Seigneur. Vos invincibles mains
Ont de monstres sans nombre affranchi les humains;
Mais tout n'est pas détruit, et vous en laissez vivre
Un.... votre fils, Seigneur, me défend de poursuivre;
Instruite du respect qu'il veut vous conserver,
Je l'affligrais trop si j'osais achever;
J'imite sa pudeur, et fuis votre présence
Pour n'être pas forcée à rompre le silence.

ATHALIE *à Joad.*

Te voilà, séducteur;
De ligues, de complots pernicieux auteur,
Qui dans le trouble seul as mis tes espérances,
Eternel ennemi des suprêmes puissances!
En l'appui de ton Dieu tu t'étais reposé;
De ton espoir frivole es-tu désabusé?
Il laisse en mon pouvoir et ton temple et ta vie.
Je devrais sur l'autel, où ta main sacrifie,
Te.... mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.

AGRIPPINE *à Néron.*

J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée;
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée
Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus
Qui depuis.... Rome alors estimait leurs vertus.

Cette dernière formule de réticence a été adoptée par Voltaire, et appliquée fort à

Digitized by Google

propos au jeune duc de Biron dans le poëme de la Henriade.

Biron, dont le nom seul répandait les alarmes;
Et son fils jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux.

Dans le même poëme, Henri III expirant sous les coups du fanatique Clément, avertit par une réticence prophétique Henri IV, son successeur, du malheur qui devait lui arriver un jour.

Vous connaissez la Ligue, et vous voyez ses coups;
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous.
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juste ciel ! épargnez une vertu si rare.

Dans le panégyrique de saint Thomas de Cantorbéry.

« Il n'en fallut pas davantage à des Courtisans lâches et mercenaires; ils roulent » dans leur esprit le dessein de répandre le » sang du juste, ils songent aux récompenses » qu'ils espèrent et non pas au crime qu'ils » font. Thomas est l'oint du Seigneur, mais » il est l'ennemi du Prince; il est innocent, » il est vrai; mais le Roi veut qu'il soit coupable. Ils partent de la Cour, ils passent » la mer, ils arrivent, ils entrent dans l'Église où le saint célébrait l'office, et s'avançant vers lui la fureur dans le cœur, le » feu dans les yeux, le fer à la main, sans

Digitized by Google

» respect des autels, ni du sanctuaire de Jé-
» sus-Christ, ni de ses ministres..... Vous
» entendez presque le reste, Messieurs, et
» je voudrais pouvoir me dispenser de vous
» rapporter un si déplorable spectacle. »

De la Subjection.

La subjection est une figure par laquelle l'orateur s'interroge et répond lui-même à ses propres questions. Cette figure sert à prévenir les objections qui peuvent être proposées par un adversaire, à les réfuter, à les réduire en poudre, et à lui fermer la bouche par ce moyen.

EXEMPLES.

Dans l'oraison funèbre du premier président de Lamoignon.

» Quelles pensez-vous que furent les voies
» qui conduisirent cet illustre magistrat à des
» fins si nobles? La faveur? Il n'avait d'autre
» relation à la Cour que celle que lui don-
» naient ou ses affaires ou ses devoirs. Le
» hasard? On fut long-temps à délibérer, et
» dans une affaire aussi délicate, on crut
» qu'il fallait tout donner au conseil, et ne
» rien laisser à la fortune. La cabale? Il
» était du nombre de ceux qui n'avaient
» suivi que le parti de leur devoir. »

Digitized by Google

Rousseau, épigramme XXVII.

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régnant par la peur !
Séjan fit tout trembler jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même, et voilà mon héros.

Il y a une autre espèce de subjection fort usitée dans les dialogues, et fort familière, surtout au grand Corneille. C'est lorsque les interlocuteurs s'attaquent, se défendent, se poussent, se pressent avec la même vivacité, et n'emploient dans leurs attaques et dans leurs reparties qu'un nombre de paroles à peu près égales.

EXEMPLES.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je veux vous y conduire.

PAULINE.

Imagination !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Étrangle aveuglement !

Digitized by Google

POLYEUCTE.

Eternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline ?

POLYEUCTE.

Vous préférez la vie à la bonté divine ?

PAULINE.

Va, cruel, va périr : tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde et me laissez en paix.

Dans la tragédie de Sertorius, Pompée qui avait répudié Aristie qu'il adorait, pour épouser Æmilie, fille de la femme de Sylla, qu'il n'aimait point, et dont il n'était point aimé, trouve, pendant une trève, dans le camp de Sertorius, Aristie sa première femme, qui s'était réfugiée auprès de ce héros, résolue de l'épouser, si Pompée ne revenait à elle sincèrement, et ne la reprenait dès le jour même. Leur entrevue se passe toute entière en combats fort animés et fort intéressans.

POMPÉE.

Ah ! c'en est trop, Madame, et de nouveau je jure.....

ARISTIE.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure ?

POMPÉE.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

Digitized by Google

ARISTIE.

Ah ! si ce nom vous plaît, je suis encore à vous.
Voilà ma main, Seigneur.

POMPÉE.

Gardez-la-moi, Madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme,
Que par un autre hymen vous me déshonorez,
Me punissent les dieux que vous avez jurés,
Si passé ce moment et hors de votre vue
Je vous garde une foi que vous avez rompue.

POMPÉE.

Qu'allez-vous faire ? hélas !

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

POMPÉE.

Éteindre un tel amour !

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE.

Si ma haine est trop faible, elle le fera croître.

POMPÉE.

Pourrez-vous me haïr ?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE.

Adieu donc pour deux jours.

Digitized by Google

ARISTIE.

Adieu donc pour jamais.

De la Suspension.

La suspension est une figure par laquelle l'orateur tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, et dans l'incertitude de ce qu'il va dire.

Cette figure est fort propre à réveiller et à soutenir l'attention. Il y en a de deux sortes : l'une véritable et sincère dans ses paroles, tient toujours fidèlement sa promesse, et surpasse même souvent l'attente qu'elle a fait naître; l'autre, badine et folâtre, se joue de l'attention de ses auditeurs et les paie d'un trait plaisant et burlesque, après leur avoir promis monts et merveilles. Voici des exemples de l'une et de l'autre

PHÈDRE *à Œnone.*

Tu le veux. Lève-toi.

ŒNONE.

Parlez. Je vous écoute.

PHÈDRE.

Ciel ! que lui vais-je dire, et par où commencer ?

ŒNONE.

Par de vaines frayeurs cessez de m'offenser.

PHÈDRE.

O haine de Vénus ! ô fatale colère !
Dans quels égaremens l'amour jeta ma mère !

Digitized by Google

ŒNONE.

Oublions-les, Madame, et qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

PHÈDRE.

Ariadne, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

ŒNONE.

Que faites-vous, Madame, et quel mortel ennui
Contre tout votre sang vous anime aujourd'hui ?

PHÈDRE.

Puisque Vénus le veut, de ce sang déplorable
Je péris la dernière et la plus misérable.

ŒNONE.

Aimez-vous ?

PHÈDRE.

De l'amour j'ai toutes les fureurs.

ŒNONE.

Pour qui !

PHÈDRE.

Tu vas ouïr le comble des horreurs :
J'aime.... à ce nom fatal, je tremble.... je frissonne....
J'aime.....

ŒNONE.

Qui ?

PHÈDRE.

Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce prince si long-temps par moi-même opprimé.

ŒNONE.

Hippolyte, grands dieux !

PHÈDRE.

C'est toi qui l'as nommé.

Digitized by Google

SÉVÈRE *à Fabian, tragédie de Polieucte.*

Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux?
Je ne t'ai point célé que c'est ce qui m'amène;
Le reste est un prétexte à soulager ma peine;
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés.

FABIAN.

Vous la verrez, Seigneur.

SÉVÈRE.

Ah! quel comble de joie!
Cette chère beauté consent que je la voie!
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue?
Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser;
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle;
Jamais à ses désirs mon cœur ne fut rebelle,
Et si mon mauvais sort avait changé le sien,
Je me vaincrais moi-même, et ne prétendrais rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je puis vous dire.

SÉVÈRE.

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire?
Ne m'aime-t-elle plus? Eclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, Seigneur, ne la revoyez point;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos tendresses,
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses,
Et dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

Digitized by Google

SÉVÈRE.

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé, je la dois imiter,
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la ; Fabian, ton discours m'importune,
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune.
Je l'ai dans les combats trouvée heureusement
En cherchant une mort digne de son amant.....
. . . . . .

FABIAN.

Encore un coup, Seigneur, ne la revoyez point.

SÉVÈRE.

Ah ! c'en est trop enfin, éclaircis-moi ce point.
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire, elle est....

SÉVÈRE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

SÉVÈRE.

Soutiens-moi, Fabian.

Zénobie après bien des combats, se découvre enfin à Arsame.

ARSAME.

Quel est donc ce rival si terrible pour moi ?
En ai-je à craindre encore quelqu'autre que le roi ?

ZÉNOBIE.

Sans vouloir pénétrer un si triste mystère,
N'en est-ce pas assez, Seigneur, que votre père ?

Digitized by Google

Fuyez, Prince, fuyez ; rendez-vous à mes pleurs.
Satisfait de me voir sensible à vos malheurs,
Partez, éloignez-vous, trop généreux Arsame.

ARSAME.

Un infidèle ami trahirait-il ma flamme ?
Dieux ! quel trouble s'élève en mon cœur alarmé !
Quoi ! toujours des rivaux, et n'être point aimé !
Belle Isménie, en vain vous voulez que je fuie :
Je ne le puis, dussé-je en perdre ici la vie :
Je vois couler des pleurs qui ne sont pas pour moi ;
Quel est donc ce rival, dissipez mon effroi.
D'où vient qu'en ce palais je vous retrouve encore ?
Me refuserait-on un secours que j'implore ?
Les perfides Romains m'ont-ils manqué de foi ?
Ah ! daignez m'éclaircir du trouble où je vous voi :
Parlez, ne craignez pas de lasser ma constance ;
Quoi ! vous ne rompez point ce barbare silence ?
Tout m'abandonne-t-il en ce funeste jour ?
Dieux ! est-on sans pitié pour être sans amour ?

ZÉNOBIE.

Eh bien, Seigneur, eh bien, il faut vous satisfaire,
Je me dois plus qu'à vous cet aveu nécessaire ;
Ce serait mal répondre à vos soins généreux
Que d'abuser encor votre amour malheureux ;
Le sort a disposé de la main d'Isménie.

ARSAME.

Juste ciel !

ZÉNOBIE.

Et l'époux à qui l'hymen me lie
Est ce même Romain dont vos soins aujourd'hui
Ont imploré pour moi le secours et l'appui ?

ARSAME.

Ah ! dans mon désespoir fut-ce César lui-même....

Digitized by Google

ZÉNOBIE.

Calmez de ce transport la violence extrême;
Mais c'est trop l'exposer à votre inimitié :
Moins digne de courroux que digne de pitié,
C'est un rival, seigneur, quoique pour vous terrible,
Qui n'éprouvera point votre cœur insensible,
Qui vous est attaché par les nœuds les plus doux;
Rhadamiste, en un mot.

ARSAME.

Mon frère !

ZÉNOBIE.

Et mon époux.

DON DIÈGUE *à don Rodrigue.*

Va contre un arrogant éprouver ton courage,
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage :
Meurs, ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vu tout couvert de sang et de poussière
Porter partout l'effroi dans une armée entière;
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus,
Et pour te dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est. . : .

RODRIGUE.

De grâce, achevez.

DIÈGUE.

Le père de Chimène.

Madame Deshoulières à madame Dussé, fille de M. de Vauban.

Quelqu'un qui n'est pas votre époux,
Et pour qui cependant (soit dit sans vous déplaire),

Digitized by Google

Vous sentez quelque chose et de vif et de doux,
Me disait l'autre jour de prendre un ton sévère
Pour.... mais dans vos beaux yeux je vois de la colère,
Ne grondez point, apaisez-vous.
Ce quelqu'un, belle Iris, c'est votre illustre père.

CHANSON.

Après le malheur effroyable
Qui vient d'arriver à mes yeux,
J'avouerai désormais, grands dieux !
Qu'il n'est rien d'incroyable.
J'ai vu sans mourir de douleur,
J'ai vu..... (Siècles futurs, vous ne pourrez le croire !)
Ah ! j'en frémis encore de dépit et d'horreur,
J'ai vu mon verre plein, et je n'ai pu le boire.

SECTION II.

Des Figures de mots.

Les figures de mots sont encore plus agréables que les figures de pensées. Car, outre qu'elles expriment presque toujours, aussi-bien que ces dernières, des pensées nobles, délicates et sublimes, elles y ajoutent encore un jeu d'expressions choisies et mesurées qui en rehausse infiniment le prix; en sorte que les pensées sont comme ces diamans de grand prix qui étant montés sur de l'or, en paraissent encore plus éclatans.

Il y a de deux sortes de figures de mots; les unes consistent dans les paroles transportées de leur propre signification à une signification étrangère, comme lorsque l'on dit : *Un courage bouillant, un cœur en-*

Digitized by Google

flammé de colère, une riante verdure etc. et ce sont celles-là que l'on appelles *tropes*.

Dans presque toutes les langues, il y a une infinité de choses et de modifications de choses qui manquent de termes propres pour les exprimer; d'autres en ont, mais ils ne sont point assez énergiques. Cette disette de mots a obligé de recourir à des tours étrangers; et de là est venue l'origine des tropes dont l'usage ayant été justifié par l'éclat, la grâce et la force qu'il répandaient sur les discours, on s'en est servi dans la suite autant et plus pour le simple ornement que pour la nécessité; tel est le sort de la plupart des inventions humaines; c'est d'abord la nécessité, ou du moins l'utilité qui les introduit; peu à peu on s'accoutume à en faire usage pour la commodité, pour l'agrément et pour le plaisir.

Les principaux tropes sont la métaphore et l'allégorie, l'hyperbole, l'ironie.

De la Métaphore.

La métaphore est un trope par lequel on tire un mot de sa signification propre et naturelle pour exprimer une chose approchante de celle qu'il signifie.

La métaphore, dit Quintilien, doit trouver vacante la place dont elle se saisit, ou si elle en chasse un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle est substituée.

Digitized by Google

EXEMPLES.

S. Paul, 1. Ep. aux Corinthiens.

« Vous êtes le champ que Dieu cultive, » et l'édifice que Dieu bâtit.

Pseaume 97.

» Que les fleuves frappent des mains pour » lui applaudir, et qu'en même temps les » montagnes tressaillent de joie. »

PHÈDRE *à* ŒNONE.

. . . . Hyppolyte aime, et je n'en puis douter,
Ce farouche ennemi qu'on ne pouvait dompter,
Qu'offensait le respect, qu'importunait la plainte;
Ce tigre, que jamais je n'abordai sans crainte,
Soumis, apprivoisé, reconnait un vainqueur.

ZÉNOBIE.

Arsame conduisant la terreur sur ses pas,
Vint la foudre à la main désoler nos climats.

Voici une tirade de vers de Rousseau où l'on voit briller à tout moment quelque nouvelle métaphore.

Épître à M. le baron de Breteuil.

Comme eux alors apprenti philosophe,
Sur le papier nivelant chaque strophe,
J'aurais bien pu du bonnet doctoral
Embéguiner mon Apollon moral,
Et rassembler sous quelques jolis titres
Mes froids dixains rédigés en chapitres :

Digitized by Google

Puis grains à grains tous mes vers enfilés,
Bien arrondis et bien intitulés,
Faire servir votre nom d'Episode
Et vous offrir sous le pompeux nom d'ode,
A la faveur d'un éloge écourté,
De mes sermons l'ennuyeuse beauté.
Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue,
Et ne sait point, prêcheur fastidieux,
D'un sot lecteur éblouissant les yeux,
Analyser une vérité fade
Qui fait vomir ceux qu'elle persuade,
Et qui traînant toujours le même accord,
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.

Epître à Racine, sur le Poëme de la religion : l'auteur s'adresse aux impies et aux esprits forts.

Vous a-t-on vus dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des lois,
De vos trésors mesurer la récolte ?

JOAD *à Josabet.*

Il faut que sur le trône un roi soit élevé,
Qui se souvienne un jour qu'au rang de ses ancêtres
Dieu l'a fait remonter par la main de ses prêtres,
L'a tiré par leur main de l'oubli du tombeau
Et de *David éteint rallumé le flambeau.*

Il serait inutile de donner plus d'exemples de cette figure. Elle est d'un usage si universel et si étendu, qu'à peine voit-on dans les bons auteurs deux lignes de suite où l'on ne la rencontre. Il y a même certaines méthaphores avec lesquelles on s'est

Digitized by Google

tellement familiarisé, qu'elles se glissent à tous propos dans les conversations les plus simples sans qu'on s'en apperçoive. Combien de gens font des métaphores, depuis quarante ans et plus, ainsi que M. Jourdain faisait de la prose sans en rien savoir ?

Comme rien n'est beau que le naturel, et que tout ce qui en sort devient ennuyeux et fade, les métaphores, pour plaire, doivent être dictées par la nature; l'afféterie, l'élégance trop recherchée sont des défauts insupportables partout, et spécialement dans ce trope. Il n'est point permis de dire : *Une scylle de richesses, une caribde de biens,* pour signifier un dissipateur, un prodigue, un homme qui mange son bien. Cela est tiré de trop loin : cela ne se présente point naturellement à l'esprit, et ne s'entend pas même sans commentaire.

Les titres extravagans que se donne un grand seigneur de Turquie, et que nous avons rapporté en parlant des défants du style, sont aussi des exemples de métaphore outrée.

Les métaphores doivent avoir une certaine noblesse; il ne faut jamais les tirer de quelque objet bas et dégoûtant, comme fait je ne sais quel poète ancien dans ce vers :

Jupiter va crachant la neige sur les Alpes.

Que cette image est sale !

Il y a encore un autre défaut assez ordi-

Digitized by Google

naire aux gens trop amoureux de métaphores. C'est de ne pas soutenir assez la même idée, et de sauter brusquement d'une image à une autre. Plusieurs, dit Quintilien, commencent par la tempête, et finissent par l'incendie. Cet assortiment bizarre d'images différentes et souvent contraires, est la marque d'un grand défaut de jugement. C'est attacher une queue de cheval à une tête et un corps humains. C'est ainsi qu'un poète apostrophant Louis XIV, lui dit :

Prends la foudre, Louis, et va comme un lion.

La comparaison d'un lion s'accorde mal avec la foudre qu'il vient de lui mettre à la main.

Pour mieux faire sentir la grâce qu'une belle métaphore donne au discours, dépouillons deux beaux vers de Rousseau de leurs ornemens métaphoriques, en substituant le simple au figuré. Voici les deux vers de Rousseau :

Je vous ai vus, à titre de bel air,
Diviniser des idoles de chair.

(*Mettons*,)

Je vous ai vus, à titre de bel air,
Soupirer aux genoux d'une beauté de chair.

Quelle différence ! que ce derniers vers est faible et trainant ! *soupirer aux genoux* ! Que cette image est commune, et que ce

Digitized by Google

tour est long! *d'une beauté de chair*: à peine cette expression est-elle française. Mais quelle force et quelle noblesse dans les expressions de Rousseau.

Diviniser des idoles de chair.

Otez la métaphore; voilà un vers allongé, énervé; voilà de nobles images ternies, il n'y a plus ni grâce, ni force, ni beauté.

Rollin, dans son *Traité des études*, à l'articles des *Figures*, et le P. Bouhours, dans le livre de la *manière de bien penser*, ont dit tous deux de très-belles choses sur les métaphores. On peut les consulter.

De l'Allégorie.

L'allégorie n'est rien autre chose qu'un enchaînement de métaphores bien soutenues.

EXEMPLES.

Mascaron.

« C'est alors que les impies Salmonées » osent imiter le tonnerre de Dieu, et ré- » pondre par les foudres de la terre aux fou- » dres du ciel. »

Fléchier.

« Jamais il ne s'éleva sur son front serein

Digitized by Google

» aucun de ces nuages que forment le dégoût
» et la défiance. »

Dans un autre endroit.

« Ses vertus le firent connoître au public,
» et produisirent cette première fleur de ré-
» putation qui répand une odeur plus agréa-
» ble que les parfums, sur tout le reste d'une
» belle vie. »

La Fontaine, dans son élégie sur la disgrâce de M. Fouquet, exprime par une allégorie bien noble la dangereuse confiance que la faveur inspire.

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien mal-aisé de régler ses désirs;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.

CÉSAR. *à Brutus, en parlant de Rome.*

Ce colosse effrayant dont le monde est foulé,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé ;
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour soutenir sa tête.

Cette figure est fort agréable quand elle est rare, bien placée, bien soutenue, et qu'elle n'est pas trop obscure; car pour lors c'est plutôt une énigme qu'une figure.

De l'Hyperbole.

L'hyperbole est une figure menteuse qui abuse de la crédulité des auditeurs en leur

Digitized by Google

exagérant les choses avec excès, soit en bien, soit en mal, soit en augmentant, soit en diminuant.

Comme cette figure est extrêmement hardie, elle a toujours besoin de quelque lénitif à la faveur duquel elle puisse parvenir à être crue, lors même que ce qu'elle assure est au-dessus de toute créance. Les lénitifs sont par exemple; *il semble que, pour ainsi dire, s'il est permis de parler ainsi*, etc.

Le ton enjoué et badin de Voiture, et les ménagemens qu'il prend dans ses hyperboles, font qu'on les reçoit toujours avec plaisir.

EXEMPLES.

Dans sa lettre à M. le cardinal de la Valette.

« Au sortir de table, le bruit des violons » fit monter tout le monde en haut, où l'on » trouva une chambre si bien éclairée, qu'il » semblait que le jour, qui n'était plus sur » la terre, s'y fût retiré tout entier.

Plus bas :

« Le bal continuait avec beaucoup de » plaisir, quand tout à coup un grand bruit » que l'on entendit dehors, obligea toutes » les dames à mettre la tête à la fenêtre ; » et l'on vit sortir d'un grand bois qui était » à trois cents pas de la maison, un tel

Digitized by Google

» nombre de feux d'artifice, qu'il semblait
» que toutes les feuilles et tous les troncs
» d'arbres se convertissent en fusées, que
» toutes les étoiles du ciel tombassent, et que
» la sphère du feu voulût prendre la place
» de la moyenne région de l'air. Ce sont,
» Monseigneur, trois hyperboles, lesquelles
» appréciées et réduites à la juste valeur
» des choses, valent trois douzaines de
» fusées. »

BOILEAU, *Epître à M. de Lamoignon.*

Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me cajoler;
Et dans ce temps guerrier et fécond en Achilles,
Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes.

Voici des vers composés par un Gascon sur le trophée que les ennemis érigèrent après la défaite des Français à Hoschstedt en 1704 :

Mogrebleu du fat qui t'a fait,
Vaine pyramide d'Hoschstedt !
Ah ! si pour pareille vétille,
Chaque bataille, assaut, prise de ville,
Louis, ce héros si parfait,
Avait fait dresser une pile,
Le pays ennemi, serait un jeu de quille.

M. le Prince, fils du grand Condé, avait promis un prix de mille écus à celui qui ferait le plus beau quatrain pour être gravé au bas de la statue de son père dans le châ-

Digitized by Google

teau de Chantilly. Ce fut un Gascon qui remporta ce prix. Voici ses vers :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus, morbleu, mille écus,
Ce n'est pas un col par victoire.

Cette figure, qui ne devrait jamais être employée sans des précautions infinies, est malheureusement la plus usitée et la plus à la mode; on la prodigue surtout dans les fades et folles louanges dont on assassine tous les jours les grands sans pitié ni raison.

De l'Ironie.

L'ironie est une figure piquante, pleine de sel, souvent même de fiel, qui, sous des paroles équivoques et trompeuses, cache un sens tout-à-fait opposé au sens naturel que ces paroles expriment. Il y a deux espèces d'ironies. L'une, badine et enjouée, raille avec beaucoup d'art, de finesse et de délicatesse, sans aigreur; l'autre, mordante et envenimée, assaisonne ses railleries du fiel le plus amer. Voici un exemple de cette dernière; les quatre suivans regarderont la première.

HERMIONE *à Pyrrhus.*

Seigneur, dans cet aveu dépouillé d'artifice,
J'aime à voir que du moins vous vous rendiez justice,

Digitized by Google

Et que voulant bien rompre un nœud si solennel,
Vous vous abandonniez au crime en criminel.
Est-il juste après tout qu'un conquérant s'abaisse
Sous la servile loi de garder sa promesse ?
Non, non, la perfidie a de quoi vous tenter,
Et vous ne me cherchez que pour vous en vanter.
Quoi ! sans que ni serment, ni devoir vous retienne,
Rechercher une grecque, amant d'une troyenne ;
Me quitter, me reprendre et retourner encor
De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector !
Couronner tour à tour l'esclave et la princesse !
Immoler Troie aux Grecs, au fils d'Hector la Grèce,
Tout cela part d'un cœur toujours maître de soi,
D'un héros qui n'est point esclave de sa foi ;
Pour plaire à votre épouse, il vous faudrait peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur ;
Pleurante après son char vous voulez qu'on me voie :
Mais, Seigneur, en un jour ce serait trop de joie ;
Et sans chercher ailleurs des titres empruntés,
Ne vous suffit-il pas de ceux que vous portez ?
Du vieux père d'Hector la valeur abattue,
Aux pieds de sa famille expirante à sa vue,
Tandis que dans son sein votre bras enfoncé,
Cherche un reste de sang que l'âge avait glacé ;
Dans des ruisseaux de sang Troie ardente plongée,
De votre propre main Polyxène égorgée
Aux yeux de tous les Grecs indignés contre vous,
Que peut-on refuser à ces généreux coups ?

M. le Maître raille agréablement un jeune homme accusé d'avoir débauché une fille, et qui avait protesté devant les juges qu'il ne l'avait jamais vue que pour lui donner des avis salutaires sur la modestie et la continence chrétienne.

Digitized by Google

« Si l'on veut croire ce qu'il a répondu » devant le juge, il est aussi sage que So- » crate : il n'est amoureux que de la beauté » de l'esprit, non pas de celle du corps : il » regardait cette fille comme un tableau, il » regardait une beauté vivante comme une » beauté peinte ; ce qui brûle les autres, ne » l'échauffait pas seulement : ce qui fait, » dit Isocrate, que l'on adore les filles comme » des divinités, et qu'on se tient plus heu- » reux de leur obéir que de commander aux » hommes, n'a point de charmes pour une » vertu aussi héroïque que celle de l'appe- » lant. Les sages ont perdu leur sagesse, les » saints leur piété, les invincibles leur for- » ce ; mais l'appelant ne perd point la sienne » dans les occasions les plus dangereuses. Les » plus hauts cèdres sont tombés, le torrent » de la volupté les a mis par terre, dit saint » Augustin, et voici un sapin qui ne tombe » pas ; au contraire, l'appelant dit dans son » interrogatoire, que la tante de ma partie » l'a souvent prié de lui faire des remontran- » ces, afin qu'elle fût aussi modeste qu'elle » était belle. N'est-ce pas-là un censeur de » l'âge et de la vertu qu'il faut pour faire » des remontrances à une fille ? Qui ne » croira que ce n'est pas l'âme d'un jeune » garçon et d'un clerc, mais d'un vieux » philosophe stoïcien, qui anime le corps » de l'appelant ? »

Digitized by Google

Lettre de Voiture à M. le comte d'Avaux, plénipotentaire du Roi de France à Munster.

« A ce que je vois, vous autres plénipo-
» tentaires, vous vous divertissez admira-
» blement à Munster : il vous prend envie
» de rire une fois en six mois. Vous faites
» bien de prendre le temps tandis que vous
» l'avez, et de jouir des douceurs de la vie
» que la fortune vous donne. Vous êtes là
» comme rats en paille, dans les papiers
» jusqu'aux oreilles, toujours lisant, écri-
» vant, corrigeant, proposant, conférant,
» haranguant, consultant dix ou douze
» heures par jour dans de bonnes chaises à
» bras bien à votre aise, pendant que nous
» autres pauvres diables, sommes ici mar-
» chant, jouant, causant, veillant, et tour-
» mentant notre misérable vie. »

Rousseau raille finement les déistes et les prétendus esprits-forts dans son épître à Racine fils.

Car de vouloir combattre les mystères
Où notre foi puise ses caractères,
C'est, dites-vous, grêler sur les roseaux;
Est-il encore d'assez faibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes
Du monachisme obscurs hiéroglyphes?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un mystique entêté,
Pouvaient jadis abuser des Cyrilles,

Digitized by Google

Des Augustins, des Léons, des Basiles;
Mais quant à vous, grands hommes, grands esprits,
C'est par un noble et généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chimères,
Épouvantail d'enfans et de grand'mères.

Le même Rousseau tourne en ridicule avec beaucoup d'esprit un certain abbé grand parleur.

Monsieur l'abbé, vous n'ignorez de rien,
Et ne vis onc mémoire si féconde;
Vous pérorez toujours, et toujours bien
Sans qu'on vous prie et sans qu'on vous réponde.
Mais le malheur, c'est que votre faconde
Nous apprend tout, et n'apprend rien de nous;
Je veux mourir si pour tout l'or du monde
Je voudrais être aussi savant que vous.

On ne saurait faire trop rarement usage de cette figure. Si on la manie mal, elle est désagréable; si on la manie bien, c'est la plus piquante de toutes les satires, dangereuse par conséquent pour l'auteur.

Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.
BOILEAU, *Sat.* VII.

SECTION III.

Des Figures de mots qui ne sont point tropes.

CES figures sont proprement celles que l'on nomme *figures de mots;* elles consistent dans des paroles qui conservent leur signi-

Digitized by Google

fication simple et naturelle. De ce nombre sont l'allusion, la conjonction et la disjonction, la périphrase et la répétition.

De l'Allusion.

L'allusion n'est rien autre chose qu'un certain jeu de mots et de pensées qui flattent agréablement et l'oreille et l'esprit.

EXEMPLES.

Dans une chanson de Rousseau.

Par un baiser ravi sur les lèvres d'Iris
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix ;
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe,
Ainsi je doute encor de ma félicité :
Mon bonheur fut trop grand pour n'être qu'un mensonge,
Mais il dura trop peu pour une vérité.

Fontenelle, qui avait fait une scène entre Psyché et l'Amour, fait parler ainsi à la maîtresse par Psyché.

Ma chère sœur, nous ne nous devons rien :
En même cas nous sommes l'une et l'autre ;
Votre amant fait parler le mien,
Et le mien fait parler le vôtre.

Dans le sonnet sur l'Avorton.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur détruit par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime.
. . . . . .

Digitized by Google

. . . . . .
. . . . . .

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort :
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie,
L'honneur, malgré l'amour, te fait donner la mort.

Comme il entre presque toujours quelque affectation dans cette figure, on ne doit s'en servir que dans de légers badinages, et dans de petits ouvrages de galanterie, où il est permis à l'imagination de s'évertuer un peu.

De la Conjonction et de la Disjonction.

Voici deux figures, qui par des moyens tout-à-fait contraires, produisent le même effet, et donnent toutes deux une égale vivacité au discours; l'une en liant toutes les parties par la particule conjonctive *et*, l'autre en les produisant toutes détachées et séparées les unes des autres.

EXEMPLES DE CONJONCTION.

Dans la tragédie d'Esther.

Quel carnage de toutes parts !
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père.

Dans le poëme de la Henriade, S. Louis parle ainsi à Henri IV de feu M. le duc de Bourgogne.

Digitized by Google

Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits;
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes!
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils!

Dans la Henriade, le fantôme qui apparaît au fanatique Clément sous la figure du duc de Guise, lui dit après lui avoir rapporté l'histoire de Judith :

Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter;
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée. . . . . .
Cours, vole, et que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris et Rome, et l'univers et moi.

Dans le Lutrin.

Il terrasse lui seul et Guibert et Grasset,
Et Gorillon la basse, et Grandin le fausset,
Et Gerbais l'agréable, et Guérin l'insipide.

EXEMPLES DE DISJONCTION.

MASCARON, *dans l'Oraison funèbre du vicomte de Turenne.*

« Les dehors même de la guerre, le son
» des instrumens, l'éclat des armes, l'ordre
» des troupes, le silence des soldats, l'ar-
» deur de la mêlée, le commencement, le
» progrès et la consommation de la victoire,
» les cris différens des vaincus et des vain-

Digitized by Google

» queurs attaquent l'âme par tant d'endroits,
» qu'enlevée à tout ce qu'elle a de sagesse
» et de modération, elle ne connaît plus ni
» Dieu ni elle-même. »

Dans l'Ode de Rousseau à une Veuve.

Sous un plus heureux auspice,
La déesse des amours
Veut qu'un nouveau sacrifice
Lui consacre vos beaux jours.
Déjà le bûcher s'allume;
L'autel brille, l'encens fume,
La victime s'embellit,
L'amour même la consume;
Le mystère s'accomplit.

Dans une Idylle du même Rousseau.

DAPHNIS.

Qui l'eût cru? De nos champs agréable peinture,
Ces fertiles côteaux où se plaît la nature,
Le frais de ces gazons, l'ombre de ces ormeaux,
Nos rustiques débats, nos tendres chalumeaux,
Nos troupeaux, nos forêts, nos prés, nos pâturages,
Sont pour eux désormais de trop viles images:
Ils savent seulement chanter sur leur hautbois
Je ne sais quel amour inconnu dans nos bois,
Tissu de mots brillans, où leur esprit se joue,
Badinage affecté que le cœur désavoue;
Enfin te le dirai-je? ô mon cher Palémon!
Nos bergers n'ont plus rien de berger que le nom.

Et plus bas:

Ne reverrons-nous plus paraître dans nos bois
Les Faunes, les Sylvains, Les Nymphes, les Dryades,

Digitized by Google

Les Silènes tardifs, les humides Naïades,
Et le dieu Pan lui-même au bruit de nos chansons,
Danser au milieu d'eux à l'ombre des buissons ?

Dans la Cantate de Circé.

Sa voix redoutable
Trouble les enfers ;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs ;
Un voile effroyable
Couvre l'univers :
La terre tremblante
Frémit de terreur ;
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Dans la Cantate d'Adonis.

La froide Naïade
Sort pour l'admirer ;
La jeune Dryade
Cherche à l'attirer :
Faune d'un sourire
Approuve leur choix.
Le jaloux Satyre
Fuit au fond des bois ;
Et Pan qui soupire,
Brise son hautbois.

ORESTE *à Hermione.*

Si je vous aime ? ô dieux ! mes sermens, mes parjures,
Ma fuite, mon retour, mes respects, mes injures,
Mon désespoir, mes yeux de pleurs toujours noyés ;
Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez ?

Digitized by Google

ALZIRE *à Gusman.*

Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour).

La piété dans le prologue d'Esther.

Tu lui donnes un fils prompt à le seconder,
Qui sait combattre, plaire, obéir, commander.

De la Périphrase.

La périphrase ou circonlocution est une figure fort ordinaire, surtout aux poètes, qui s'en servent pour étendre et enrichir une idée qui eût pu être exprimée plus simplement, mais avec beaucoup moins de noblesse.

EXEMPLES.

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets surchargés de trois ans.

BOILEAU.

Tout cela réduit à la proposition simple, signifie qu'il a cinquante-huit ans accomplis. Nérestan, pour dire qu'il avait porté les armes sous saint Louis contre les Anglais, se sert d'un tour très-noble et très-harmonieux.

Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés,
Satisfit en tombant aux Lys qu'ils ont bravés.

Digitized by Google

Saint Grégoire peint l'amour d'une manière extrêmement éloquente à la faveur d'une belle périphrase.

« Cette fièvre cruelle qui a son froid et » ses ardeurs, ses langueurs et ses accès, » ses faiblesses et ses redoublemens, ses rê- » veries, ses transports, ses fureurs; cette » fièvre, dis-je, qu'on appelle *amour*, etc. »

Adoam racontant à Télémaque la mort d'Astarbé, lui dit :

« Ses mânes impies descendirent sans » doute dans ces tristes lieux où les cruelles » Danaïades puisent éternellement de l'eau » dans des vases percés, où Ixion tourne à » jamais sa roue, où Tantale brûlant de soif » ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses lê- » vres, où Sisiphe roule inutilement un ro- » cher qui retombe sans cesse, et où Titie » sentira éternellement dans ses entrailles » toujours renaissantes un vautour qui les » ronge. »

Madame Deshoulières, dans une pièce de vers allégoriques, emploie deux belles circonlocutions pour signifier l'orient et l'occident. On ne sera pas fâché de trouver ici la pièce toute entière.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis :
J'ai fait pour vous rendre
Le destin plus doux,

Digitized by Google

Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau!
Vous de ce hameau,
L'honneur et la joie;
Vous qui gras et beau,
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau!
Que je vous regrette!
Mais il faut céder;
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes;
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes,
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours!
Que Pan vous défende,
Hélas! il le sait;
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin

Digitized by Google

J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du Dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai,
La douce mémoire;
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire
Du rivage heureux *,
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parrure,
Jusqu'en ces climats **,
Où sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

Ce n'est pas pour le seul ornement qu'on se sert de cette figure. L'usage en est souvent nécessaire, tantôt pour exprimer noblement une chose qui de sa nature est basse, tantôt pour couvrir, ou du moins pour adoucir la dureté de certaines proposi-

* Orient. ** Occident.

Digitized by Google

tions qui choqueraient si elles étaient présentées nuement et simplement. M. Rollin, dans son *Traité des Figures*, a donné des exemples de chacun de ces cas. On ne saurait les lire avec trop d'attention.

De la Répétition.

La répétition est une figure qui consiste à répéter plusieurs fois les mêmes termes avec grâce et dignité.

EXEMPLES.

Dans le récit épisodique que Philoctète fait de ses aventures à Télémaque.

« Après avoir entendu ces paroles, je » m'écriai : ô heureux jour ! douce lumière ! » tu te montres enfin après tant d'années ! » Je t'obéis, je pars après avoir salué ces » lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphe de ces prés humides; je n'entendrai » plus le bruit sourd des vagues de cette » mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai » souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où écho répéta tant de fois » mes gémissemens. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu, ô » terre de Lemnos ! laisse-moi partir, puisque je vais où m'appelle la volonté des » dieux et de mes amis. »

Digitized by Google

S. Paul, 1. Ep. aux Cor. chap. 13.

« Quand j'étais enfant, je parlais en en-
» fant, je jugeais en enfant, je raisonnais
» en enfant; mais lorsque je suis devenu
» homme, je me suis défait de tout ce qui
» tenait de l'enfant. »

BOSSUET, *Oraison funèbre du grand Condé.*

« Combien de fois pria-t-il le Sauveur
» des ames en baisant la croix, que son sang
» répandu pour lui ne le fût pas inutilement?
» C'est ce qui justifie le pécheur, c'est ce qui
» soutient le juste, c'est ce qui rassure le
» chrétien. »

FLÉCHIER, *Oraison funèbre de madame d'Aiguillon.*

« Moment fatal pour tant de pauvres
» dont elle était la protectrice et la mère!
» moment heureux pour elle qui entrait en
» possession de l'éternité! moment triste,
» mais utile pour nous, si nous apprenons
» à vivre et mourir comme elle! »

Oraison funèbre de M. de Montausier.

« Je vis ce visage que la crainte de la
» mort ne fit point pâlir, ces yeux qui cher-
» chèrent la croix de Jésus-Christ, et ces

Digitized by Google

» lèvres qui la baisèrent. Je vis un cœur
» brisé de douleurs dans le tribunal de la
» pénitence; pénétré de reconnaissance et
» d'amour à la vue du saint viatique, tou-
» ché des saintes onctions et des prières de
» l'église. Je vis un Isaac levant avec peine
» ses mains paternelles, pour bénir une fille
» que la nature et la piété ont attachée à
» tous ses devoirs, aussi estimable par la
» tendresse qu'elle eut pour lui, que par
» l'attachement qu'il eut pour elle, et des
» enfans qui firent sa joie, et qui feront un
» jour sa gloire. Je vis enfin comme meurt
» un chrétien qui a bien vécu. »

Le vieux Nestor, dans l'Odyssée, pleure le trépas de son cher fils Antiloque.

Là gît le grand Ajax et l'invincible Achille;
Là de ses ans Patrocle a vu borner le cours;
Là mon fils, mon cher fils a terminé ses jours.

JOAD *à Josabeth.*

Jéhu qu'avait choisi la sagesse profonde,
Jéhu sur qui je vois que votre espoir se fonde,
D'un oubli trop ingrat a payé ses bienfaits;
Jéhu laisse d'Achab l'affreuse fille en paix,
Suit des rois d'Israël les profanes exemples,
Du vil Dieu de l'Égypte a conservé les temples;
Jéhu sur les hauts lieux enfin osant offrir
Un téméraire encens que Dieu ne peut souffrir,
N'a pour servir sa cause et venger ses injures,
Ni le cœur assez droit, ni les mains assez pures.

Digitized by Google

Erixène, dans la tragédie d'Idoménée.

Lieux cruels, soutenez ma fureur chancelante,
Lieux encor teints du sang qui me donna le jour,
Du tyran de la Crète infortuné séjour !
Eternels monumens d'une douleur amère,
Lieux terribles, témoins de la mort de mon père !
Lieux où l'on m'ose offrir de coupables amours,
Prêtez à ma colère un utile secours,
Retracez-moi sans cesse une triste peinture,
Contre un honteux amour défendez la nature.

J'ai dit plus haut quelle était cette Erixène.

Cette figure est extrêmement belle, vive, animée, hardie et propre à exprimer le caractère des passions les plus violentes et les plus impétueuses, comme la douleur, l'amour et la rage, dans lesquelles l'esprit fortement occupé de son objet, s'y attache avec une espèce d'opiniâtreté, ne le perd pas un moment de vue, et par cette raison, répète souvent les termes qui le représentent.

Voici quelques exemples d'une figure qui a rapport à celle-ci, et qui est pleine d'agrémens; on peut l'appeler *retour* ou *refrain*.

Madrigal de mademoiselle Deshoulières.

Chère ombre de Tirsis, hélas ! où fuyez-vous ?
Ecoutez mes soupirs, voyez couler mes larmes,
Et voyez de vos droits le temps toujours jaloux;
Mais vous n'arrêtez point. Que d'affreuses alarmes !
N'êtes-vous plus sensibles à des transports si doux !
Ma voix pour mon amant n'a-t-elle plus de charmes ?
Chère ombre de Tirsis, hélas ! où fuyez-vous ?

Digitized by Google

AIR *par la même.*

Taisez-vous, rossignol, votre tendre ramage
Rappelle toutes mes douleurs.
Tirsis à son départ, sous ce même feuillage,
Tandis que de l'amour vous chantiez les douceurs,
Mêlait en me parlant ses soupirs à mes pleurs.
Hélas ! d'un si touchant langage
Je ne goûterai plus les plaisirs enchanteurs.
Tirsis de l'Achéron a vu l'affreux rivage :
Taisez-vous, rossignols, votre tendre ramage
Rappelle toutes mes douleurs.

Dans la pastorale d'Endimion, Ismène, qui désespérée des mépris de ce berger, s'était mise à la suite de Diane pour recouvrer la liberté et la paix du cœur que l'amour lui avait ravie, s'entretient ainsi seul avec ses ennuis.

Sombres forêts qui charmez la déesse !
Doux asyle où coulent mes jours !
Plaisirs nouveaux, qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse !
Ah ! j'attendais de vous un plus puissant secours !
Qui peut me rendre encore incertaine, inquiète ?
J'aimais un infidèle, et ce que j'ai quitté
Ne doit pas être regretté ;
Cependant sans savoir ce que mon cœur souhaite,
Je le sens toujours agité.
Sombres forêts qui charmez la déesse !
Doux asyle où coulent mes jours !
Plaisirs nouveaux qui vous offrez sans cesse,
Pourquoi ne pouvez-vous surmonter ma tristesse ?
Ah ! j'attendais de vous un plus puissant secours.

Digitized by Google

Voici des vers fort tendres de Boileau sur une personne qu'il avait autrefois aimée.

Voici les lieux charmans où mon ame ravie
Passait à contempler Sylvie
Ces tranquilles momens si doucement perdus.
Que je l'aimais alors ! que je la trouvais belle !
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle ;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'est ici que souvent errant dans les prairies,
Ma main des fleurs les plus chéries
Lui faisait des présens si tendrement reçus.
Que je l'aimais alors ! que je la trouvais belle !
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle ;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

Finissons par un exemple éclatant, pompeux et sublime. Nous le trouverons dans les sentimens d'Aristie pour Pompée son époux. On n'a pas encore oublié quelle était cette Aristie.

ARISTIE.

M'aimeriez-vous encor, seigneur ?

POMPÉE.

Si je vous aime !
Demandez si je vis, ou si je suis moi-même.
Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentimens jaloux !
Noirs enfans du dépit, ennemis de ma gloire :
Tristes ressentimens ! je ne veux plus vous croire !
Quoiqu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus ;

Digitized by Google

Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius.
Je suis au grand Pompée, et puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore;
Plus de Sertorius. Mais, Seigneur, répondez,
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez;
Plus de Sertorius. Hélas! quoique je die,
Vous ne me dites point, Seigneur, *plus d'Emilie.*
Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentimens!
Fiers enfans de l'honneur! nobles emportemens!
C'est vous que je veux croire, et Pompée infidèle,
Ne saurait plus souffrir que ma haine chancelle.
Il l'affermit pour moi. Venez, Sertorius!
Il me rend toute à vous par ce muet refus;
Donnons ce grand témoin à ce grand hymenée;
Son ame toute ailleurs n'en sera pas gênée:
Il la verra sans peine, et cette cruauté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

Pouvait-on finir par un trait plus magnifique.

Il y a encore plusieurs autres figures, tant de pensées que de mots; mais leur peu d'usage, leur inutilité, leurs noms rudes et barbares nous ont déterminé à les laisser dans l'oubli où il est à propos qu'elles demeurent ensevelies.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIÈME.

De la Prononciation, ou Eloquence du geste et de la voix.

On ne peut donner sur cette partie de l'éloquence que des préceptes éloignés et généraux, dont l'application à chaque sujet particulier n'est pas même absolument facile. Comment régler le ton de la voix ? comment déterminer le degré de vivacité ou de modération que doit avoir le geste dans telle et telle figure, dans telle et telle passion ? comment donner une voix agréable, pleine, sonore, flexible, claire à celui que la nature a privé de ces avantages, et à qui elle n'a accordé qu'une voix rauque, basse, faible et tremblante ? Il est vrai qu'il y a des défauts naturels qui peuvent être corrigés par une longue étude, par un travail pénible et opiniâtre. Quelles difficultés n'a pas surmontées le célèbre Démosthène ? mais aussi quel ardent amateur de l'éloquence voudrait aujourd'hui, comme ce fameux orateur de la Grèce, gravir contre des montagnes et des rochers escarpés, en récitant d'une seule haleine les périodes les plus longues, faire lutter sa voix contre les flots de la mer irritée, et s'efforcer d'en

Digitized by Google

surmonter le bruit; s'enfermer pendant des mois entiers dans un cabinet souterrain, passer des jours et même des nuits à former et à perfectionner devant un miroir l'action de son visage, de ses yeux, de ses mains, de tout son corps? J'avoue que plusieurs femmes, et même plusieurs hommes (car il faut leur rendre justice) consacrent volontiers à leur miroir tout le temps que le lit, la table, le jeu et les spectacles n'emportent pas; mais ce ne sont point assurément les mouvemens naturels qu'ils y étudient, comme faisait Démosthène, et ce sont les seuls cependant que devraient étudier tous ceux qui cherchent à plaire; c'est la nature seule que l'on doit suivre dans la prononciation, dans les différens gestes, dans les diverses inflexions de la voix, plutôt que les préceptes, souvent vagues et stériles de la plupart des rhéteurs. Voici quelques-unes des leçons les plus simples et les plus communes, qu'elle dicte à tout le monde.

La belle prononciation ne fait pas le beau discours, mais elle en fait sentir toutes les beautés, elle en relève infiniment l'éclat, et en cache les défauts aux yeux des spectateurs. Combien d'ouvrages d'éloquence perdent à être lus! L'action anime le discours, donne de la force aux raisons, excite les mouvemens, touche les cœurs, et fait passer dans l'ame des auditeurs toutes les passions dont l'orateur est agité. On sent assez que pour

Digitized by Google

produire ces effets, l'orateur doit bien entrer lui-même dans les passions qu'il veut exciter, varier son geste et le ton de sa voix, selon la diversité des mouvemens qu'il veut inspirer, y conformer l'air de son visage, montrer des yeux ardens et enflammés dans l'indignation et dans la colère; doux et pleins d'un tendre feu dans l'amitié; vifs, gais et rians dans la joie; mornes, chagrins, tristes et abattus dans la douleur. Voulez-vous que je pleure, dit un auteur ancien? il faut que vous pleuriez vous-même le premier; alors étant convaincu de votre infortune, j'en serai vivement touché; en un mot, tous les sentimens, toutes les passions doivent se produire dans le geste, dans la voix, dans l'air du visage, et surtout dans les yeux.

Que votre œil avec vous me convainque et me touche :
On doit parler de l'œil autant que de la bouche :
Que la crainte et l'espoir, que la haine et l'amour,
Comme sur un théâtre, y règnent tour à tour.

Le beau geste charme les yeux, la belle voix enchante les oreilles, la peinture des mouvemens les excite. Heureux ceux qui ont reçu ces talens de la nature! elle seule peut les donner.

Désignons maintenant quelques défauts des plus grossiers qu'il faut avoir soin d'éviter. De ce nombre sont les mouvemens trop fougueux et trop impétueux de certains

Digitized by Google

orateurs frénétiques qui, comme des Ménades en fureur, éclatent, s'emportent à contre-temps, et loin de réchauffer le flegme de l'auditeur, le laisse transi et glacé, tandis qu'ils sont le plus enflammés, qu'ils se démènent avec le plus de violence, qu'ils frappent les bords de la chaire avec grand bruit, et qu'ils écument, pour ainsi dire, de rage. D'autres conservent toujours, au milieu des figures les plus pathétiques, une inaction, une apathie, une indifférence, un ton dolent, et une froideur qui glacent et qui ne choquent pas moins que les momeries furieuses des premiers. Celui-ci pousse des cris aigus et perçans dont le son importun vient mal-à-propos troubler le profond sommeil où l'ineptie de l'orateur avait plongé tout l'auditoire. Ceux-là, vrais pantomimes, représentent avec les mains toutes les actions qu'ils expriment, et se mettent dans la posture de ceux qui les font. Quel ridicule! Est-il bienséant et convenable à la dignité de l'éloquence de claquer des mains, de faire semblant de bander un arc, de jouer des instrumens, de se boucher les yeux, si l'on parle d'un aveugle; les oreilles, si l'on parle d'un sourd; la bouche, si l'on parle d'un muet? Tous ces tours de passe-passe annoncent un farceur et un bouffon, et sont absolument indignes d'un orateur, dont le geste noble et mesuré doit répondre à la dignité de ses paroles. Il vaut mieux n'avoir

Digitized by Google

point de geste que d'en avoir un mauvais. D'autres mangent une partie de leurs mots, et c'est un défaut très considérable qu'on ne saurait trop éviter. Il faut tout prononcer avec la plus scrupuleuse exactitude, articuler soigneusement chaque syllabe, surtout être imperturbable du côté de la mémoire; enfin parler d'une façon claire, nette, distincte et intelligible, puisqu'on ne parle que pour être entendu.

Quiconque voudra voir un détail plus étendu des défauts du geste et de la prononciation, peut lire la satire du père Sanlèque adressée au père Bourdaboue, laquelle commence par ces mots : CHRYSOSTÔME FRANÇAIS, etc.

Voilà quels sont, à mon avis, les préceptes de rhétorique les plus communs, et en même temps les plus utiles; préceptes plus aisés à donner qu'à mettre en pratique.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES ET DES MATIÈRES

contenus dans ce volume.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER. Définition de la Rhétorique, *page* 1
CHAP. II. Des Parties de la Rhétorique, 6
CHAP. III. Des Lieux oratoires intérieurs, 7
SECTION PREMIÈRE. De la définition, 8
SECTION II. De l'Énumération des parties, 15
SECTION III. De la Similitude, 22
SECTION IV. De la Différence, 26
SECTION V. Des Circonstances, 36
CHAP. IV. Des Lieux oratoires extérieurs, 42
De l'imitation, *ibid.*

LIVRE SECOND.

CHAP. I. De la Disposition, 58
CHAP. II. De l'Exorde, 60
CHAP. III. De la Narration, 70

Digitized by Google

CHAP. IV. De la Confirmation, 84
CHAP. V. De la Péroraison, 96

LIVRE TROISIÈME.

CHAP. I. De l'Élocution et de ses Parties, 104
CHAP. II. De la pureté du Langage, 108
CHAP. III. Des Périodes, 109
SECTION I. Des Parties de la Période, 110
SECTION II. Des diverses espèces de Périodes, 113
SECTION III. Du Nombre, 119
CHAP. IV. Des Styles, 123
SECTION I. Du Style Sublime, 126
SECTION II. Du Style simple, 148
SECTION III. Du Style tempéré, 171
SECTION IV. Du Style laconique, 190
SECTION V. Des défauts du Style, 197
CHAP. V. Des trois genres d'Éloquence, 201
SECTION I. Du Genre judiciaire, 202
SECTION II. Du Genre délibératif, 219
SECTION III. Du Genre démonstratif, 234
CHAP. VI. Des Figures, 235
SECTION I. Des Figures de Pensées, 237
De l'Antithèse, 238
De l'Apostrophe, 241
De la Communication, 248
De la Concession, 252
De la Correction, 256

Digitized by Google

De la Description, 259
De la Démonstration, 263
De l'Éthopée, 270
De la Prosographie, 272
De la Topographie, 280
De la Dubitation, 288
De l'Exclamation, 293
De la Gradation, 298
De l'Imprécation, 302
De l'Interrogation, 306
De l'Interruption, 310
De l'Obsécration, 313
De l'Optation, 318
De la figure appelée *Parallèles*, 320
De la Prétermission, 324
De la Prosopopée, 326
De la Réticence, 329
De la Subjection, 332
De la Suspension, 336
Section II. Des Figures de mots, 342
De la Métaphore, 343
De l'Allégorie, 348
De l'Hyperbole, 349
De l'Ironie, 352
Section III. Des Figures de mots qui ne sont point tropes, 356
De l'Allusion, 35

Digitized by Google

De la Conjonction et de la Disjonction, 358
De la Périphrase, 362
De la Répétition, 366

LIVRE QUATRIÈME.

De la Prononciation, ou Éloquence du geste et de la voix, 373

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES ET DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google